

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
DU VALAIS
SION

✱

Bibliothèque
de la
Section Monte-Rosa



10585

C. A. S.

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010047191

CB 15

NOËLLE ROGER



SAAS-FEE

et la Vallée
de la Viège
de Saas



CB 45

EDITEURS oooooooooo
GEORG & C^{ie} oooooo
BÂLE & GENÈVE



SAAS-FÉE

et la Vallée de la Viège de Saas

SAAS-FÉE

ET LA

Vallée de la Viège de Saas



TEXTE PAR NOELLE ROGER

ILLUSTRATIONS

DE

LACOMBE & ARLAUD — GENÈVE



BALE ET GENÈVE

GEORG & C^{ie}, ÉDITEURS

*Il a été tiré six cents exemplaires de cet ouvrage dont un certain nombre
réservés au journal « LA SUISSE »*

*A MON MARI
dont la continuelle
collaboration m'a
permis d'écrire ce
livre.*

N. R.



SAAS FÉE ET LE WEISSMIES



SAAS

ET LA

Vallée de la Viège de Saas

Viège

Il fait nuit noire quand nous arrivons à Viège. De lourds nuages traînent. Point d'étoiles. Et l'on respire une chaleur d'orage. Entre les hautes silhouettes droites des montagnes, Viège est là, dans ce trou d'ombre à peine piqué de rares lumières, mais on ignore sa présence.

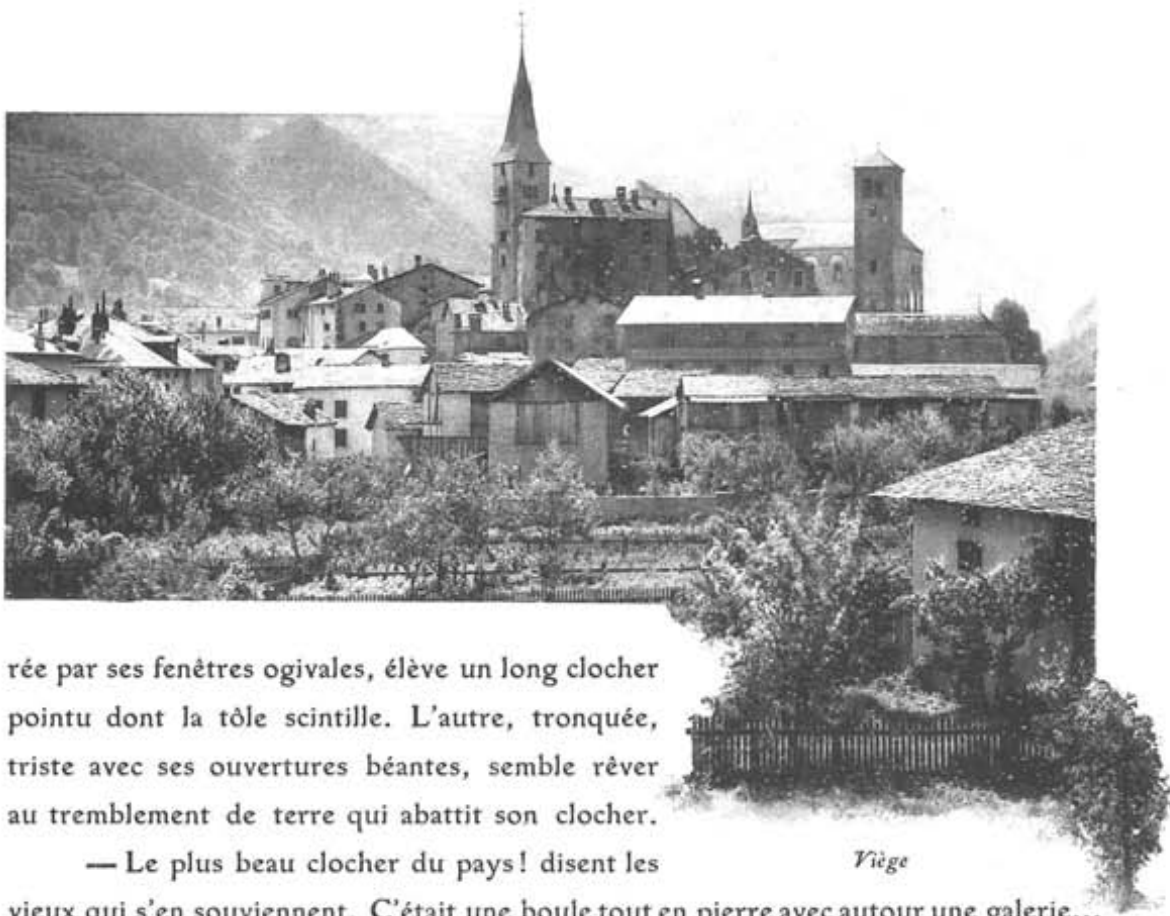
Nous suivons les rues endormies que font tressaillir deux ou trois voitures d'hôtel passant bruyamment. De loin en loin, un réverbère étale sur les murs crépis une clarté jaune.

Le lendemain, dans les sonneries du dimanche, Viège nous apparut toute vibrante de soleil. Ses maisons claires rayonnaient, ses clochers luisaient, une joie chantait en elle, un peu de la joie des villes méridionales.

Les maisons descendent jusqu'à la rivière. Tout en haut, se pressent les anciennes demeures seigneuriales, qui ont encore si grand air avec leurs pignons, leurs clochetons, leurs hautes façades blanches.

Les deux tours d'église, de chaque côté la gardent. L'une délicatement ajou-





rée par ses fenêtres ogivales, élève un long clocher pointu dont la tôle scintille. L'autre, tronquée, triste avec ses ouvertures béantes, semble rêver au tremblement de terre qui abattit son clocher.

— Le plus beau clocher du pays! disent les vieux qui s'en souviennent. C'était une boule tout en pierre avec autour une galerie...

Viège

Viège la noble, *Vispa nobilis*, est une cité ancienne. Sous la domination bourgogne et franque, des comtes de Viège-Hübschburg résidaient déjà dans leur château fort dominant le pays. Au commencement du XIII^e siècle, Viège fit partie avec des territoires enclavés dans les dizains de Mœrel et de Conche, des biens des comtes Blandrati. Le bourg fut ravagé par la peste, comme presque tout le Valais à cette époque. On prétend que, pour repeupler la vallée, les comtes Blandrati allèrent chercher des habitants dans le val Anzasca, sur le versant méridional des Alpes.

Au moyen-âge, Viège fut le théâtre de plusieurs batailles. La plus célèbre est celle de 1388, dans laquelle les patriotes du Haut Valais vainquirent la noblesse commandée par le comte Rodolphe de Gruyère. Cet officier du duc Amédée de Savoie était à la tête d'une armée de huit mille hommes : Vaudois, Savoyards, hommes de la Gruyère. La bataille fut sanglante. Le comte eut quatre mille soldats massacrés et noyés dans le Rhône. La tradition rapporte que les Valaisans avaient répandu de l'eau sur les rues en pente et qu'ils y lancèrent des traîneaux chargés de faux. C'est après cette bataille que le château de Hübschburg fut définitivement rasé.

Aux nobles disparus a succédé une bourgeoisie fermée, jalouse de ses traditions et de ses privilèges. L'église au clocher pointu, construite par les Blandrati lui appartenait. Pendant longtemps eurent seuls le droit de faire leurs

prières dans cette église, « ces anciens, nobles, excellents et prévoyants bourgeois de la vieille ville de Viège » comme disent les chroniques. Le droit de devenir bourgeois de Viège se vend cher. Le prix augmente suivant le nombre des enfants mâles. Car la commune est riche et ses propriétés sont réparties entre les bourgeois. Chacun d'eux possède un lot de terrain inaliénable et une coupe de bois qu'il lui est interdit de vendre. Il reçoit son bois tout coupé et déposé au bord du chemin. A lui de le rentrer dans sa maison. S'il meurt sans enfants, le bien retourne à la commune. Suivant une loi récente, le bourgeois qui ne cultive pas son terrain, se le voit retirer au bout de cinq ans. En outre, les quarante plus anciens bourgeois de Viège ont le droit d'envoyer paître « un pied de vache » sur les alpages de la bourgeoisie, à la condition qu'ils compléteront leur vache en louant à des particuliers trois autres pieds.



Chanes Valaisannes

On voit d'ici les affaires compliquées que nécessitent de pareils règlements, ces locations d'un pied de vache, voire même d'un demi-pied. Et ces grands Valaisans solides les traitent et les discutent avec leur imperturbable gravité.

Les trésors, les glorieux souvenirs de la bourgeoisie sont conservés soigneusement dans la maison de commune.



Viège possède, paraît-il, la plus ancienne société de tir du Valais (Schützengesellschaft). Son trésor de « chanes », gobelets d'argent, etc., fut en grande partie pillé par les Français en 1799. Néanmoins, de très intéressants restent encore. Les us et coutumes de cette société en font un organisme spécial au sein de cette bourgeoisie fermée. Par essence démocratique, elle supprime tous les titres : M. le préfet, M. le bourgmestre, etc., disparaissent sous l'appellation commune de « Schützenbruder ». Les repas, pris en commun une fois la semaine, ont lieu dans une salle particulière meublée de tables et de bancs massifs. Aucune vaisselle n'est tolérée autre qu'une certaine vaisselle de terre.



Ancienne porte, maison des Blandrati

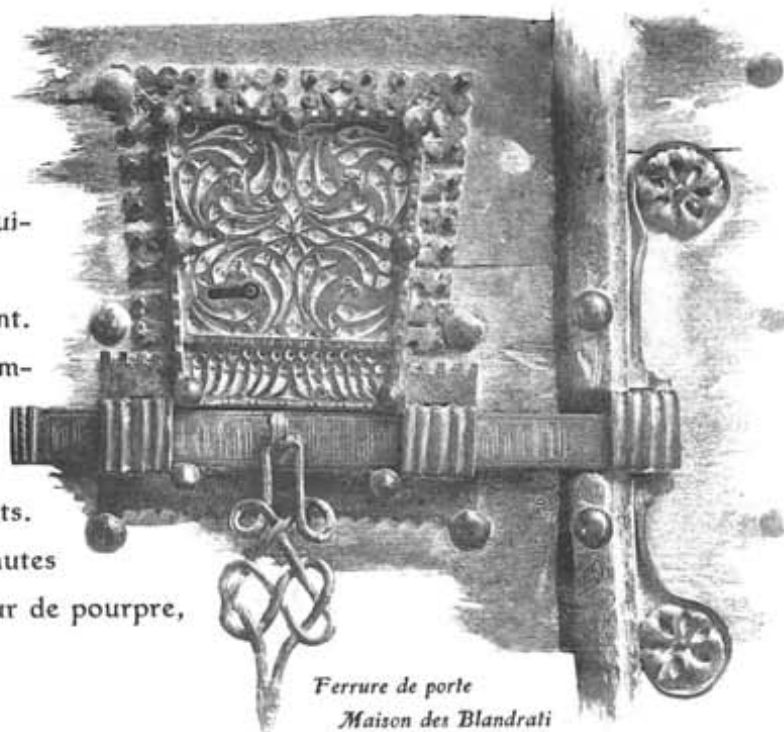
niums fleuris aux fenêtres, les foulards rouges des femmes, les gargouilles de fer blanc. De partout on voit dépasser les clochers qui se haussent au-dessus des toits couverts de schistes, et vous suivent des yeux.

Les portes en arc du cimetière s'égaient. Au soleil couchant elles se dorent et flamboient comme des arcades orientales. Des clématites couvrent le mur. Tout autour de l'église les tombes sont des bouquets. C'est un fouillis de lis, de soucis, de hautes passe-roses qui dressent leurs épis couleur de pourpre,

Rien n'est plus suggestif qu'une flânerie dans les rues de Viège. De nouveau on éprouve la tristesse des villes déchues. Les maisons austères, aux lignes pures, aux fenêtres grillées, se décrépissent et se lézardent. Les armoiries sculptées dans la pierre s'effacent au-dessus des portes. Seules les portes ne vieillissent pas. Elles gardent les grands clous ronds qui s'espacent le long du chêne et leurs ferrures triomphales si merveilleusement ouvragées. Des fleurs s'épanouissent. Des arabesques se contournent. Des bêtes étranges s'envolent. Il y a des heurtoirs qui figurent des serpents. Les portes s'ouvrent sur des escaliers tournants qu'on aperçoit dans l'ombre ou des corridors qui s'enfoncent sous des voûtes.

Viège la noble, qu'est devenue ta noble ?

Et pourtant une irrésistible gaité circule dans ses rues, parmi ses maisons tristes. Le soleil valaisan fait étinceler les géra-



*Ferrure de porte
Maison des Blandrati*

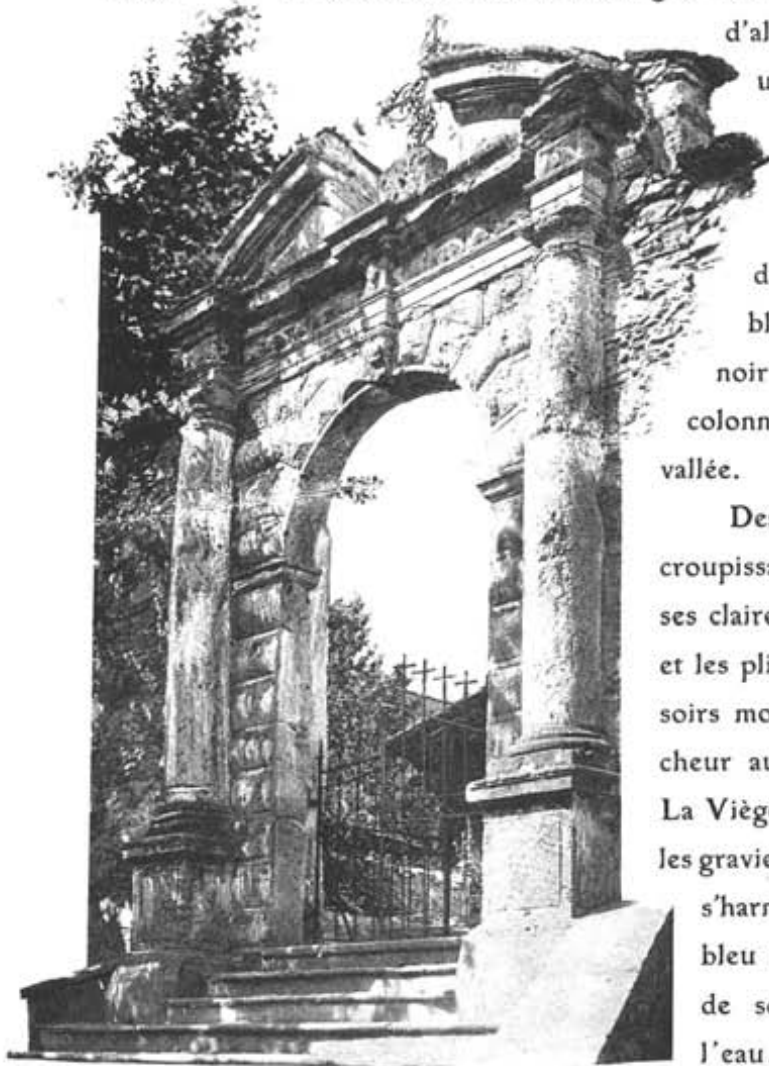
incarnat pâle ou d'un blanc pur. Elles ont envahi les allées, enjambé les tombes, elles se réunissent en touffes, étalent leurs feuilles puissantes et leurs tiges splendidement fleuries se superposent.

Ce cimetière éblouissant, chauffé de grand soleil, exhale des bouffées de parfums. Il se détache sur la montagne bleue. Il chante un hymne de vie et

d'allégresse. L'ossuaire, ouvert dans un sous-sol, montre l'empilement de ses crânes sans parvenir à l'attrister.

L'église projette, au-dessus de la Viège, une longue terrasse blanche, voûtée comme un promenoir de couvent. Entre ses triples colonnettes nous nous penchons sur la vallée.

Des osiers pâles encadrent les eaux croupissantes à demi couvertes de mous-
ses claires. Le vent les moire de reflets
et les plie, ce vent du Valais qui tous les
soirs monte, apportant un peu de fraî-
cheur aux contreforts brûlés de soleil.
La Viège s'en va, large et rapide, malgré
les graviers qui l'embarrassent. Et son gris
s'harmonise avec l'oseraie et le gris-
bleu de la montagne dont les parois
de schiste descendent jusque dans
l'eau. Au-dessus des rochers les
vignes grimpent péniblement jusqu'à



Porte du cimetière de Viège

la lisière droite des forêts. En amont, la vallée s'étrangle, bleue, d'un bleu d'orage. Dépassant un éperon d'herbe, un clocher lointain brille comme une aiguille. En aval, Viège s'étale, allonge son vieux pont couvert, traverse le torrent, descend jusqu'aux prairies plates de la vallée. Le Rhône apparaît tout là-bas, et la Viège court le rejoindre en ligne droite, d'un seul élan, entre ses peupliers.

Une autre terrasse plus large s'étend au-dessous de la première. Elle est tout envahie d'herbes, de soucis, de passe-roses sauvages. Une fillette y mène sa chèvre.



Trois vastes arcades se découpent dans l'église.

La première, triste avec sa peinture rouge qui s'écaille, abrite une provision de bois et une grille ancienne en fer forgé. Sur une corniche à demi détruite, un chat jaune immobile s'allonge paresseusement. Les deux suivantes ont été comblées et transformées en habitations.

Un tuyau sort d'une fenêtre grillée. Devant une autre fenêtre, une ferrure très ouvragée se bombe. Une échelle donne accès à deux planches qui conduisent dans l'intérieur. L'habitation voisine est plus pauvre encore. A mi-hauteur de l'arcade s'accroche une baraque crépie, portée par un seul madrier. Des planches ferment les deux petites ouvertures. Au-dessous il y a place encore pour un réduit. On voit des gerbes de paille. Une écurie s'enfonce et l'on entend des grognements de porcs.

Quels misérables habitent ces masures parasites ? On frissonne en y pensant. Et cependant... ils ne sont point parmi les plus déshérités... ils ont une belle part d'air, de soleil et d'eau.

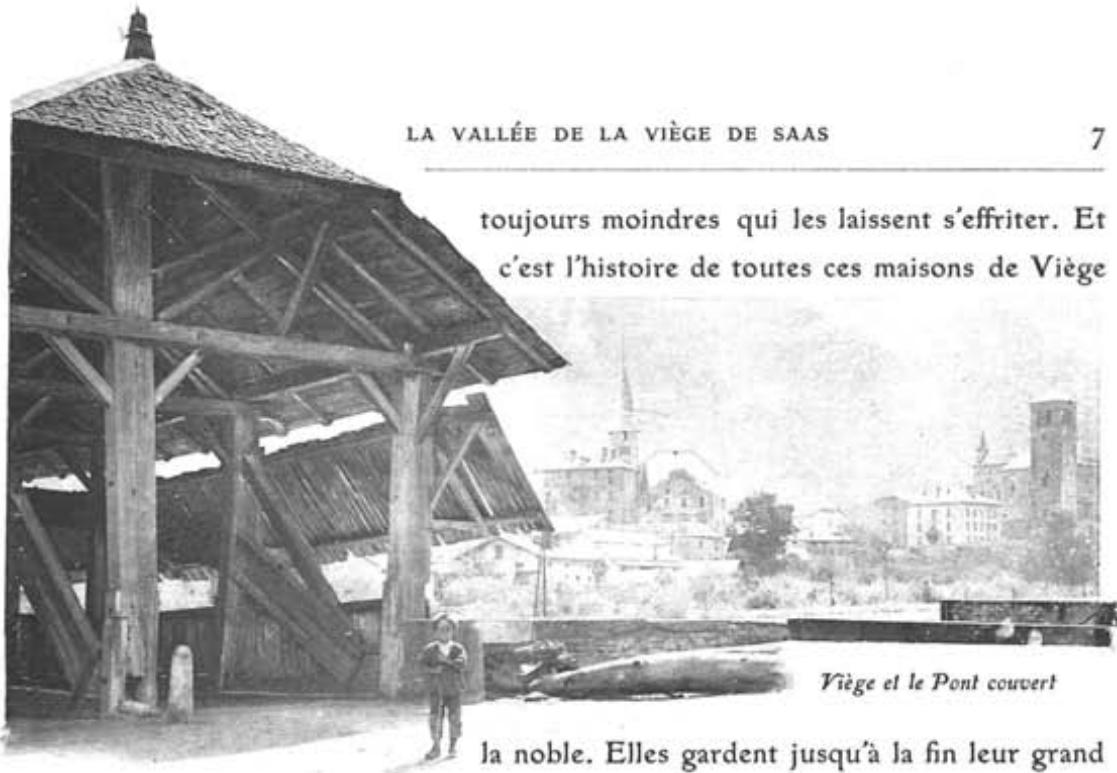
Tout près de l'église deux maisons anciennes sont réunies par un petit pont à clocheton. Elles ont des ferrures magnifiques, des motifs en fer



Ossuaire de Viège

forgé d'une délicatesse et d'une puissance extrêmes. Au-dessus de la plus importante s'écartèle le lion des Blandrati. Leur château fut détruit par le tremblement de terre.

Ces deux maisons, dont l'une est complètement décrépite et lézardée, étaient celles de leurs domestiques. Des passages souterrains conduisent jusqu'aux forêts. Depuis des siècles la puissante famille est éteinte. Le dernier des Blandrati fut tué en embuscade au moment où il traversait le pont du Rhône en allant à Naters. Leurs maisons, depuis lors, se détruisent peu à peu, passent à des propriétaires

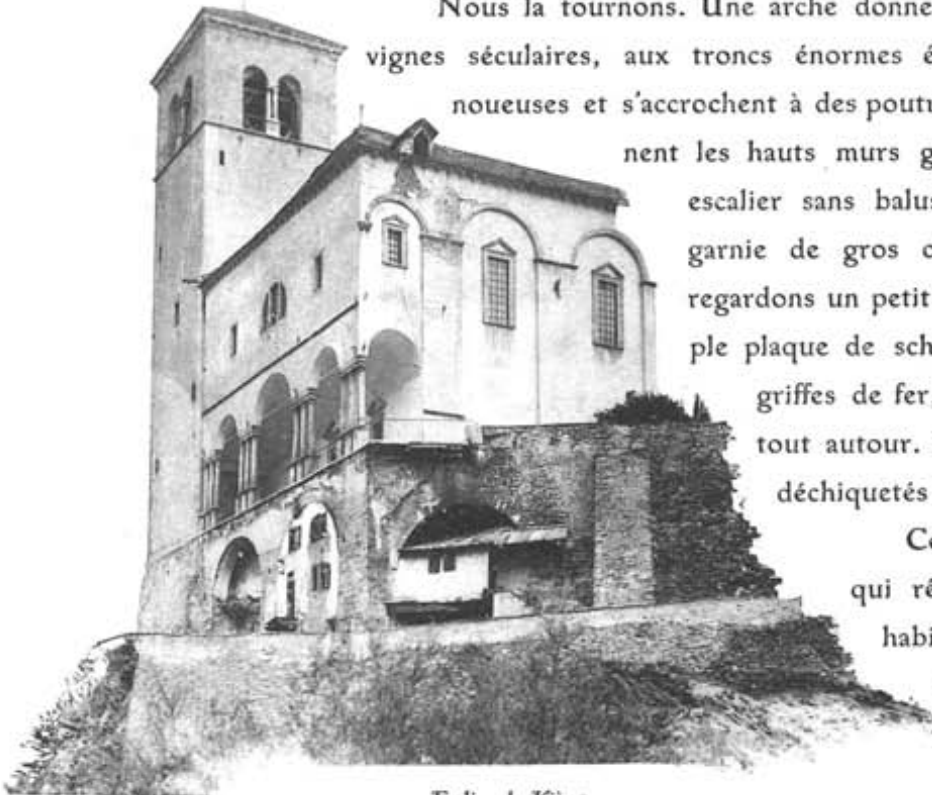
*Viège et le Pont couvert*

la noble. Elles gardent jusqu'à la fin leur grand air de château. Devant une autre dépendance des Blandrati un vieux mûrier splendide étend ses branches chargées de fruits.

Un peu au-dessus de Viège la maison des Burguener dresse sa tourelle à pignons au-dessus de son long toit couvert de tavillons en bois. Des verdure bleuâtres s'appuient contre le mur décrépit, sillonné de fentes. Les fenêtres semblent éparpillées au hasard. De calmes fumées montent dans le ciel d'un gris pommelé. Et cette maison apparaît si tranquille, tout ensommeillée au milieu des prairies.

Nous la tournons. Une arche donne accès dans la cour ; des vignes séculaires, aux troncs énormes étendent leurs branches noueuses et s'accrochent à des poutres. Des lézardes sillonnent les hauts murs gris. Voici l'entrée. Un escalier sans balustrade mène à la porte garnie de gros clous. Au-dessus nous regardons un petit balcon. C'est une simple plaque de schiste soutenue par deux griffes de fer, une grille légère court tout autour. Et un auvent à tavillons déchiquetés l'abrite.

Cette maison charmante, qui rêve et se souvient, est habitée par une femme barbier. Le dimanche elle a beaucoup à faire. Un

*Eglise de Viège*



*Maisons
des Blandrati*

grand montagnard qui montait l'escalier s'attarde à causer avec nous. Il en arrive bientôt au fameux tremblement de terre de 1855. Ces habitants de Viège ne peuvent parler cinq minutes sans que reviennent les mots : C'était après... c'était après le tremblement de terre. Et l'homme se met à raconter comment le clocher de la grande église a été emporté, sa croix de fer a percé la cure et le toit de l'église bourgeoise s'écroulant, a muré trois personnes qui priaient dans la chapelle souterraine.

— Je me rappelle... J'allais à la cave, c'était une heure, l'après-midi... Tout le monde est sorti dans la rue, puis s'est réfugié dans les vergers. Le lendemain, à la même heure, le tremblement de terre a recommencé. Nous sommes restés dehors quinze jours. Personne ne voulait rentrer avant que tout ne soit fini. Le gouvernement a envoyé des tentes. On faisait le culte là-bas, dans une baraque en planches.

— Je me rappelle que les moissons mûrissaient. Ceux qui coupaient les blés pouvaient en garder la moitié.

C'était le 25 juillet 1855.

Depuis lors, pendant longtemps, on a fait un culte le jour de la Saint-Jacques. Cette coutume disparaît peu à peu.

L'homme raconta encore que la moitié des greniers de Viège avaient passé dans les caves et qu'une troupe d'hommes, munis de la bénédiction papale, avaient voulu partir pour fonder une bourgade nouvelle...

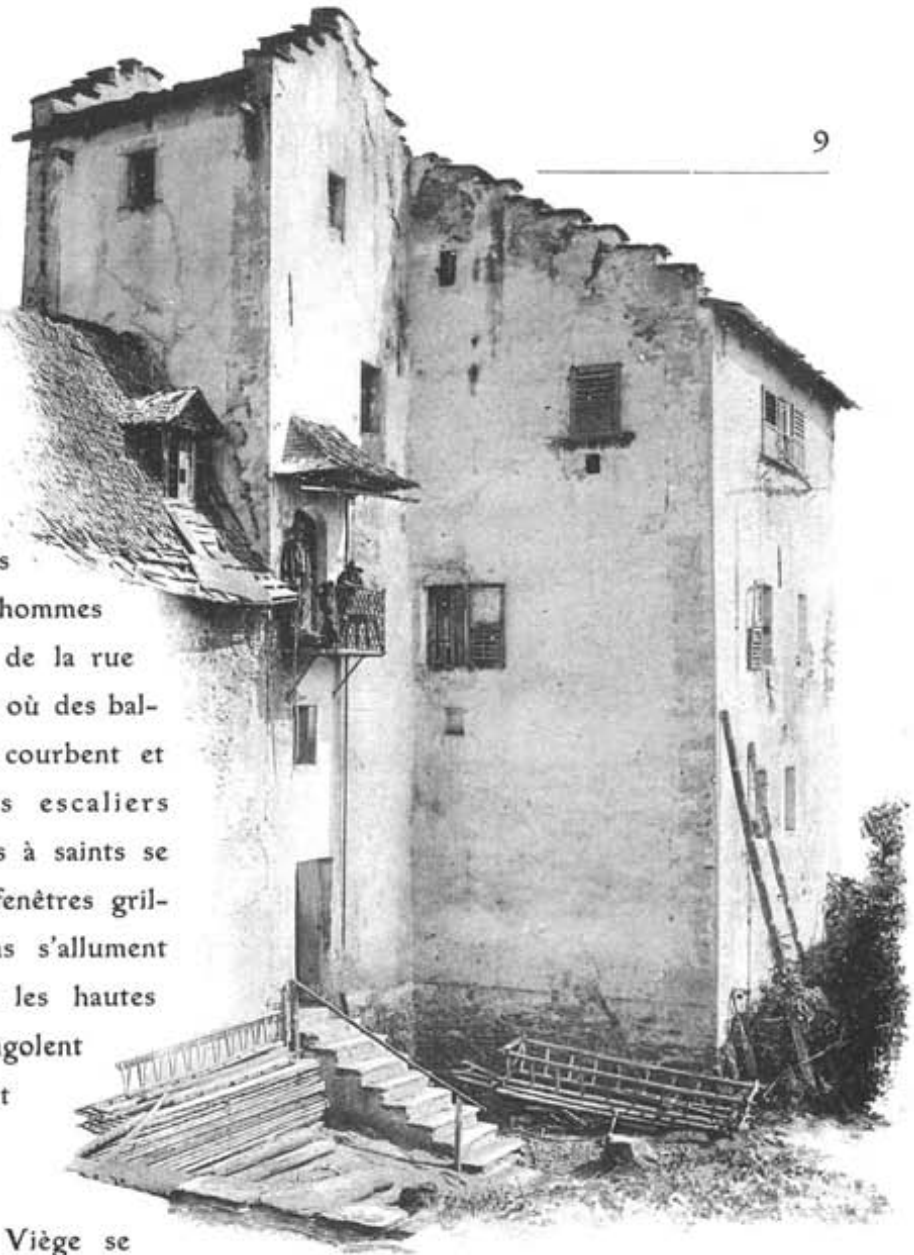
Tout à coup le chemin de fer de Zermatt passa. Le montagnard sourit et nous dit : Ce chemin de fer a rendu les hommes de Viège à leurs champs. Et comme tout étonnés nous demandions l'explication, il ajouta : Ils étaient tous à courir avec les étrangers pour gagner des sous...

Et c'est ainsi que, grâce au train de Zermatt, la vie est redevenue à Viège laborieuse et normale.

* * *

La sortie de l'église remplit les rues d'animation. Les femmes portent des foulards voyants et des caracos de couleur claire. Les plus vieilles ont

encore le « chapeau à falbala », un haut chapeau garni de soie noire et qui ressemble à une tour. Du sommet de Viège on voit toutes ces femmes et ces hommes s'éparpiller le long de la rue biscornue et rapide où des balcons s'avancent, se courbent et s'enfoncent, où des escaliers tournent, des niches à saints se creusent entre les fenêtres grillées. Les clochetons s'allument au grand soleil et les hautes maisons fières dégringolent solennellement, tout égayées de fleurs.



Ancienne demeure à Viège

L'origine de Viège se perd dans la nuit des temps.

Les populations qui occupaient le Valais aux périodes préhistoriques, nous sont inconnues. Polybe cite les Ardyens qui habitaient « les montagnes proches des sources du Rhône ».

Du temps de Jules César, les Vibériens, les Séduniens, les Vérages et les Nantuates étaient les noms des peuples qui vivaient sur toute l'étendue de la vallée du Rhône jusqu'au lac. Les dizains actuels de Conches, Rarogne supérieur et Brigue étaient occupés par les Vibériens, tandis que les Séduniens habitaient le territoire des dizains actuels de Viège, Rarogne inférieur, Sierre et Sion jusqu'à la Morge. On appelle encore « le mur des Vibériens » des restes de muraille massive situés du côté de Glyss.

Vers le V^e siècle, les Barbares qui avaient de toute part débordé sur l'Empire, commencent à envahir le Valais. En 407, apparaissent les Vandales, en

413, les Burgondes. En 569, les Lombards qui ont conquis l'Italie, arrivent par le col du Simplon. Au X^e siècle, c'est le tour du Sarrasin. Beaucoup de légendes circulent dans le pays sur l'influence ethnique laissée par ces populations, notamment par les Sarrasins. Les recherches anthropologiques n'ont encore rien démontré.



Chapeau à falbala

Disperterminen

Le chemin monte doucement à travers des prairies, sous de vieux noyers. Deux splendides châtaigniers se dressent au milieu d'un pré descendant vers la Viège, et leur feuillage ensoleillé se détache sur la montagne bleue. Le tronc du plus vieux est une véritable tour d'écorce rugueuse dont les cannelures régulières s'élèvent en spirales. Les branches s'étendent, puissantes, énormes, et s'abaissent avec des gestes de tendresse. Cet arbre herculéen par son tronc et l'emportement de son ossature, a des extrémités d'une délicatesse décorative, des feuilles qui s'effilent au bout des rameaux, de longues feuilles dentées aux nervures jolies. L'herbe est jonchée des grêles chatons staminés, qui meurent et se dessèchent, ayant achevé leur œuvre. Et déjà l'on aperçoit, à l'aisselle des feuilles, les petites châtaignes frêles d'un vert pâle. La foudre a frappé ce géant. Une de ses branches maîtresses montre une cicatrice. Puis il a continué sa croissance vigoureuse. Aucune sénilité ne l'atteint. Des rejets s'élancent et vêtent le tronc.

Soudain, dans une prairie, nous apercevons un châtaignier fleuri, resplendissant comme un gigantesque bouquet de lumière.

Ses chatons veloutés, d'un blanc chaud, emmagasinent le soleil.

Une multitude d'insectes s'agitent dans la griserie de leurs parfums, des chrysomèles, des cétoines dorés.

Une fleur merveilleuse, ces chatons. Les centaines d'étamines rayonnent



Visperterminen

le long de l'axe et leurs anthères forment un duvet. Ils se pressent autour de la fleur femelle, l'abritent en un berceau d'amour et secouent sur elle leur poussière fécondante. Lorsque le soleil disparaît, le châtaignier fleuri demeure encore tout éclairé.

Le chemin de Visperterminen monte dans les vignes, entre des buissons de clématites; des thymys, des armoises pâles fleurissent le mur et nous marchons dans les odeurs violentes des fleurs surchauffées.

Nous suivons un grand pli de la montagne. Au versant opposé, très rapide, des pins s'accrochent, des bouleaux tapissent le bas de la combe et les plus hardis rejoignent les pins, sèment au milieu d'eux leurs feuillages cendrés.

La route passe le Staldbach, un ruisseau qui fait tourner un moulin. Une petite chapelle blanche le domine. Puis on monte dans les pins. Bientôt, au milieu d'une prairie, un village apparaît : Oberstalden, des chalets, une jolie chapelle blanche au milieu des feuillages, avec un



Chemin de Viège à Visperterminen



Oberstalden

clocheton léger ; sous des sureaux, une fontaine est creusée dans des troncs d'arbres. En face s'allonge la masse lourde de la montagne. D'immenses plaques de schistes descendent, interrompues ici et là par des verdure maigres. Des vignes soutenues par des murs s'intercalent entre les rochers, sur des pentes terribles.

On dit que la culture en est très difficile et que, seuls, des Valaisans peuvent l'entreprendre.



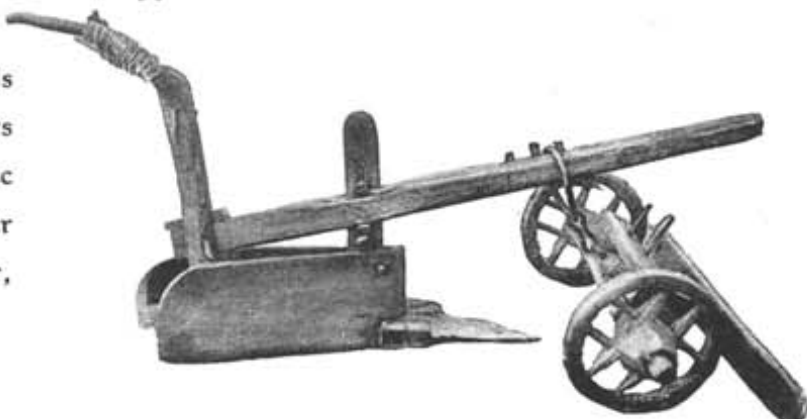
Armoiries
de
Visperterminen

Plus haut les mélèzes se rapprochent, encadrent des champs de blés qui superposent leurs plaques jaunes. Une longue arête rocheuse, en diagonale, monte jusqu'à Zeneggen, village caché dans un repli de la montagne. Deux églises blanches émergent.

La Viège sort de la vallée, canalisée, droite comme une barre grise.

Encore une heure pour atteindre Visperterminen. Il s'aperçoit de loin, cramponné sur les pentes d'herbe, avec son église en contre-bas qui regarde la vallée.

A l'entrée, les chalets sont petits, très rapprochés, entassés les uns sur les autres. Puis ils s'agrandissent et la route s'élargit. Autour de la place ils sont grands, riches, d'anciens chalets sculptés d'un beau brun noirci, avec des fleurs aux fenêtres. Le clocher pointu est tout en pierre, percé à jour, et l'on aperçoit la grosse cloche.



Cette église est très ancienne. Le premier curé de Visperterminen fut installé dès 1256 par l'évêque Henri de Rarogne. Avant cette époque les gens de Visperterminen allaient écouter la messe à Naters, de l'autre côté du Rhône, en face de Brigue. Un vaste retable, très fouillé, très doré, occupe le fond de la nef. Des hommes et des anges en bois sculpté adorent, élèvent leurs mains. La Vierge est assise au faite. Le Christ tenant sa croix se penche à sa droite ; à sa gauche, Dieu le Père tient une couronne au-dessus de sa tête.

Dans le village et dans l'église des crucifix sont ornés de crânes peints, indice presque certain de la présence d'un ossuaire. Nous le découvrons à côté de l'église, mais il n'est



Eglise de Visperterminen

plus qu'une petite chapelle où brûlent des cierges. Sur les confessionnaux s'alignent quelques crânes conservés à titre de souvenir. Les autres ont été renterrés. Cette tendance, néfaste pour la science, se propage actuellement. Les ossuaires l'un après l'autre disparaissent, condamnés par on ne sait quelque sévérité, et avec eux tout un matériel d'étude se perd irréparablement.

Cette ancienne coutume de conserver les ossements se retrouve en bien des points d'Europe, dans les Grisons, le Dauphiné, l'Auvergne, en Bavière, en Tyrol,

*Eglise et cure de Visperterminen*

en Bretagne, tous pays dont la population est brachycéphale et celtique d'origine. On a donc lieu de se croire en pré-

sence d'une coutume ethnique.

* * *

Le long des murs de l'église croissent à l'abandon des plantes vivaces aux feuilles puissantes, des roses trémières, des iris, des floxs sauvages.

Le cimetière est désolé. Les tombes s'alignent toutes nues, sans herbe, jonchées de cailloux et d'ossements. Seuls des soucis et quelques immortelles poussent ici et là.

Un homme en deuil se tenait debout, immobile, devant une tombe. Sur la croix on voyait, dans un cadre, un papier où quelques lignes étaient écrites.

Tout à l'heure il priait dans la chapelle des morts.

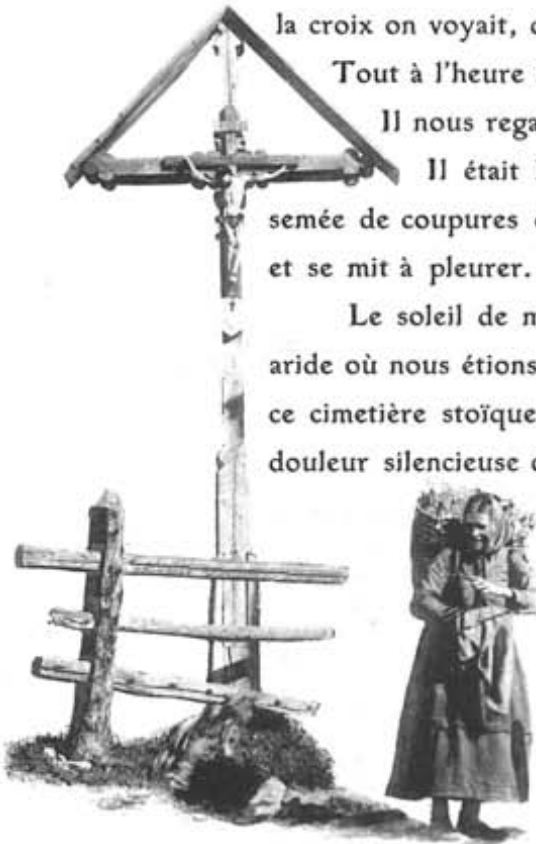
Il nous regarda et, montrant la tombe, il nous dit : Ma femme !...

Il était blond, avec de petits yeux enflammés et une face rougie, semée de coupures qu'il s'était faites en se rasant. Il tira un mouchoir voyant et se mit à pleurer.

Le soleil de midi brûlait la terre grise, les murs blancs, cette terrasse aride où nous étions, et les montagnes bleues tout autour s'adoucissaient. Dans ce cimetière stoïque, qui ne cache même pas, sous des fleurs, ses débris, la douleur silencieuse de ce montagnard nous glaçait.

* * *

Devant une maison de pierre, sans plâtre, où s'ouvrent des portes noires, deux escaliers se rencontrent ; des femmes y sont assises, tenant leurs bébés, entourées d'enfants qui jouent. Elles sont grandes et robustes, blondes généralement. Leur chevelure lisse est



Anna Maria Kreuzer - Goussier Del.



« Schützenhaus » Visperterminen

cerclée par des bandes de velours. En arrière de la tête elles portent des foulards de couleur vive. Le chemin monte, tourne. Et dans une autre rue les hommes réunis regardent les jeunes gens jouer aux quilles.

C'est le grand repos lourd du dimanche. Les hommes et les femmes qui ont si rudement peiné toute la semaine, sont là, immobiles, ne parlant point, sans pensée, béats, jouissants de ne rien faire.

Le village silencieux tressaille.

Deux hommes en vestes bleues passent solennellement en battant du tambour. Mais personne ne les suit, excepté un homme aux pieds bots et quelques gamins.

C'est le signal de l'ouverture du tir.



Gandace Käse, 1913, Reginald Zinnerman - Slo, Théâtre de Visperterminen

La « Schützenhaus » est pleine d'hommes, les plus valides, qui ont secoué leur torpeur. La cible est placée au pied d'un éboulis. Bientôt les coups de feu, à intervalles réguliers, font retentir la montagne.

Le sport national des Suisses est en honneur dans ce petit village perdu.

Comme certains villages valaisans, Visperterminen a son théâtre : une sorte de grange où les montagnards jouent des drames.

Au-dessus de Visperterminen un sentier bordé d'églantines monte à la



*Chemin des Chapelles
Visperterminen*

« Kapelle im Walde ». Dix petites chapelles le jalonnent. On les découvre à mesure sur des replats ou derrière les mélèzes. Elles contiennent des statues de bois peint groupées, représentant l'histoire de la Passion, les unes très grossières, les autres ayant beaucoup de mouvement. A mesure qu'on monte elles deviennent plus vivantes. A coup sûr elles sont dues à plusieurs sculpteurs. Le Christ au Mont des Oliviers, par exemple, nous saisit tant il est douloureux au milieu de ses disciples qui dorment. Il a la vision du calvaire : un ange lui présente un calice et des chérubins tiennent la croix, la couronne d'épines, les clous.

Un autre Christ est lié au poteau, ses bourreaux cassent une verge sur sa tête. Et lui regarde tristement le pharisien qui présente avec indignation le livre de la loi.

Dans l'avant-dernière chapelle un Christ succombe sous sa croix. La foule l'entoure, des têtes sont aux fenêtres de tourelles en relief et la diversité des expressions brutales est rendue avec une puissance extraordinaire. Un homme rit féroce, un autre lève son gourdin. Au fond, naïvement représenté, s'élève le calvaire avec la croix dressée. Un soldat, dans le lointain, tient l'éponge et les

instruments du supplice. Un serpent sort de sa bouche. De grandes tulipes couleur de pourpre s'épanouissent le long des pentes.

Enfin vient la crucifixion. Dans l'ombre de la chapelle on distingue un grand Christ rouge. Le sang coule en gouttes épaisses des mains, du flanc, ruisselle le



« Kapelle im Walde » Visperterminen

long de la poitrine et des membres, s'étale sur les pieds comme des roses écarlates. La tête s'incline sous les épines vertes. On ne voit que sa bouche qui laisse échapper du sang et sourit.

Les mélèzes se rapprochent, splendides. La forêt commence. Bientôt on aperçoit un mince clocher pointu dont les tavillons brillent et un porche soutenu par quatre colonnettes.

C'est la « Kapelle im Walde » (note A), lieu de pèlerinage très en honneur dans la contrée. Des ex-voto sont suspendus à l'intérieur. L'un d'eux attire notre attention : un fer à cheval et une tresse de cheveux suspendus à un clou. Personne malheureusement n'est là pour nous renseigner. Nous logeons chez le curé Venetz

qui depuis trente ans est à Visperterminen. Il connaît tout le monde et sait tout, ce brave curé ! Aussi le soir, réunis autour de l'écuelle où fume l'appétissante pomme de terre, dégustant de ce fameux Heidenwein (vin du païen), l'orgueil de Visperterminen, nous amenons la conversation sur le fer à cheval.



Neubrücke

— Ah ! vous l'avez remarqué, nous dit-il ; voici ce que l'on raconte :

Il y a cent cinquante ou deux cents ans, le village était situé au-dessus de la forêt et possédait un maréchal-ferrant, père d'une fort jolie fille, qui disparut un beau jour sans laisser aucune trace.

A quelques jours de distance, un riche seigneur vint au village et remit au maréchal son cheval pour le ferrer, avec la recommandation de se hâter. Il avait, dit-il, quelques courses à faire et reviendrait aussitôt après chercher sa monture.

Notre homme se mit à l'œuvre, mais au premier clou qu'il planta quelle ne fût pas sa surprise en entendant le cheval lui parler :

« Ne frappe pas trop fort car c'est ton sang et ta chair que tu martèles. Je suis ta fille métamorphosée par satan, mais achève ta besogne et me donne la liberté ; c'est aujourd'hui le dernier jour pour ma délivrance. Il faut qu'avant le coucher du soleil je visite quatre-vingt-dix-neuf cimetières sans être reprise par le diable. »

La besogne fut vite faite et quand le seigneur vint prendre sa monture le maréchal lui répondit :

Tu m'avais dit de la ferrer mais non de la garder.

Furieux, le cavalier court à sa recherche, la rejoint sur le dernier cimetière. Voulant la retenir par la queue, celle-ci lui reste dans la main, et transformée déjà, était redevenue tresse de cheveux.

En grande colère, il la lan-
qu'elle ramassa et rapporta à
placa ces objets à la Kapelle
avez vus ce matin.



ça à la fille ainsi qu'un des fers,
son père. Celui-ci, tout heureux,
im Walde. Ce sont ceux que vous



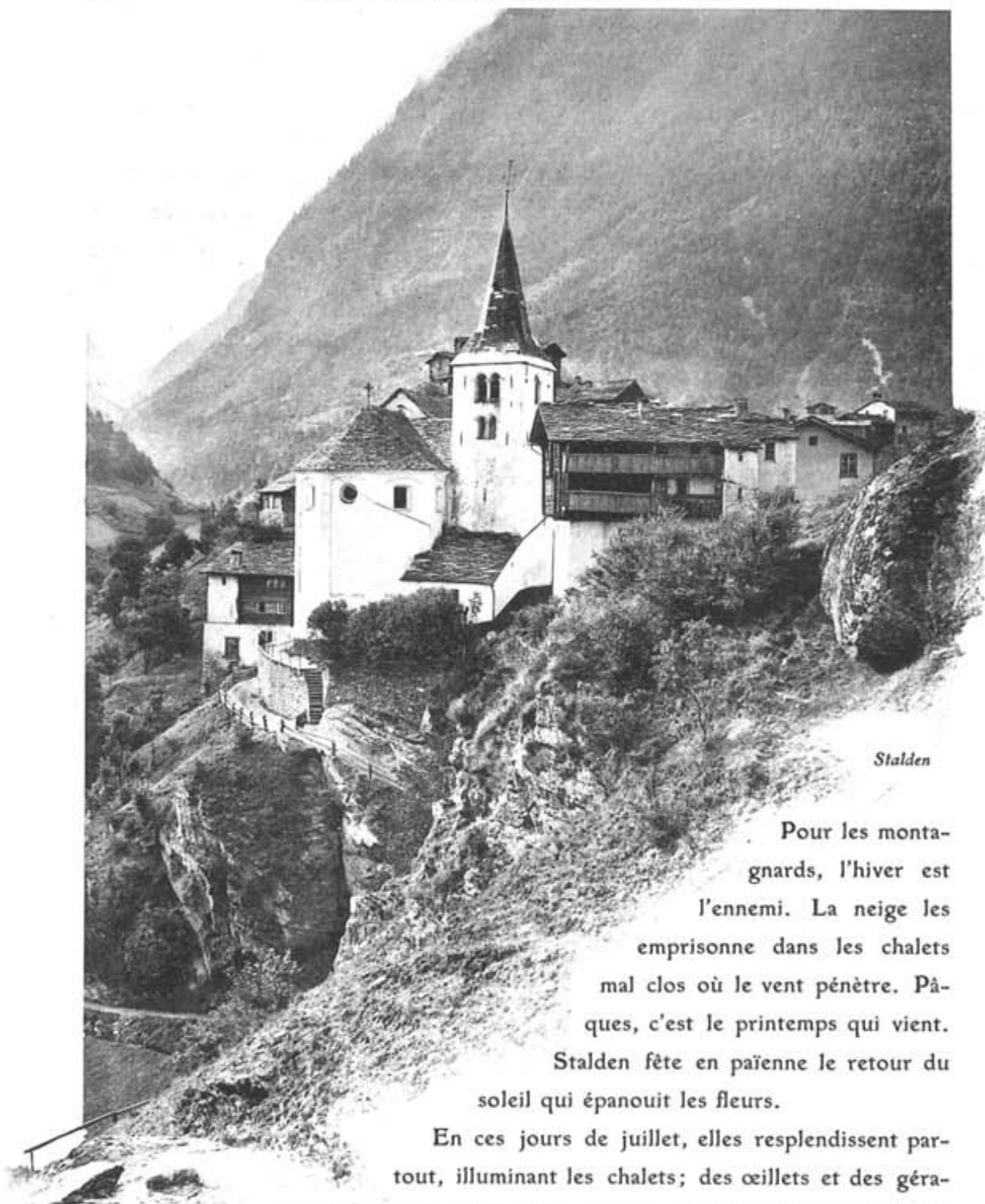
Porte de la Chapelle Neubrücke

De Stalden à Balen

POUR monter à Stalden on peut prendre le chemin de fer Viège-Zermatt. Stalden apparaît au milieu des prés avec sa longue église blanche et tous ses chalets qui grimpent.

A ses pieds la Viège se bifurque et deux vallées s'éloignent parallèlement, celle de Saint-Nicolas, plus riante, et celle de Saas.

Stalden aime les fleurs d'une passion singulière. Aux approches de Pâques, Stalden s'orne et s'enguirlande. Des arcs de feuillages traversent les rues. Toutes les fenêtres ont leurs bouquets. Les hépatiques, alentour, ne bleussent-elles pas les prés?

*Stalden*

Pour les montagnards, l'hiver est l'ennemi. La neige les emprisonne dans les chalets mal clos où le vent pénètre. Pâques, c'est le printemps qui vient.

Stalden fête en païenne le retour du soleil qui épanouit les fleurs.

En ces jours de juillet, elles resplendent partout, illuminant les chalets; des œillets et des géraniums lierre descendent des croisées, des pétunias les bariolent et des lauriers roses embaument les balcons.

Les vignes de Stalden sont célèbres; elles s'accrochent aux chalets, lancent leurs vrilles, grimpent à des soliveaux. Et le vent agite leurs pousses échevelées.

Il est avantageux pour les touristes qui se rendent à Saas-Fée de coucher à



Hôtel de Stalden

Stalden plutôt qu'à Viège.
Ils auront ainsi la fraîcheur
du matin pour remonter
cette longue vallée, qu'ils

ne peuvent parcourir qu'à mulets ou à pieds.

L'hôtel est joliment situé dans les verdure, près de la superbe fontaine de granit qui s'abrite sous des treilles en berceaux. Beaucoup de touristes venant de pays plats ont besoin de s'habituer à l'air excitant des hauteurs, ils y séjournent quelque temps avant de gagner Fée ou Zermatt.

Placé au point de réunion de trois vallées, Stalden est un lieu de prédilection pour les peintres avec ses perspectives immenses, ses rues qui plongent dans le vide. Et ses beaux chalets bruns, construits partie en pierre, partie en bois, enchassés dans les vignes, ont des tons provoquants, des allures charmantes, des détails bizarres et jolis.

Quelques-uns s'embellissent de moulures, de portes sculptées, aux ferrures antiques et d'armoiries, la maison des Venetz, par exemple.

Les Venetz, « ceux qui viennent de Venise », étaient, dit-on, des réfugiés italiens, arrivés dans la vallée de Saas par le Monte-Moro. Cette ancienne famille s'est illustrée en ce siècle. C'est un Venetz qui a trouvé les théories actuelles concernant les glaciers. Le premier, il a prouvé que les glaciers du Valais et des pays adjacents ont eu autrefois une immense extension (*Mémoire sur la température dans les Alpes*, 1821). Actuellement la famille Venetz est appauvrie et déchue.

L'église a été rebâtie en 1077 et restaurée plusieurs fois.

Le cimetière fleuri s'étage des deux côtés du chemin. La charpente de la cloche et son battant gisent sur le sol ; on en fond une autre.



Deux hommes sont montés de Reckingen. Au milieu d'une plate-forme ensoleillée, tout en haut du village, leur fonderie est installée. Ils ont abrité sous une baraque de planches, le moule en terre



Stalden

réfractaire et la conduite par où le métal brûlant se précipitera.

Le vieux fondeur, courbé, pétrit la terre avec ses mains. Nous l'appelons. Il se redresse, le tablier terreux, puissant comme un cyclope, avec ses bras nus où les veines saillent, ses mains noueuses, sa face rouge, tannée, brûlée. Des anneaux d'or brillent à ses oreilles.

L'autre, plus jeune, paraît être son fils.

Dans la vallée de Conche où ils habitent, ils fondent de cinq à sept cloches par an. Depuis combien de semaines sont-ils à Stalden? Ils ne savent plus. Longtemps. Deux à trois mois.

— Beaucoup de travail! dit laconiquement le vieux, en montrant son moule. Et il sourit. Une satisfaction fait briller son regard.

Et dans l'ombre de l'abri, sur ce bout de moraine éclatante de soleil, il nous apparaît grandi, superbe, et véritablement le Fondeur de cloches. Le métal lui obéit. Il lui donne, à sa guise, un son clair ou grave, joyeux ou solennel. Il doit sourire ainsi lorsqu'il entend toutes ses filles chanter dans les vallées. Triomphateur inconnu, il écoute leurs voix qui font bondir le cœur des hommes.

Et il se dit :

— Beaucoup de travail.

* *

Le pont de Kinn, hardiment jeté d'une roche à l'autre, franchit la Viège qui bouillonne à deux cents pieds au-dessous. La vallée l'encaisse, une



Cure de Stalden

longue vallée étroite, de plus en plus étranglée jusqu'aux montagnes bleues qui la ferment. Des forêts clairsemées s'accrochent aux masses rocheuses. Et la Viège, tout en bas, semble un filet d'argent.

Le chemin de Saas im Grund suit le versant gauche, en amont de la rivière. Il monte doucement et longe parfois un précipice vertical. Des mélèzes et des pierriers de schistes descendent jusqu'à la route. La montagne est pelée, rude, tourmentée par les avalanches. A chaque instant, des croix de bois s'adossent au talus ou s'abritent sous quelque roche. Parfois, plusieurs, d'époques différentes, marquent la même place redoutée.

Il en est de très anciennes, délavées par les pluies, et dont les noms sont effacés. D'autres, récentes, ont des inscriptions : « O homme, pense à Dieu et pense à la mort ».

On se représente le danger de cette route surplombant la Viège, au printemps, lorsque ces montagnes rébarbatives, travaillées par la glace et l'eau, laissent dégringoler leurs amoncellements de neige et leurs cailloux.



Porte du chalet Venetz

Jusqu'à Eisten, la vallée se resserre de plus en plus. Sur le versant opposé à la route, d'énormes roches ont dévalé et demeurent le long des pentes, pêle-mêle avec les raccarts. Les prairies s'arrêtent tout-à-coup, et un chaos de gros blocs descend tout droit vers le torrent. Les plaques de schistes superposées étincellent. L'autre paroi, sur laquelle court le chemin, se ronge et se creuse pareillement. Un petit pont, jeté de l'une à l'autre, les joint. Et la Viège, très profonde, encaissée entre les hautes roches polies, rugit. Un vieux mélèze, énorme, au tronc rouge, tout déchiqueté par la foudre, se penche et laisse tomber des branches au-dessus du gouffre. D'autres, mortes, se retiennent encore à l'arbre. La cime a été décapitée. Mais deux branches nouvelles sont parties d'un grand jet puissant, l'une, toute droite, l'autre, regardant l'abîme.

On traverse Eisten, petit village étagé au bord de la route.

Un peu plus loin, une avalanche comblant le torrent, demeure. Et la Viège s'échappe par-dessous, comme d'un tunnel.

La désolation de la vallée continue. Les montagnes sont arides, couvertes d'éboulis. De maigres forêts grimpent péniblement le long des arêtes.

En face de Huteggen, hameau construit sur un promontoire de roches, des pentes d'herbes descendent, vertigineuses. Des champs cultivés s'intercalent, intrépides. Ils sont petits et biscornus. Les plaques jaunes des blés alternent avec les



Saas-Balen

plaques vert-bleu des pommes de terre. Et chaque fois, il a fallu construire, au-dessous, un mur pour empêcher la pluie et la neige d'emporter le champ dans l'abîme. — De quelle force, de quelle opiniâtreté doivent faire preuve les habitants de cette vallée disgraciée, où la terre est avare, où les lourdes avalanches viennent détruire les pauvres cultures qui ont coûté tant de peine. Il faut les recommencer sans cesse, entretenir les murs, faucher sa moisson suspendue au bord des précipices.

Le chemin traverse une forêt, puis côtoie la Viège.

Nous nous retournons :

La montagne s'en va en formant de longs plis réguliers, de plus en



Sortie de messe

plus bleus, séparés par des ombres violettes. Stalden est bien loin déjà, disparu dans les méandres de la vallée. Au premier plan, ce sont toujours les hautes pentes d'éboulis, semées d'énormes blocs, et le long desquelles se précipitent des ruisseaux. Les mélèzes rabougris descendent jusqu'à la rivière. Tout à coup, la

vallée s'élargit. On monte un peu et l'on aperçoit un vaste pâturage plane qui s'allonge entre les montagnes brusquement écartées.

C'est Balen.

Au milieu de l'herbe d'un vert profond, les chalets forment trois groupes. Et, plus éloignée, solitaire, se dresse l'église.

Nous franchissons en arrière, nous allons où habite le menuisier mille talents ». Nous meubles de sa façon : vagues formes de cathédrale et triple fonds, avec cachettes inattendues abaisse une poignée ou Le tout merveilleuse. Et nous savions que cet art tout seul dans son ge perdu.

Il nous a ouvert air affable. Baptiste vieux aux yeux pétillant moins hâlé que le vallée. Il passe ses jours basse où il nous intro-

Contre les murets de grandeurs vis, des équerres, des garnissent le plafond. Et

des manches joliment contournés avec des mosaïques de bois plus clair, des ornements sculptés.

Baumann sourit en nous les voyant admirer.

— Est-ce pour vendre, tous ces rabots ?

— Non, répondit-il avec orgueil, ce sont mes outils que j'ai faits pour moi.

Et son regard les enveloppe de tendresse. Ainsi, ce menuisier de la montagne se trouve être un frère attardé des artistes du moyen-âge pour qui l'outil



Joyeuses commères

le torrent et, retournant au groupe le plus distant, Baumann, « l'homme aux avons vu, à Viège, des des secrétaires ayant de drales, compliqués, à doubles tiroirs à secret, des qui surgissent lorsqu'on qu'on presse un bouton. ment combiné et agencé. homme avait appris son chalet, au fond d'un villa-

la porte en souriant d'un Baumann est un petit lants. Son teint est beau-teint des hommes de cette nées dans la grande salle duit.

raillies s'alignent des radifférentes, des tourne-serre-joints. Des scies tous ces instruments ont

était le compagnon aimé qu'ils voulaient charmant, dans lequel ils mettaient un peu de leur âme.

A l'autre bout de la pièce se dresse un meuble inachevé, une armoire en bois clair et fin où des incrustations foncées dessinent des fleurs.

Des oiseaux en liberté volètent dans la chambre.

Deux crucifix se font pendant. D'anciennes pendules à poids démènent toutes ensemble leurs longs balanciers avec des ronronnements et des tic-tacs. Les unes, complètement noircies, de formes très simples, datent de deux cents ans. Les autres sont plus récentes. Des ornements de cuivre les couronnent. Plusieurs ont pour poids de simples cailloux liés d'une ficelle. L'une est dans une caisse que Baumann a découpée pour elle. Ainsi, dans les interminables nuits d'hiver, quand le village est muré par les avalanches, enseveli sous les neiges, Baumann ne s'aper-

çoit pas de la solitude. Ses oiseaux familiers viennent becqueter sa main. Ses pendules battent la vie, toutes ensemble, la détaillent minute par minute; il les entend murmurer et sonner. Elles sont

pour lui des amies, les unes plus fidèles, d'autres un peu détraquées, qu'il faut surveiller, d'autres malades, qu'il soigne avec sollicitude et

voit peu à peu renaitre. Et les

grands balanciers, rapides ou surlentels, poursuivent avec régularité leur mouvement continu;

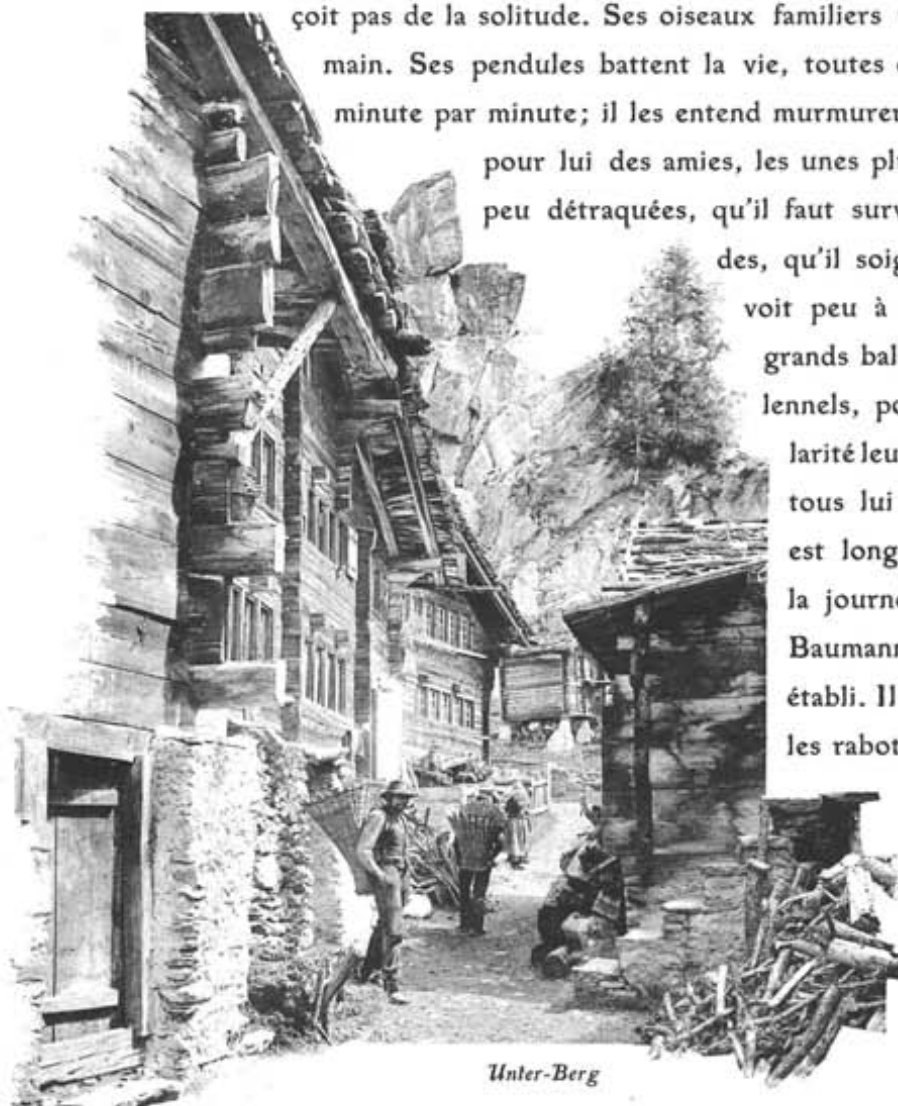
tous lui redisent que l'œuvre est longue et difficile et que la journée est courte. Alors,

Baumann se courbe sur son établi. Il appelle autour de lui les rabots les plus aiguisés, les

scies les plus mordantes; il a dans les yeux des rêves superbes, des contours de fleurs, des arabesques anciennes, des



Eisten



Unter-Berg



Biedermatten

profils d'église... Que lui importent la neige et le vent,
et les avalanches qu'il entend gronder dans la montagne?

Le menuisier Baumann perpétue la tradition du Valaisan artiste, qui sculpte ses coffres, ses tables et ses bahuts; le Valaisan des siècles passés qui a su trouver dans le recueillement des longues réclusions, ces lignes, ces formes, toute cette décoration si pure et si simple, si naïve, nous ravissant aujourd'hui.



Première chapelle de la communauté de Saas

Nous retournons du côté de l'église. Dans son isolement, elle apparaît singulièrement mélancolique, cette église avec ses hautes murailles d'un blanc cru, et son étrange tour maigre surmontée d'un clocher à boule.

Et pourtant, les montagnes autour de Balen se font plus riannes, se boisent davantage. Une quantité de ruisseaux les sillonnent de leurs verticales raies de lumière, les uns paisibles, brochant de fils blancs, de dentelles éclatantes, les rochers noirs, d'autres, se précipitant comme des fous vers la Viège, la Viège assagie et tranquille.

Mais votre regard revient malgré vous à cette église toute blanche, d'une blancheur de fantôme, dans sa prairie verte. Elle est bien l'église d'un pays ravagé, qui vit replié sur lui même, faisant face tout seul aux inclemences de la montagne et du ciel. Elle est comme l'âme de cette vallée. Elle rêve et elle se souvient. En la contemplant, on a la vision de toutes ces catastrophes dont le souvenir la hante. Et c'est ce qui la rend si lugubre et si désolée.



Saas im Grund

Au sortir de Balen, le chemin s'enfonce dans les bois en suivant la Viège qui bouillonne de nouveau. En passant, on remarque, appuyées contre les troncs d'arbres, des fourmilières aussi hautes que des hommes, véritables pyramides en aiguilles de mélèzes. La vallée se referme. Un éperon à la base du Balfrin l'obstrue presque avec ses hautes pentes d'éboulis. Puis de nouveau c'est un changement brusque : les montagnes se retirent, s'adoucissent, un grand paturage s'évase comme un lac d'herbe, puis grimpe les premières rampes, tout de suite arrêté par les mélèzes, les éboulis et les plaques de schiste. La Viège, apaisée, décrit de longues courbes dans les prairies.

Une chapelle, Saint-Anton, se dresse au bord de la route comme pour garder le passage. Une autre petite chapelle, à côté d'elle, est la plus ancienne de la région. Longtemps elle a été la seule.

Fée, de toutes les hautes al-

de Balen pour entendre la
Puis trois villages
Tamatten, une longue

Les montagnards descendaient de
pes alentour, montaient
messe.

s'échelonnent :
barre transversale





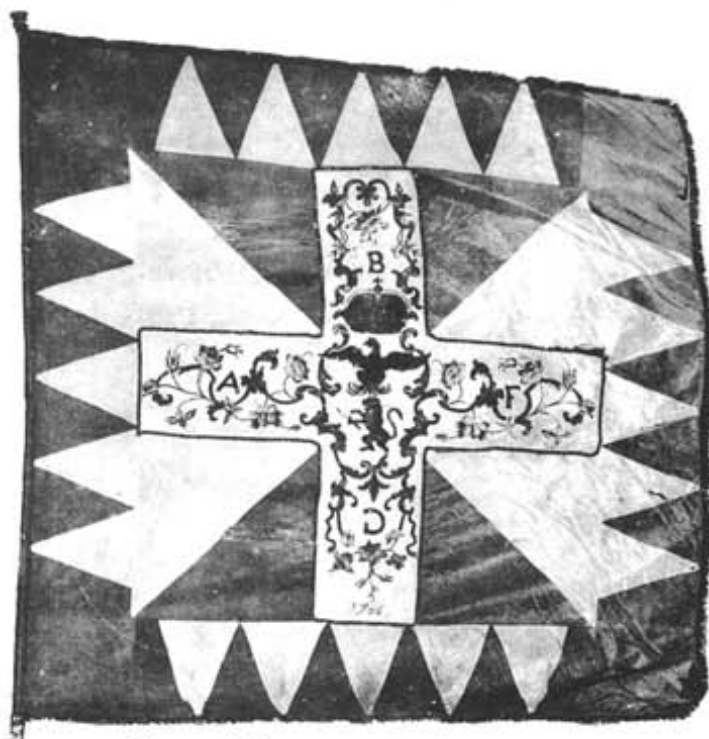
SAAS IM GRUND

avec son église en avant, Unter dem Berg, ramassé en triangle au pied du Triftgrätli, et Saas im Grund enfin, le plus important et l'un des plus anciens villages de cette vallée.

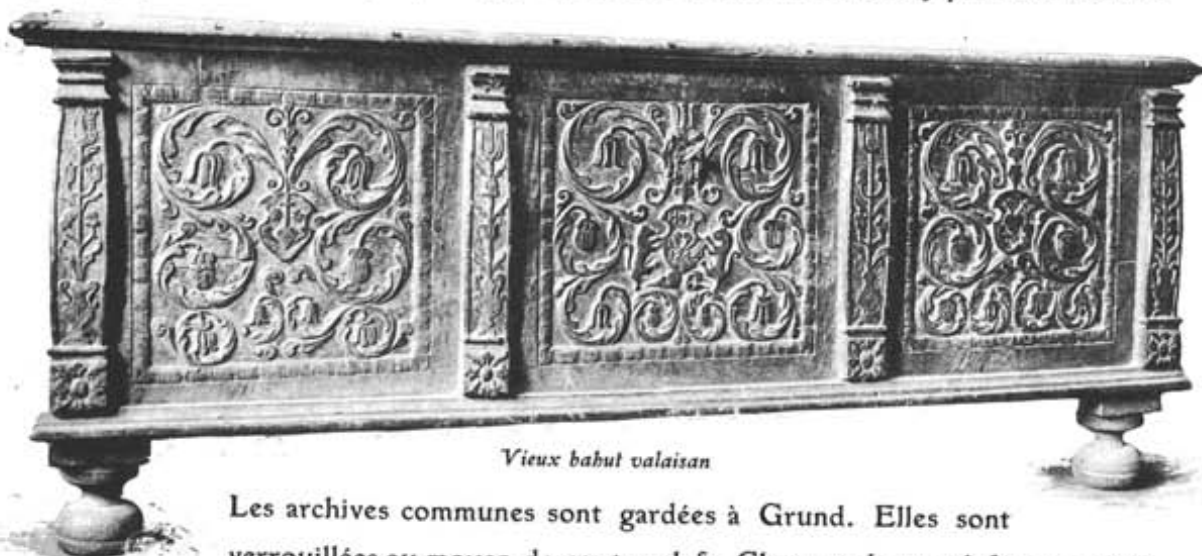
Déjà au XIII^e siècle la commune de Saas existait.

Il est curieux de constater combien les noms de famille sont en petit nombre. Une douzaine tout au plus figurent dans les registres anciens : les Andenmatten, les Antamatten, les Bilgischer, les Bumann (Baumann), les Burgener, les Eckert, les Im Seng, les Kalbermatten, les Ruppen, les Supersaxo (auf der Flüh), les Unter dem Biel, les Zurbriggen, les Zurkirchen.

La paroisse religieuse comprenait quatre communes : Balen, Grund, Fée et Almagell. Leurs initiales sont écartelées sur le drapeau commun confié actuellement à la commune d'Almagell. Ce drapeau a figuré entre autres combats à la bataille de Finges (Pfyng) contre les Français, en 1798 : plusieurs hommes de Saas y perdirent la vie.



Drapeau de la communauté de Saas



Vieux bahut valaisan

Les archives communes sont gardées à Grund. Elles sont verrouillées au moyen de quatre clefs. Chacune de ces clefs est remise à l'un des quatre présidents (Balen, Grund, Almagell et Fée). Pour consulter l'une quelconque des pièces, il faut donc réunir les quatre présidents.

Les alpages sont souvent la propriété des quatre communes et constituent les biens communaux.

Les bourgeois, et tous les habitants de Saas im Grund sont bourgeois,

ont le droit
moutons sur
la commune.
des mou-
recevoir
pas com-
vent en
vanta-
nant
somme



Maison hantée à Moos

d'envoyer dix
les alpages de
Si le nombre
tons que peut
l'alpe n'est
plet, ils peu-
envoyer da-
ge moyen-
une petite
d'argent. Les

hommes qui ont hiverné quatre vaches ont le droit d'en faire pâturer cinq.

Les communes sont en perpétuelles discussions principalement à cause de ces alpages. Un procès entre autres est demeuré célèbre dans la vallée. Il s'agissait de l'alpe de Furggstalden que se disputaient Saas im Grund et Almagell. Les juges mon-
tèrent de Viège. Ils siégèrent dans une des maisons de Moos, un petit hameau collé contre la montagne, entre Grund et Almagell.



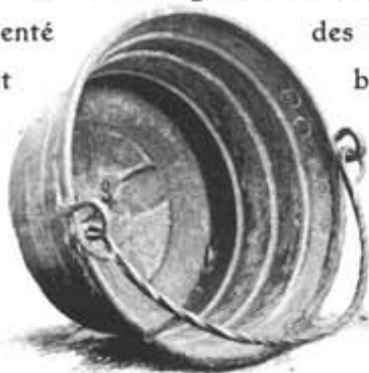
Tronc d'église

truits, nous disait qu'il oserait
mais non soulever la pierre.

La maison de Moos est
ment déserte en été. Par la
grande salle vide, un ou deux
et, sous une gravure, la

Là on fit comparaître les deux parties. Les gens de Grund firent de grands serments qu'ils étaient sur leurs terres et qu'ils respectaient les conventions ; mais les parjures avaient d'avance mis dans leurs bottes un peu de terre de leur commune. Depuis lors cette maison de Moos, où se jugea le procès, a la réputation d'être maudite. Des revenants la visitent, les parjures d'autrefois, qui ne peuvent trouver le repos. Une certaine pierre, dans le mur de la salle, leur livre passage. Et les habitants de la vallée, encore aujourd'hui, redoutent cette pierre et se garderaient bien de la toucher. Le gendarme, un sceptique, un esprit fort, par bravade l'enleva de son alvéole, et il ne parvenait plus à la remettre tant était puissante la poussée des revenants. Un garçon d'hôtel, qui cependant a voyagé, fréquenté

des étrangers, des gens ins-
bien entrer dans le chalet,



Récipient pour l'eau bénite

inhabitée, complète-
fenêtre on aperçoit la
meubles hors d'usage,
pierre...

*Eglise de Grund*

armoiries sculptées au-dessus des portes. Des ruelles étroites s'enfoncent dans l'ombre ; il y a de jolis détails, des escaliers extérieurs tournants, des balcons, de belles ferrures. Les plaques de schiste revêtant les toits sont couvertes d'un lichen orange qui s'harmonise avec le beau brun doré, ou rouge, ou

bleuâtre des poutres. L'église a malheureusement été restaurée, un clocheton ancien, reste d'autrefois, s'adosse à la tour blanche, surmontée d'un clocher pointu.

Cette poignée de chalets agrippés contre la montagne, ont un air lugubre d'abandonnés. L'un d'eux, sans toit, tout lézardé, se détruit. Ils sont plus tristes que les énormes roches qui les entourent et, d'un mouvement, les écraseraient. Ils ont cet aspect des choses auxquelles les hommes ont prêté une âme mystérieuse et terrifiante. Ils obsèdent votre souvenir.

Les paroisses de Fée et d'Almagell faisaient partie de la paroisse de Grund. Elles n'avaient que des chapelles où, de loin en loin, des prêtres montaient célébrer la messe. Le 1^{er} juin 1893, elles se sont séparées pour former des paroisses indépendantes, et les anciennes chapelles ont été remplacées par des églises.

Saas im Grund ressemble à une ville de bois en miniature. Ses beaux chalets, souvent à base de pierre, ont trois et qua-

tre étages. Beaucoup, très anciens, ont des

*Jour de marché à Grund*

Saas im Grund, sous ses pentes d'herbe surplombantes, est terriblement exposé aux avalanches. La forêt qui domine le village est trop clairsemée pour les retenir. D'ailleurs, elle a été plus d'une fois dévastée. Ce sont les neiges du printemps, mars et avril, qui sont si dangereuses. Celles de l'hiver, durcies, forment un plan incliné de glace unie. Lorsque surviennent de grosses chutes de neige fraîche, ces énormes masses, d'un seul coup se mettent en mouvement, glissent avec une rapidité vertigineuse et entraînent tout sur leur passage. Les montagnards ont bien essayé d'établir des éperons de pierre pour protéger leur village. Mais rien ne peut entraver la course d'une telle avalanche.

Les annales de Saas im Grund ont gardé des dates d'années terribles, où les neiges du printemps, trop



abondantes, s'étaient ainsi écroulées sur le village.

En 1849, vingt-six personnes s'étaient réfugiées dans un chalet qu'elles croyaient plus en sûreté. L'avalanche se dirigea précisément sur lui et l'ensevelit. Dix-neuf personnes furent tuées. Une croix au bord de la route rappelle cette catastrophe. On lit cette inscription en allemand :

« Oh ! cher ami, arrête-toi un peu,
Ici dix-neuf personnes trouvèrent la mort.
Pet. Joh. Rup, un jeune homme de peu d'années,
Descendit soudainement avec beaucoup d'autres au cercueil.
Le 3 avril, à 11 heures de la nuit,
Leur âme parut devant le grand Juge,
Lorsque tous se croyaient en sûreté dans cette maison.
O homme, sois en tout temps
Prêt à faire une belle mort,
Le Faucheur vient à un moment
Où il te surprend toujours. »

Lors de la dernière grande avalanche, le *luftdruck*, « vent de l'avalanche », transporta, près de la Viège, un chalet et un fourneau de pierre ollaire. Trois fois,

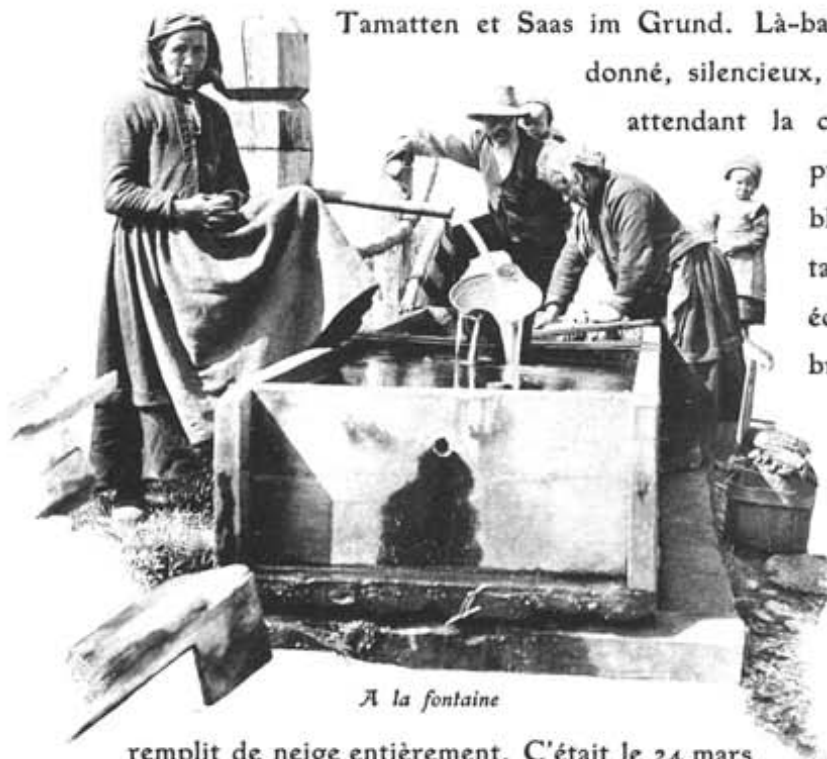
durant sa longue carrière de quarante années, M. le curé de Saas im Grund a dû faire évacuer le village. C'était au mois de mars. Voyant l'énorme masse blanche suspendue au sommet de la montagne, il préparait l'exode de tous les habitants. Ils emportaient du fromage et de la viande salée. Seuls les bestiaux demeuraient dans leurs raccarts, la neige, trop haute, ne permettait pas de les emmener. On mettait du foin dans les rateliers, et l'on partait. On suivait M. le curé à Tamatten, que les forêts préservent. Les habitants de Saas im Grund se réfugiaient dans les caves, où ils demeuraient deux jours, trois jours, sans pouvoir se coucher et dormir, jusqu'à ce que la neige cesse.



Croix rappelant l'accident de 1849

D'autres se cachaient dans des trous creusés sous la montagne, entre Tamatten et Saas im Grund. Là-bas, le village demeurait abandonné, silencieux, enfoncé déjà dans les neiges, attendant la catastrophe. Elle arrivait, se précipitait, et la terre tremblait sous l'avalanche. Les montagnards, pressés dans les caves, écoutaient en frissonnant son bruit de tonnerre.

Enfin, ils se remettaient en route et découvraient leurs demeures ensevelies. Il fallait creuser des tunnels pour pénétrer dans les chalets. Une fois, l'avalanche enfonça les fenêtres de l'église et la 1888.



À la fontaine

remplit de neige entièrement. C'était le 24 mars

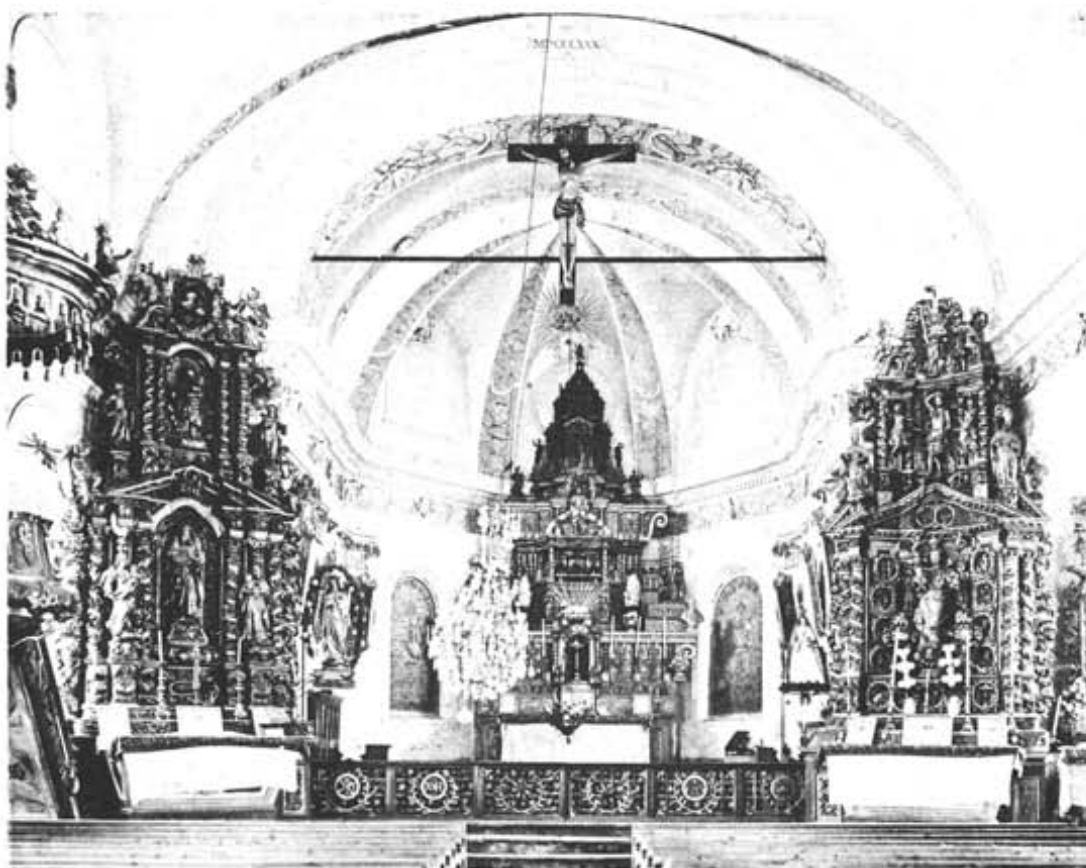
Saas im Grund reçoit le courrier chaque jour en hiver. Mais, quand viennent les premiers redoux, les avalanches barrent la route, principalement du côté d'Eisten. Saas im Grund alors demeure, dans sa vallée fermée, parfois cinq jours, parfois huit jours, sans aucune communication avec le monde extérieur.

• •

La vallée de Saas ne peut pas se suffire à elle-même. Elle achète, chaque année, de mille cinq cents à deux mille brebis, et du blé. Elle exporte son beurre.

Tout son fromage sert à sa propre consommation. Même ainsi, ses habitants sont trop nombreux pour qu'elle puisse les nourrir toute l'année. Les hommes s'expatrient pendant les mois d'été, de juin à novembre. Ils s'en vont n'importe où et font tous les métiers. Ils sont surtout maçons, menuisiers, charpentiers. Les gens de Saas im Grund sont de très bons menuisiers. Ils ont le temps de travailler le bois durant les longues veillées d'hiver où la neige les tient prisonniers dans leurs chalets, tandis que leurs femmes tissent ces draps de laine si résistants.

L'existence n'est pas facile pour les femmes de Saas im Grund. Durant six



Eglise de Saas im Grund

mois, toutes seules, elles ont la responsabilité des enfants, la charge de la maison et les champs à cultiver, là-haut, le long des pentes raides, l'herbe à couper, les moissons à faire. D'ailleurs, les femmes de cette vallée de Saas ont une réputation d'énergie et de force extraordinaire. Elles portent des fardeaux terribles durant des kilomètres.

Il est arrivé que la poste, à Stalden, lorsqu'elle avait à monter, à Fée, trop de kilogrammes pour un mulet, prenait deux femmes, ce qui lui revenait meilleur



Vieux bénitier

marché qu'un second mulet. Et l'on voyait déboucher, à Fée, une poste extraordinaire : derrière les mulets, marchaient des femmes chargées, et, à côté d'elles, venait le facteur avec sa petite sacoche en bandoulière.

Les hommes, les femmes, les enfants, les mulets, tous mènent une existence de fatigues incessantes, les marches forcées, les charges trop lourdes. Tant d'efforts, tant de peines, pour arracher à la vie simplement une subsistance misérable ; le long hivernage, les dangers de l'avalanche, l'expatriation des hommes, l'abandon des femmes, la terrible et presque surhumaine lutte..., telle est leur destinée.

Comment donc se fait-il qu'on en voit de joyeux, qui rient avec leurs enfants ? Et, comment se fait-il qu'ils aiment tant leur misérable village, ces hommes rudes que les luttes ont faits si forts ?

M. le curé de Saas im Grund, à qui nous demandions pourquoi il ne demandait pas son transfert dans une autre paroisse, répondit, avec un sourire :

— Je suis de Saas im Grund... Voici quarante ans que je l'habite... Je reste à Saas im Grund...



Ecluse mobile



Instruments agricoles



Dévidoir



P

ARMi les plis et les cassures de la chaîne pennine, la vallée de Saas, étroite presque partout, comme une entaille, présente une assez grande unité géologique. De la vallée du Rhône jusqu'au Monte-Moro et au Mondelli-Pass, le sol est presque uniquement constitué par des schistes de Casanna et du gneiss. Il en est d'ailleurs ainsi d'une partie de la vallée jumelle où coule la Viège de Saint-Nicolas. Zermatt est en plein dans les schistes de Casanna.

Les alluvions, qui sont portées par les eaux torrentielles jusqu'au Rhône, présentent peu de diversité. Jusqu'à Saas im Grund la Viège ne charrie guère que des débris de gneiss avec de petites quantités de serpentine et de granit. Ces dernières roches affleurent en plusieurs points, notamment de chaque côté de l'Allalingletscher et au pied du Fluchthorn. L'érosion en a brisé les pointements principaux. Et le glacier a transporté des blocs énormes. (Blaustein, près du lac de Mattmark).

A partir de Saas im Grund, la montagne est constituée par des schistes de Casanna, jusqu'à Neübrücke. La basse vallée est creusée dans les schistes lustrés.

* * *

De Saas im Grund, on découvre sur la droite, à deux cents mètres au-dessus de la route, une sorte d'étroit vallon qui bientôt s'élargit. C'est le cirque de Saas-Fée.





SAAS FÉE

ALLALIN — ALPHUBEL — GLACIER DE FÉE

Deux chemins y conduisent.

Un chemin à mulet, partant du milieu de Saas im Grund, traverse la Viège et grimpe obliquement dans la forêt. En moins d'une heure on est à Saas-Fée.

Des buissons tout fleuris d'égantines vous sollicitent au passage, ces grandes églantines qui sont une particularité de la vallée de Saas. Il en est de rose tendre, de rose bleuâtre et d'écarlate. Leur cœur d'or

Branche de mélèze

brille dans la richesse des pétales qui se chiffonnent délicatement. Elles nous jettent au passage leur parfum intense et doux.

L'autre sentier, plus rapide, suit la rive droite de la Viège, entre des prairies, dans la direction d'Almagell. Il bifurque à droite,

franchit la rivière sur deux ponts, et commence à monter. C'est le sentier du Rosaire. Quinze petits oratoires s'échelonnent. Des mélèzes splendides abritent le chemin, se rassemblent sur des replats herbeux et leurs branches étalées forment des berceaux. Ils regardent la gorge que creuse au-dessous d'eux la Viège de Fée. Ils enjambent les énormes roches moutonnées et polies laissées par les glaciers. Elles descendent par longs plans inclinés, toutes fleuries de joubarbes. A mesure qu'on s'élève, elles sont tourmentées davantage. Le formidable mouvement dont elles gardent l'empreinte devient plus tumultueux.

Tout à coup, au-dessus de ces marches taillées par des pieds de géant, on aperçoit deux pics des Mischabels. Le blanc cirque de Fée se déploie, vision éclatante dominant ce chaos.

L'autre arrivée, par le chemin à mulets, est un éblouissement de fleurs sur les neiges.

Les sommets se sont dressés d'un seul coup, au moment où vous émergez de la combe. Deux longs bras de glaciers étreignent une arête rocheuse, et tout autour s'élèvent des dômes blancs, de hautes aiguilles zébrées de neige.

Une mer de fleurs, étincelante au soleil du soir, s'étend jusqu'aux moraines, ondule doucement. Des trainées de boutons d'or s'allongent comme des rivières de



À Saas-Fée — L'Allalin et l'Alphubel

feu, où l'oseille sauvage allume ses grappes rouges. Il y a des lacs de marguerites tout moirés de bleu. Les campanules se balancent comme une houle montée des profondeurs.

Le long des prairies, une ligne de chalets descend vers le torrent. L'église blanche et pointue se dresse. Mais les yeux, sans se lasser, vont des fleurs aux neiges.

* * *

Les puissants glaciers qui ferment le cirque de Fée descendent des flancs de l'Allalinhorn, de l'Alphubel et du versant oriental des Mischabels. Ils dégringolent les pentes, bouleversés, sillonnés de crevasses qui s'ouvrent comme des plaies. Sur le ciel, ils découpent les formes crénelées de leurs séracs.

Comme tous les glaciers suisses, ceux de Fée sont maintenant en retrait. Leurs fronts et leurs côtés sont loin de leurs morraines anciennes.

Une grande moraine frontale barre la vallée transversalement. Et comme depuis longtemps elle n'a pas été remaniée, une végétation maigre s'est emparée de la terre glaciaire et du cailloutis. Le vent qui monte la vallée a semé sur ce sol ingrat les graines ailées des mélèzes. Toute une pépinière de jeunes arbres grimpe à l'assaut, étendent à quelques pas du glacier leurs rameaux délicats.



Chalets de Hönegg

Les bas côtés du cirque sont formés par les chaînes secondaires du Mellig et de la Sengflühe à droite, du Mittaghorn et de la Plattje à gauche.

Le sol, légèrement ondulé, est une vaste prairie, que traverse la Viège de Fée.

A l'époque quaternaire la vie fut submergée par l'envahissement irrésistible et formidable des glaciers en marche. Les épaulements secondaires ne devaient point apparaître. Cette masse énorme se joignait aux glaciers de la vallée de Saas et descendait jusqu'à la dépression où coule maintenant le Rhône. Et cette immense nappe glaciaire, venant de la Furka, grossie à chaque pas, s'écoulait sur une partie de la Suisse occidentale, enjambant le Jura et touchait la France.

Sous l'effort puissant des glaces accumulées, les roches du fond et les côtés ont été entamés et leurs débris charriés au loin. Toutes les aspérités ont disparu sous ce gigantesque rabot qui les travaillait. La partie supérieure du village de Fée



Bloc erratique
Chemin du Rosaire

est construite en plein dans les roches moutonnées, polies et parcourues par les longues cannelures parallèles des stries. Ces phénomènes se retrouvent aux environs, soit du côté de Saas im Grund, soit du côté d'Almagell. Ça et là on rencontre des restes de marmites de géant, des blocs erratiques sont restés sur les pentes après que les glaciers se furent retirés, les lichens s'installèrent, préparant de minces couches de terre végétale, où les plantes herbacées purent fleurir. Les mélèzes, à leur tour, agrippèrent aux roches leurs racines tenaces.

Dans ces parois glaciaires, la Viège de Fée s'est ouvert un lit. Patiemment, sans se laisser rebuter par la dureté des gneiss, elle a creusé son passage vers la grande vallée. On la voit bondir en mugissant entre les hautes murailles lisses qui, près de la scierie, se rejoignent au-dessus d'elle, comme un pont.

Saas-Fée, à cause de son air, de sa haute



Hôtel Bellevue
et Grand Hôtel



Hôtel du Dom

altitude et de sa vue, est très aimé des touristes. Il est un centre d'ascensions fameux. Le voyage est long pour l'atteindre, et l'on n'a que les mulets comme moyens

de transport, néanmoins les étrangers arrivent chaque année plus nombreux.

Il y a dix-huit ans, Saas Fée n'avait pas même une auberge. En 1882 la commune construisit l'hôtel du Dom; la famille Laager-Stampffer le loua pour quinze ans et entreprit de créer à Saas-Fée une station d'étrangers. Depuis lors,

d'autres hôtels s'élevèrent. Aujourd'hui, il y en a cinq parmi lesquels la famille Laager possède ceux de Bellevue, Grand Hôtel et du Dom qui peuvent recevoir jusqu'à trois cent cinquante étrangers. Mais si le chemin de fer de montagne projeté (la concession est déjà accordée) vient à se construire, ils bâtiront un nouvel hôtel dans la prairie de Wildi.

A cause de la situation un peu exceptionnelle de Fée, si élevé au fond de cette longue vallée de Saas, le ravitaillement des hôtels n'est pas chose facile. Tous les meubles, toutes les marchandises sont transportés à dos

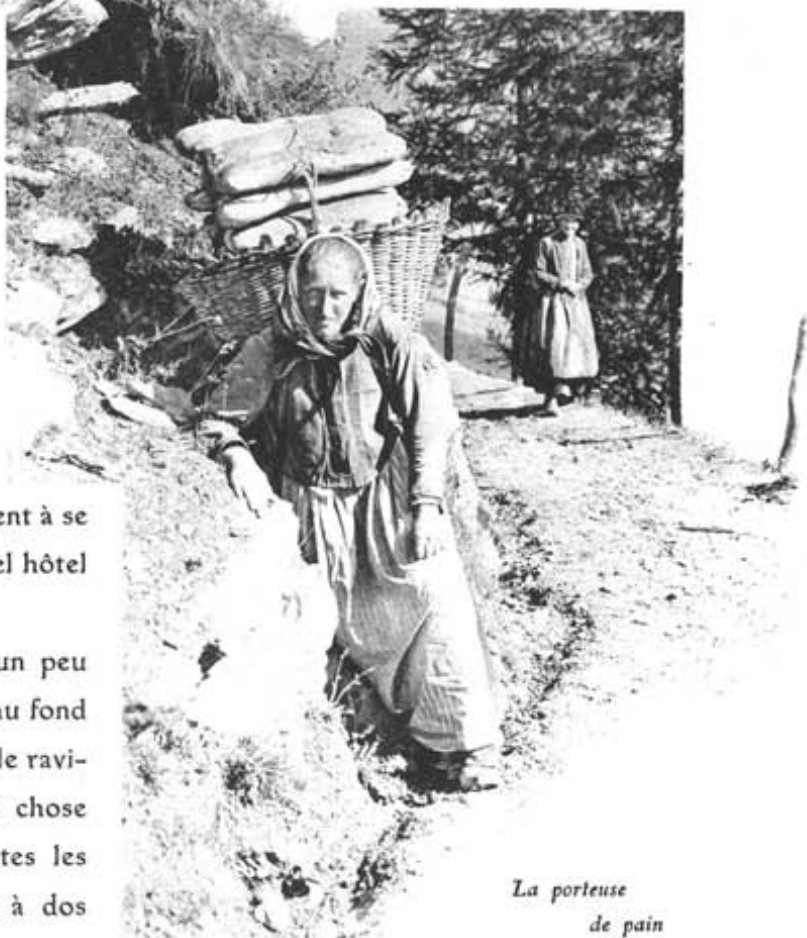
de mulets. Et cepen-

dant l'on trouve chez M. Laager le confort et la nourriture que seuls, les hôtels de premier ordre des grandes villes, peuvent offrir. Chaque hiver, un grand dépôt de marchandises s'emmagent à Stalden. Les vins montent à Fée dès l'automne et sont donc vraiment des vins du glacier.



Cavagne

Les hôtels s'ouvrent du 1^{er} juin à fin septembre. Dès lors, commence l'incessant va-et-vient des mulets montant de Stalden à Fée les provisions de chaque jour. Huit à douze mulets font spécialement le service de ces trois hôtels. Le pain se fabrique à Saas im Grund. Le boulanger ne s'installe dans le village que pendant la belle saison. En octobre il a plié bagage et tout le haut de la vallée est réduit au dur pain de seigle qu'on cuit deux fois l'an. Ce sont des femmes qui montent le pain aux hôtels. Elles en transportent des chargements énormes dans ces hottes à bords largement évasés caractéristiques de la vallée. On en rencontre le long du sentier, assises, reprenant haleine un instant. Souvent un ou deux enfants les accompagnent avec des charges plus petites ; ils commencent ainsi le dur apprentissage de la « cavagne ».



*La porteuse
de pain*

A eux seuls, les trois hôtels de M. Laager consomment de 60 à 80 kilos de pain par jour. Dès l'année prochaine ils installeront à Fée un four pour leur usage spécial. Ils ont déjà leur boucherie. Chaque saison ils abattent cent vingt moutons



*Transport de
glace pour les hôtels*

achetés le printemps en Italie, et une trentaine de veaux. Des femmes vont chercher au glacier la glace nécessaire.

Quinze à vingt vaches fournissent les 120 ou 130 litres de lait consommés chaque jour. On le monte de nuit à cause du soleil. Tout ce bétail pâture dans une alpe louée à Furggstalden.

L'eau, qui est excellente et dûment analysée, provient de diverses sources captées dans la montagne. Comme eau potable elle est utilisée au fur et à mesure qu'elle arrive et ne séjourne jamais dans un réservoir. Enfin ajoutons qu'un médecin, tout l'été, est attaché aux hôtels.



La Poste

Pendant la saison d'été une quantité d'industries naissent à Saas-Fée. Un bazar est la ressource des étrangères les jours de pluie. Deux cordonniers ouvrent leur échoppe dès l'aurore : il y a tant de réparations à faire, tant de clous à remettre ! Enfin, un tailleur se charge de



Inscription sur
un chalet

vous faire des habits avec ce drap de montagne que plusieurs générations ne parviennent pas à user.

— Nos dames le tissent l'hiver, nous disait un montagnard.

Cette année même le serrurier a installé une petite boutique dans laquelle il fabrique et répare des piolets.

— Il y a toujours de l'ouvrage ! déclare-t-il joyeusement.

Les hommes de Fée ne s'expatrient guère. Beaucoup d'entre eux se font guides. D'autres élèvent le bétail et cultivent leur seigle, leur orge et leurs pommes de terre. Ces champs d'ailleurs sont clairsemés. La richesse des montagnards consiste surtout en ces admirables prairies de Fée, irriguées avec tant de soin. La distribution des eaux par les bisses est une organisation réglementée sévèrement. Chaque champ reçoit, à un moment donné et proportionnellement à son étendue, l'eau qui lui est allouée. Pour prévenir toute irrégularité, la commune nomme un fonctionnaire spécial, le « wasserleitenvogt », (tuteur des eaux).



Edelbert Imseng et son rucher

A l'heure dite, la montagnarde, la femme est généralement chargée de ce soin, lève la pierre qui sert d'écluse, et l'eau bientôt arrive, court sous les herbes fleuries, apportant la fécondité.

Un industriel que chacun connaît est l'apiculteur aveugle, dont les ruches sont à deux pas des hôtels.

Aveugle dès sa jeunesse, Edelbert Imseng est merveilleux de patience et d'habileté. Il invente, il construit toutes sortes d'instruments. Ne pouvant se servir du couteau à désoperculer, il a imaginé un rabot qui remplit le même office. Il fabrique lui-même ses cadres. Par d'ingénieuses pesées faites au moyen de cailloux il sait toujours la provision amassée par ses abeilles. Il nous montre un cylindre à musique qu'il est en train d'installer sur la cage de ses oiseaux. Ils le feront jouer

en se posant sur les barreaux. L'aveugle, penché sur la cage, le met en mouvement et il rit d'aise en entendant les notes aigrelettes.

* * *

Lorsque vient l'hiver, toute la population se concentre dans les chalets et, le soir, se réunit autour de ces jolis fourneaux de pierre ollaire qui portent les armes de la famille. On fume des pipes; les enfants dorment, allongés près du feu, et les vieux racontent des histoires. Les jeunes gens font semblant de n'y pas croire et pourtant, quelquefois, toute l'assistance tressaille. C'est qu'il est des histoires terribles parmi ces racontars des vieux.



Intérieur de chalet à Saas-Fée

Un soir, un montagnard vit défiler treize morts dans la rue de Fée. Il reconnut des amis, des parents, des hommes qu'il voyait chaque jour. Et il les désignait par leur nom:

— Frantz..., Ambroise..., Thomas...

Quand la treizième figure passa, il ne sut pas qui elle était.

Pendant l'année il vit successivement mourir tous ceux qu'il avait reconnus. Lorsqu'il vit emporter la douzième bière, il pensa :

— Cette fois-ci c'est mon tour.

Il mourut peu après.

Il y a aussi ces morts qui passent sur le chemin de Ziegelweg, au-dessus de Saas im Grund et que l'on rencontre parfois vers le soir. Enfin, il y a les vaches fantômes de Trift Alp, trois grandes vaches que des bergers, à plusieurs reprises, affirment avoir rencontrées



dans
l'alpage alors
que tout le bétail était déjà
redescendu. On trouve souvent dans
l'étable deux vaches attachées à la même chaîne,
et le mauvais esprit les a liées de telle sorte qu'on ne
peut les défaire.

*Arrêt de la poste
à Wildi*

D'autres histoires, moins lugubres égaient le cercle, par exemple l'histoire du curé Im Seng. Invité selon la coutume pour manger les tripes chez des paroissiens à Fée, il s'en redescendait à Grund, lorsque, arrivé devant la chapelle de Saint-Joseph, sur le chemin muletier, il entendit de petits coups frappés dans l'intérieur. Il alluma sa lanterne et entra bravement... C'était un oiseau de nuit perché sur la corde d'un tableau.

Et le narrateur ne manque pas d'ajouter :

— Si cela n'avait pas été M. le curé, on aurait cru qu'un revenant visitait la chapelle.

Il y a bien longtemps, un sorcier est venu dans la vallée, offrant aux villages de les préserver des serpents. Tamatten refusa, trouvant trop élevé le prix que le sorcier réclamait. Grund et Fée acceptèrent. C'est ainsi qu'à Fée, l'on ne voit jamais aucun serpent. La vie des serpents paraît même impossible. Les montagnards racontent avec émerveillement qu'une dame étrangère en avait apporté un dans sa chambre, à l'hôtel, et que ce serpent mourut mystérieusement deux ou trois jours après. Ils racontent encore qu'un faneur de Grund s'en allait à Tamatten avec sa charge. Un serpent se trouvait dans le foin et ne remuait pas, tout engourdi.



Lorsque l'homme se trouva sur la limite du territoire de Grund, au pont de la scierie, le serpent s'éveilla, tomba sur le sol et s'enfuit du côté de Tamatten.

On se raconte aussi pourquoi la vallée de Saas est pauvre, dévastée souvent, menacée par plication qu'en l'auteur des *Chro-*

« Lorsque plurièrent de l'Eglise nombre et des époque! Les anciens froidissement de la foi de la nature. Avec cette un âpre vent s'est levé, la bise. Ce qui est cerce temps-là, les glaciers en avant. Mainte prairie gazonné ont été enseve-de glace. La nature, devenue terrible-vallée. C'est rable où Saas

Pen-d'hiver, on objets ser-les instru-qui ont d'autrefois

sculptent et incisent des objets de bois, confectionnent et décorent des boîtes, des coffres de toutes les dimensions; les grand'mères sont fières encore des coffres, des bahuts anciens, des vieilles armoires, des tables et des bancs solides, où, à

côté d'enjolivements divers, figurent toujours une date avec les armes ou les initiales de la famille. Ces marques de famille se gravent partout, soit au moyen du couteau, soit au moyen d'un fer spécial. Suivant une vieille coutume de Fée, les cadets de famille obte-



M. le curé de Saas-Fée



Anciennes burettes d'église

naient en premier lieu, com-
plus belle sonnaïlle du trou-
que à feu portant les initia-

Les hommes de Saas-
chant. M. le curé les réunit
organise des chœurs et plu-
gnards viennent de très loin
leur voix fruste et puissante.

Enfin, on lit dans les
des fourneaux bleu verdâtre,
vers engendrent la réflexion.
de voir dans ces coins de
vieux bouquins empilés sur
un rayon noirci. Le goût du livre paraît être plus répandu
parmi les hommes des montagnes, que dans les vil-
lages de la vallée du Rhône. Un phénomène analo-
gue se retrouve dans les Pyrénées. Le montagnard,
bloqué par les neiges, dans des endroits perdus,
où l'on ignore les cabarets, où la vie sociale est
réduite à sa plus simple expression, se replie sur lui-
même, il vit dans sa famille, plus près de sa femme et
de ses enfants. Il n'est pas rare de voir les forts



Le guide Ambro Supersaxo

me héritage, la
peau et la mar-
les.

Fée aiment le
pendant l'hiver,
sieurs monta-
pour donner

chalets, autour
et les longs hi-
Il n'est pas rare
salle basse de



Le guide Frantz Antamatten

Valaisans de Saas té-
moigner une tendresse
particulière aux tout
petits, leur sourire avec
indulgence, en les dres-
sant déjà au travail. Il

a davantage besoin que l'homme vivant proche des
villes, de l'ami toujours présent : le livre. Et c'est
peut-être ainsi que de ces obscurs villages de
montagne sont sortis de grands hommes. Georges
Supersaxo, de Auf der Fluh, et Mathieu Schinner,
de Muhlibach, dans la vallée de Conche, qui
ont joué un rôle considérable dans l'histoire du



Le juge Imseng

Ancien président de Fée

XVI^e siècle. Ils ont rempli le monde du bruit de leurs dissensions et fait couler à flot le sang des Suisses.

Grächen fut la patrie de deux linguistes fameux, au XVI^e siècle, Simon



Eglise anglaise de Saas-Fée

Steiner, dit Lithonius, qui fut professeur de littérature grecque et latine à Strasbourg, et Thomas Platter, professeur de grec à Bâle. Thomas Platter commença par être gardien de chèvres, mendiant, cordier, correcteur dans une imprimerie, libraire et gymnasiarque. Il fut un promoteur zélé de la Réforme.

Enfin, parmi les noms moins connus, citons encore Burgener, Venetz, Perraudin de Lourtier, le montagnard qui, par l'observation et l'initiative découvrit, avant Venetz, la théorie glaciaire.



*Pont
du Rosaire*



Alphubel et Glacier de Fée

Saas-Fée

Promenades et Excursions

A Saas-Fée, l'on n'éprouve pas l'étouffement qui oppresse au fond des vallées. Le ciel s'étale largement. Sans s'éloigner du village, on passe des journées exquises. L'heure et la lumière varient ses aspects à l'infini.

Le matin, les fleurs chantent au soleil levant un hymne d'allégresse. Les boutons d'or étincellent. Les étendues de marguerites resplendissent. Et, noyé dans tout ce blanc, le bleu des campanules devient plus intense. Elles sonnent une mélodie douce qui monte du fond des herbes.

L'après midi, une buée de feu enveloppe les prairies. Et les longues ombres violettes s'étendent, dessinent les ondulations du sol, la descente douce des terrains, les lignes qui se superposent et se rythment. Peu à peu l'ombre envahit le cirque entier, grimpe la montagne. Et les rayons reculent devant elle.

Après le coucher du soleil, les cimes blanches se colorent magnifiquement.

Quelquefois, on assiste au spectacle féérique de la lune éclairant le glacier. Sa lumière blanche détaille les grands séracs. L'une après l'autre, les pointes des Mischabels s'allument, l'étrange lueur glacée gagne de proche en proche. Les arêtes se profilent, d'une blancheur intense, sur la nuit du ciel. Et cette fantastique



Petits bucherons dans le bois de Staffel

illumination évoque en nous des histoires de revenants. Les hautes cîmes rocheuses prennent des allures surnaturelles. Les têtes blanches revêtent une rigidité, une paix marmoréenne.

Les gens fatigués pourront s'étendre à l'aise sur l'herbe douce, écouter le murmure des bisses, humer cet air qui entre en vous comme une vivifiante caresse, contempler les glaciers dans le cadre charmant et délicat des branches de mélèzes. Là-bas, le vent ploie les seigles et les orges ; des moires claires courent sur leur étendue. Voici des bois tout fleuris de rhododendrons qui se penchent sur les eaux courantes. Le dédale des roches moutonnées présente des couches mousseuses, des abris, des recoins où les myrtilles vont mûrir. Bientôt les gens fatigués sentiront leurs forces renaître. Ils éprouveront le désir du mouvement, alors des promenades nombreuses s'offriront à eux.

*
*
*

A cinq minutes au-dessus de Fée, le bois de Staffel descend les pentes vallonnées, couvertes d'une herbe rase et moelleuse. Sous ces mélèzes, on éprouve le respect qu'on a parmi des vieillards.

Leur vie fut orageuse. Ils penchent les uns vers les autres leurs troncs énormes, joignent leurs rameaux, s'appuient contre un frère. Ils sont déviés, tourmentés ; leurs branches se tordent comme des bras en détresse. Des sillons entaillent les écorces. Elles rougeoient au soleil et des lichens clairs brillent le long des arêtes rugueuses. Les ombres longues des mélèzes dessinent le caprice du terrain.



Gletscheralp

Dans les
feuillages se re-
posent les ra-

yons ; ils descendent en traits de feu le long des troncs, jouent sur les racines, les pierres herbues, et font reluire les sinuosités du Wildbach.

Il s'en va, jasant aux cailloux, s'amusant en des cascates qui jettent un bouquet de gouttelettes brillantes.

Mais cette tranquillité est menteuse.

A maintes reprises, le torrent sauvage est sorti de son lit, s'est précipité, furieux, charriant des pierres, sur le village. Et Fée, terrifié, s'est réveillé au son du tocsin.

Le Wildbach descend du Nadelgletscher, dans étroite. Le pâturage, au-dessus du bois, est jonché de puis quelques années, on construit des murs qui sépa- et les rejettent sur les prairies. Mais ils sont encore

une gorge
cailloux. De-
rent les eaux
insuffisants.

Plus haut, se trouve un grand pacage où, une fois par semaine, on réunit tous les moutons de la vallée pour leur donner du sel.

De ce bois provient la section transversale d'un tronc énorme qui figura à l'Exposition nationale de Genève, en 1896. Des drapeaux, plantés dans les zones d'accroissement, représentaient les dates principales de l'histoire suisse. Mais le bois de Staffel étant considéré



Rhododendron



Epilobe

comme un paravalanche, la Confédération a puni d'une amende la commune de Fée.

On ne peut rêver un coin plus charmant que cette forêt en miniature, ce ruisseau qui bifurque et festonne, ces vieux mélèzes espacés.

Vigoureux avec l'élan de son tronc volontaire et ses racines qui saillent, se contentant d'un peu de terre entre les roches, et d'un sol sans cesse bouleversé, épanouissant quand même son feuillage grêle, le mélèze est bien l'arbre du Valais.

* * *

Le chemin de Gletscher Alp s'en va tout droit à ces moraines qui barrent la vallée d'un mur transversal.

Mais comme on s'approche, elles se compliquent, s'interrompent ou se rejoignent, forment de longues croupes pierreuses où l'herbe essaie de fleurir.

Le sentier franchit la première. Dans l'herbe plus rare, hérissée de graminées jaunies, des morceaux de gneiss, couverts d'oxyde de fer, font des taches de rouille. La terre mince, d'un gris violet, se parsème de serpentines bleues. Les étoiles roses des jubarbes s'épanouissent, les courtes épilobes de montagne ouvrent leurs corolles où se dessine une croix couleur de pourpre. Des touffes d'orpins, ici et là, brillent comme des rayons de soleil.

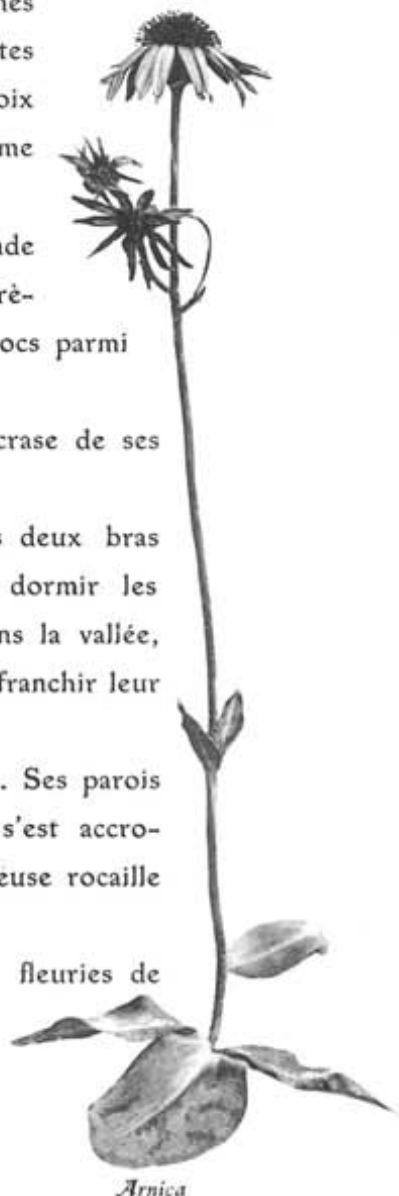
Un pont franchit un filet d'eau. On suit la crête d'une seconde moraine. Le versant qui regarde Fée est couvert d'un tapis jaune de trèfles en fleurs. L'autre est un amoncellement de pierres et de gros blocs parmi lesquels de petits mélèzes trouvent moyen de pousser.

Le glacier, au-dessus de vos têtes, devient formidable, vous écrase de ses hautes vagues éclatantes.

La moraine conduit à cette alpe rapide, suspendue entre les deux bras du glacier. Sur le premier replat s'abrite un chalet où viennent dormir les vaches. Autrefois, les glaciers descendaient beaucoup plus bas dans la vallée, enserraient Gletscher Alp, et, pour aller pâturer, les vaches devaient franchir leur front.

Le sommet de l'alpe est une tête herbeuse qui domine le glacier. Ses parois sont des gradins de rochers. Entre leurs couches, un peu de terre s'est accrochée, et des fleurs se superposent et ondoient. C'est une merveilleuse rocaille naturelle.

Des touffes d'œillets roses agitent leurs hautes tiges minces, fleuries de



Arnica

corolles aux lignes si pures. Les asters, plus courts, ouvrent largement leurs soleils violets. Les joubarbes poussent drues et foncées. Les arnicas resplendent. On aperçoit les points de velours des orchis vanillés. Les fines graminées se courbent, se redressent, font comme un voile à tous ces roses, à tous ces rouges, à tous ces ors.

A gauche, des rhododendrons s'étagent, pareils à des gradins de pourpre.

Nous nous étendons sur l'herbe rase. Le glacier descend à nos pieds, tumultueux, sabré de crevasses. Le centre se moutonne en longues va-

gues régulières. Dans les endroits où le lit fait un ressaut, il se déchiquète; des séracs se dressent, et la glace crevassée prend des tons bleu-vert. Le haut du glacier se déploie en lourdes cascades immobiles. Les cailloux, tombés des sommets, s'accu-

mulent sur ses bords, formant de petites moraines sporadiques. Au pied des Mischabels,



Bergers sur l'Alpe

plusieurs lambeaux de glaciers sont suspendus; leurs ruisseaux, se brisant au bas des parois couleur de rouille, font un bruit continu. La neige fraîche est parcourue par les longues zébrures noires des chutes de pierres.

Au-dessus de la Gletscher Alp, la Langefluhe, cette longue bande de roches, divise le glacier de Fée en deux bras principaux.

Le soleil a disparu derrière les Mischabels.

Le bras méridional du glacier de Fée déroule sa longue silhouette assombrée, hérissée de séracs qui se profilent sur le ciel clair. On dirait une formidable



Le Bietchhorn, de la Plattje

A droite, des dômes et des crêtes de rochers, parmi lesquels l'Egginerhorn et le Mittaghorn dressent leurs hautes tours carrées ou rondes.

Leurs abords sont protégés par des champs de névés.

La moraine, à leurs pieds, sillonnée de cours d'eau, descend rapide jusqu'aux prairies.

Ces prairies sont le domaine de nombreuses marmottes. A chaque instant, on voit l'entrée de leurs terriers. A Fée, comme d'ailleurs dans toute la vallée de Saas, le droit de chasser la marmotte appartient à la commune. C'est un ancien droit acquis des comtes Blandrati, moyennant cent livres valaisannes. Autrefois, la commune de Fée, chaque automne, envoyait un homme tuer les marmottes; elles étaient réparties entre toutes les familles. Depuis quelques années, la chasse est affermée à un consortium, au prix de sept cents francs pour dix ans. Les chasseurs ont le droit de tendre des pièges. Mais il est défendu de déterrer les marmottes.

* *

La Plattje est un amoncellement de gros rochers moutonnés à demi couverts d'herbes et de fleurs. On y monte en une heure et demie ou deux heures.

Le sentier longe le bisse, puis grimpe une combe à la lisière d'un bois de mélèzes.

On s'élève très vite. Bien-s'enfonce, ramassé au milieu de sortir des chalets de Gament. L'herbe est toute ondes bleues. Les asters petites parmi les petites jaunes ardents. Les vents à peine, font. On monte.

tôt Saas - Fée diminue et ses grandes prairies planes. Au denalp, les mélèzes se clairsè-fleurie. Les myosotis y font des mettent des taches violettes papillonacées d'un rhododendrons s'entrou-cés et splendides.

Des touffes de fleurs

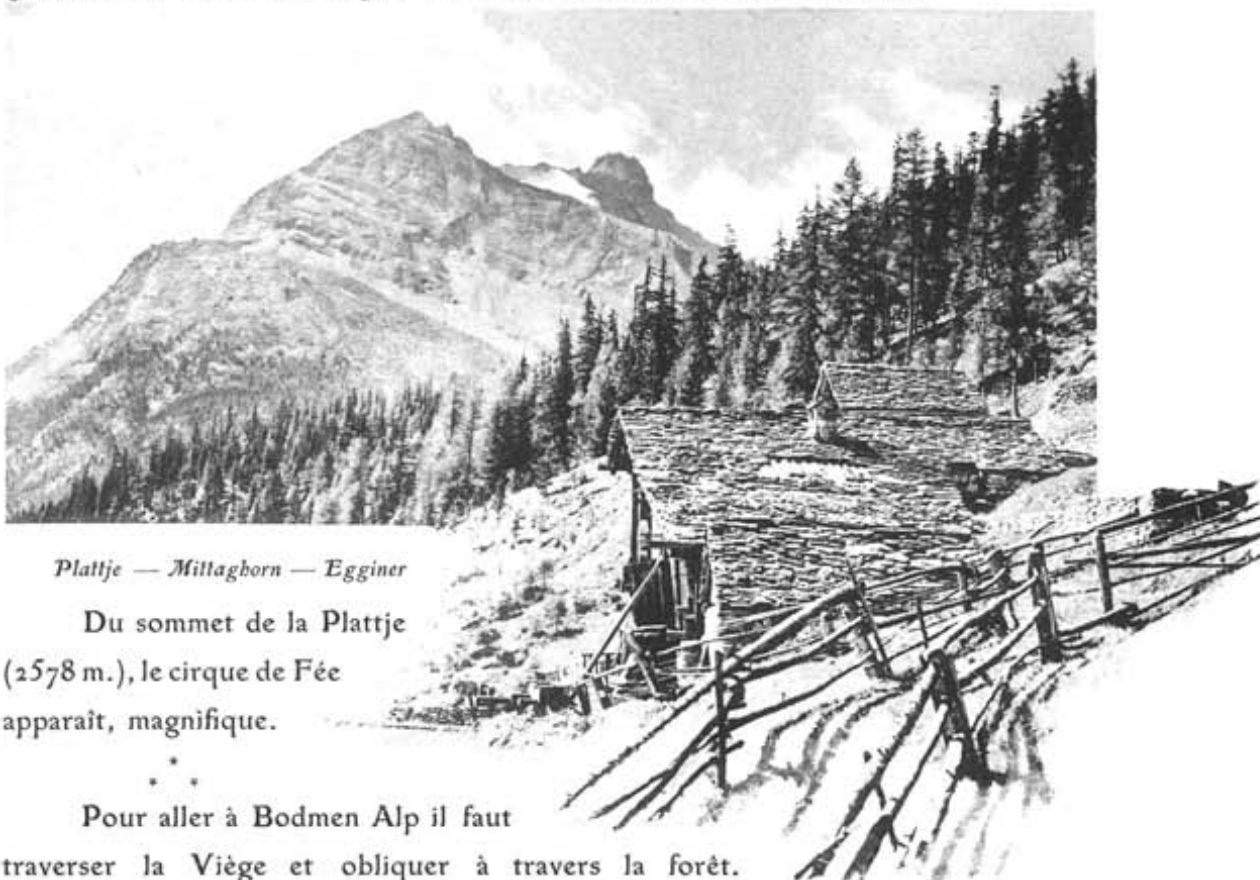


Joubarbe

blanches vous éblouissent, les anémones pulsatilles; leurs sœurs plus hautaines, les anémones souffrées, éparpillent leurs larges corolles pâles.

Le pâturage a des soubresauts. La fonte des neiges le bouleverse chaque printemps.

A droite, s'accumulent des rochers gris, précipités du Mittaghorn, dont la pyramide rébarbative domine la Plattje. La neige demeure au fond des ravinements. Des névés étincellent au milieu des fleurs. Les calices des gentianes s'ouvrent au grand soleil. Et l'on distingue la délicate cloche lilas des soldanelles.



Plattje — Mittaghorn — Egginer

Du sommet de la Plattje (2578 m.), le cirque de Fée apparaît, magnifique.

Pour aller à Bodmen Alp il faut traverser la Viège et obliquer à travers la forêt.

Le chemin est en partie taillé dans les roches moutonnées, dont les parois lisses descendent jusqu'à la Viège, alternant avec les entassements de gros blocs que l'érosion a détachés. Des arbres croissent parmi les éboulis. Leurs racines affleurent, s'enroulent comme des serpents, se tressent, se nouent, griffant le roc puissamment.

Parfois, sur un replat, d'idylliques clairières sont suspendues. Des fouillis de plantes se pressent entre les troncs. Les larges ombelles blanches des angéliques se mêlent aux grappes vieux rose des adénostyles. Des sentiers quittent le chemin, s'enfoncent sous ces profondeurs de verdure. On monte, on descend. Les énormes roches se succèdent toujours, avec des restes de marmites et ces

longues cannelures régulières que le glacier dessine en charriant des pierres. L'alpe de Bodmen est un éperon vert qui domine la vallée de Saas im Grund. Un peu au-dessus, à l'orée du bois, une femme de Saas im Grund a installé un petit café dans un chalet clair, propre et joli, entouré d'une terrasse où les promeneurs aiment à venir prendre le thé.

C'est le soir,
du soleil.

L'arc jaune
levé derrière le

La vallée de
nos pieds, se rem-
les lignes des mon-
cissent, les détails
forêts sont des
res. Une buée
à peu. Sur le plan
ge, la Viège imprison
long serpent
cages autour d'elle,
rose, font des pla-

Le clocher
Grund se silhouet-
là, s'allument deux
orangés. Unter
Tamatten s'abi-
nuit; seule, la blan-
chapelles se deta-

Le cône bleu
se voile de nuages,
mées sur le rose

ouates couleur de cuivre traînent le long des montagnes.

Au bord de l'éperon vert de l'alpe, quatre chalets se découpent très nets. Un seul est habité. Les autres ont un triste air d'abandonnés avec leurs fenêtres toutes vides qui ressemblent à des yeux fixes. Des reflets de ciel jouent sur leurs toits blêmes.



A Bodmen

après le coucher

de la lune s'est
Mittaghorn.

Saas s'allonge à
plit d'ombre;
tagnes s'adou-
s'effacent. Les
masses obscu-
bleue monte peu
vert du pâtura-
me hardiment
clair. Les maré-
réflétant le ciel
ques de lumière.
pâle de Saas im
te encore. Ici et
ou trois feux
dem Berge et
ment dans la
cheur de leurs
che vaguement.
du Bietschhorn
estompés en fu-
du ciel. Des



Bodmen Alp

La nuit vient. Les montagnes se font plus vagues. Les forêts se confondent avec les pâturages. Seules les grandes courbes de la Viège brillent comme des trainées d'argent. Une cloche lointaine sonne l'angelus, et son chant se mêle au murmure du ruisseau.

* * *

Le joli chemin de Bodmen continue sur Almagell, tantôt plat, tantôt descendant à travers une forêt de mélèzes. Des lichens couvrent leurs écorces et leurs branches. Les usnées barbues pendent tristement comme des larmes immobilisées ; d'autres ressemblent à des mousses d'un vert cru. Les lichens sont un bel exemple de symbiose, deux plantes confondues se prêtant assistance : le champignon donne à l'algue la protection, et l'algue fabrique leur nourriture.

La forêt s'éclaircit, devient plus sauvage. Les mélèzes enjambent de gros blocs, croissent entre les rochers, s'élancent des creux. Sur ces pentes vont pâturer les chèvres d'Almagell. On les voit, noires et blanches, juchées sur une saillie, sautant de roc en roc ; parfois d'eux d'entre elles se précipitent l'une sur l'autre, la tête baissée, et elles luttent, jouent, se poursuivent avec leurs jolis mouvements de chèvres.

Pour monter à Furggstalden, il faut traverser le vert bas-fond d'Almagell, et, de l'autre côté du



Homme aiguisant sa faux



Furggstalden

village, grimper dans la forêt. Le sentier, très raide, est envahi par les hautes herbes. C'est un fouillis d'angéliques, d'églantines, d'arnicas. Les délicates campanules barbues, blanches ou mauve pâle, remuent doucement leurs clochettes. Et l'ombre des mélèzes descend en ondulant sur toutes ces fleurs.

En une demi-heure vous arrivez à cette épaule verte, ce replat entre les forêts, où se groupent les chalets de Furggstalden. Les habitants de Saas im Grund y montent en été pour faire pâturer leurs troupeaux. Il y a une petite chapelle blanche, dont l'intérieur est bouleversé.

De Furggstalden on domine la vallée, depuis le Rothhorn jusqu'à la chapelle de Tamatten.

* * *

Les montagnards se dépêchent de rentrer les foins. Le ciel se couvre de nuages. Les femmes ratèlent activement et préparent les charges.

On se sert ici d'un instrument spécial qui transporte plus de foin que les filets : deux bâtons placés parallèlement sont reliés à leurs extrémités par une barre fixe où s'articule un arc en écorce de bouleau. Lorsque l'herbe est placée sur ce rectangle on redresse les deux arcs et une corde les maintient appuyés contre la charge.

L'homme dresse d'abord sa charge. Il fait un trou dans le foin pour y placer la tête, puis s'agenouille. Les femmes couvrent ses épaules d'un épais collier de foin. Baissé, il cherche d'abord son équilibre. Son dos plie. Puis, il se redresse,





Berger rentrant son foin, à Furggstalden

et d'un solide coup de reins, se remet sur ses jambes, enlevant la montagne de foin. Un instant il oscille. C'est une belle lutte. On éprouve une palpitation : il chancelle, il va retomber, écrasé par l'énorme fardeau. Mais il se raffermir ; il se met en marche de son long pas cadencé, et l'on peut le suivre des yeux quelquefois très longtemps, avant qu'il ne disparaisse dans un chalet.

— Ah c'est superbe ! s'écriaient des dames françaises à côté de nous. Ces gens-là sont forts comme des Turcs !

Quelquefois de jeunes garçons s'abattent sur le sol, renversés par leur charge. Mais ils se relèvent et recommencent, deux fois, trois fois, avec opiniâtreté. Et toujours à la fin, ils l'emportent.

...

Le chemin qui mène aux chalets d'Im Seng traverse Wildi, l'un des hameaux de Fée. Tout près un petit café s'est installé, Bellevue, presque vis-à-vis de Bodmen. Puis l'on contourne la montagne, et l'on s'enfonce dans la forêt, toujours à plat. Les rochers sont tapissés de myrtilles qui commencent à mûrir.

Au bout d'un quart d'heure, on voit émerger ces chalets de Im Seng, accrochés à la montagne et tout entourés de champs. Des bisses les parcourent en cascasant. A une soixantaine de mètres au-dessous d'Im Seng, et un peu plus à droite, se trouve Fluh, perché sur un mur de rochers.



Instrument pour transporter le foin

On croit que ce hameau est la patrie de Georges Supersaxo, l'adversaire célèbre du cardinal Mathieu Schinner. Fluh ne comprend plus que deux chalets et des raccards, agrippés le long des pentes surplombant la vallée. Une barrière empêche les vaches de se précipiter. Saas im Grund se déroule au milieu des prairies comme un long poisson dont les écailles luisent. Les chalets suivent la rivière ; sur l'étendue des toits, les lichens roux interrompent la monotonie des schistes. Les pâturages, si plats autour du village, montent doucement. Les champs déjà coupés sont d'un vert doux ; les orges et les seigles jaunissants découpent leurs carrés clairs au milieu des foins mûrs. On voit s'agiter des hommes et des femmes, grands comme des fourmis. Ils ratèlent, étendent, rassemblent le foin. Et tout à coup, l'on voit une grosse masse verte qui s'en va, portée sur deux jambes agiles.

Pour regagner Fée, on peut grimper dans la forêt et rejoindre un autre sentier qui suit un bisse. C'est une forêt singulièrement mélancolique. De longs lichens noirs en-
crêpent tous les
mélèzes. On
dirait des voiles
funèbres déchiquetés. Les arbres
portent on ne sait
quel grand deuil.



La dernière charge

Des usnées barbues, grises, paraissent des multitudes de toiles d'araignées dans quelque taudis abandonné. Le sentier traverse un vallonnet couvert de gazon, où l'on voudrait passer des journées entières, puis descend sur Hohnegger.

Le Mellig est une croupe verte et pelée, adossée aux crêtes rocheuses de la

Sengfluh et qui domine Fée à peu près en face de la Plattje. On le gravit en le tournant à droite, au dessus du sentier d'Im Seng. La vue sur le cirque de Fée est à peu près la même que de son vis-à-vis, la Plattje.

A dix minutes de Fée, au haut du chemin du Rosaire, se trouve une chapelle blanche portant à son fronton le millésime de 1747. Elle se prolonge en un vestibule ouvert, dont les arcades sont supportées par des colonnettes minces. Les murs à l'intérieur sont couverts d'images, de tableaux, anciens et modernes, pêle mèle. Des colliers d'ex-voto naïfs couvrent les parois, des bras, des jambes, des genoux, des seins, une quantité de bébés.

Cette chapelle a été deux fois démolie et reconstruite. Les gens du pays racontent qu'on voulait la rebâtir sur un autre emplacement et

que les pierres, d'elles-mêmes,

retournaient à la place ancienne. Le travail des maçons s'anéantissait chaque nuit. Et l'on fut bien forcé d'abandonner le nouveau projet.

La chapelle de Notre-Dame-des-Marches ne sert plus pour les cultes réguliers. Elle est un but de pèlerinage. Le jour de la Sainte-Anne, par exemple, le 26 juillet, les gens de Fée font une procession à Notre-Dame-des-Marches pour que les insectes épargnent leurs champs.

Les cloches sonnent de bonne heure à Fée. D'abord les trois coups graves et lents, l'invocation au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Puis la cloche se met en branle et c'est une harmonie large, interrompue de minute



Notre-Dame-des-Marches





en minute. La population de Fée défile en chantant, les hommes d'abord, les femmes ensuite, sous la conduite de M. le curé. La bannière de Sainte-Anne se balance en avant. Les étoffes claires s'échelonnent le long des roches moutonnées. Trois quarts d'heure après, ils remontent à Fée. De nouveau, la procession s'étage sur l'immense escalier, se déroule dans le sentier, serpente, ondule; les foulards rouges, blancs, jaunes, chantent au grand soleil et la bannière se profile sur le glacier.



Notre-Dame-des-Marches

On raconte à Saas des légendes sur des villages plus lointains, la légende de Siviboden, par exemple.

Siviboden est une alpe aride et désolée qui se trouve au-dessus de Walken, à égale distance entre Eisten et Balen (2174). Une haute muraille de roches aiguës la domine. Comme resserrée dans ce cirque de désolation, l'alpe de Siviboden accroche ses gazons maigres le long des pentes rapides. Elle est déserte. La tradition raconte qu'autrefois un village s'épanouissait au grand soleil de l'alpe, une alpe plus douce, aux prairies moelleuses, traversée de ruisseaux. Ses chalets fleurissaient leurs fenêtres et des petits enfants jouaient sur les seuils. On entendait alentour les sonneries joyeuses des troupeaux. Ce village s'appelait Rittermahl à

cause d'un groupe de chevaliers qui, autrefois, étaient venus lui demander l'hospitalité.

Depuis quelque temps ge. Il ouvrait de grands yeux blait toujours contempler au voir. Il n'était heureux que lorsqu'il s'en allait avec ses chèvres grimper tout au haut de l'alpe, jusqu'au pied des rochers. Si ses chèvres avaient été indiscrètes elles

Ex-votos

le chevrier de Rittermahl devenait étrange lorsque vous lui parliez. Et il sem-
loin quelque chose que vous ne pouviez



Intérieur de Notre-Dame-des-Marches

auraient raconté le soir d'étonnants récits aux habitants de Rittermahl. Mais les chèvres gardent bien les secrets.

Le chevrier était amoureux.

Une femme, belle comme les anges et toujours triste, lui apparaissait chaque jour au sommet de l'alpe. Elle semblait lui faire signe. Il la suivait parmi les roches aiguës. Tout à coup elle s'évanouissait. Et le chevrier demeurait seul, hagard et désespéré. Un jour enfin, elle lui parla.

— Ecoute, dit-elle. Je souffre. Et tu peux me délivrer...



— Parle ! s'écria le
quelque chose pour toi !

— Je suis con-
trésor dans ces
née pour l'éter-
quelqu'un ne
Autrefois

j'avais le respect
j'ai abusé de tous
sé de la vie... Je

— Parle !
du. Que dois-je
donner ?

Elle répon-

— Un bai-

Et comme
elle, pris de dé-

— Attends !
que je sois trans-
fraie pas surtout,
enfant.

Il promet.

Bientôt le
un bruit sourd

de rochers. Il distingua une masse confuse, un serpent qui se tordait, se roulait, rampait et décrivait de larges anneaux tout autour de lui.

L'enfant se sentit blêmir. Il commença à trembler. Aussi lorsque l'affreuse bête se dressa vers lui pour réclamer le baiser, ses forces l'abandonnèrent. Le chevrier se détourna.

Alors la terre s'entrouvrit. Des flammes poursuivirent le monstre qui poussait d'affreux gémissements. Le chevrier s'enfuit. On ne l'a pas revu.

C'est ainsi que fut à jamais maudite l'alpe de Siviboden.



Autel de Notre-Dame-des-Marches, datant de 1747

jeune homme. Oh, faire

Alors elle reprit :

damnée à garder un
déserts, condam-
nité à moins que
me délivre...

j'étais riche et
des hommes, mais
ces biens, j'ai abu-
dois expier.

cria l'enfant éper-
faire ? Que faut-il te

dit :

ser.

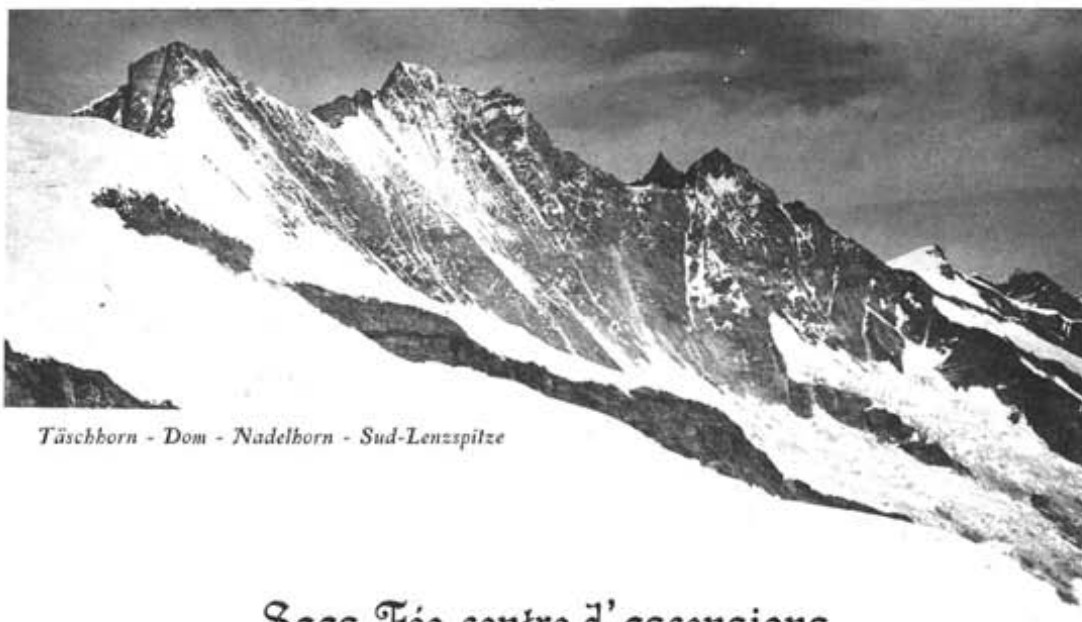
il s'élançait vers
lire, elle le retint.
Il faut auparavant
formée. Ne t'ef-
ne t'effraie pas,

Elle disparut.

chevrier entendit
sortir des fentes



L'EGGINERHORN (Vue prise du Mittaghorn)



Täschhorn - Dom - Nadelhorn - Sud-Lenzspitze

Saas-Fée centre d'ascensions

Les Mischabels s'élèvent comme une gigantesque muraille hérissée de pointes, soutenue par un arc-boutant formidable dont les parois abruptes descendent jusqu'au bois de Staffel. Il supporte les glaciers orientaux de la Sud-Lenzspitze, entre autres ce Fallgletscher qui, de temps à autre laisse tomber ses séracs dans la gorge du Wildbach.



Les trois sommets principaux se dressent à distance presque régulière, symétriques, formant une masse sculpturale d'une pure et imposante beauté.

Le Täschhorn (4498) est relié par une longue crête blanche à l'Alphubel. Une autre arête, un peu creusée, rejoint le Dom (4554), dont la double pointe domine royalement le massif. Le Täschhorn et le Dom apparaissent, rayés de longues cannelures parallèles, les couloirs de rochers si redoutables, où des pierres, sans cesse se précipitent. Le Dom n'a été gravi qu'une dizaine de fois, de Saas-Fée. Mais jamais on ne l'a redescendu par le même côté.



La Sud-Lenzspitze, plus svelte (4300), lève sa tête hautaine et coquette au-dessus de sa longue arête si dentelée.

L'Ulrichshorn, à droite, un peu à l'écart (3929),



Sommet
de l'Allalin

est plus bas, plus trapu, pyramidal. Sur ses flancs s'étagent plusieurs glaciers resserrés entre des parois de rochers.

Le Täschhorn — le Dom — la Sud-Lenzspitze, on dirait une gigantesque vague de rocher, dressant à distance égale ses crêtes effilées. La neige ruisselle, comme une écume, coule tout le long des flancs noirs, en rigoles éclatantes, qui rejoignent la vaste étendue blanche du glacier.

Un ami nous communique le récit de son ascension au Dom par la Sud-Lenzspitze :

Nous quittons Saas-Fée à une heure du matin. La nuit, au fond du cirque, est complète. C'est à peine si nous distinguons le contour des glaciers. Mon compagnon, qui a déjà gravi la Sud-Lenzspitze, me précède. Le sentier s'élève rapidement sur les pentes abruptes du Schwarzhorn. L'air froid ne parvient pas à dissiper le sommeil et nous trébuchons contre les racines des mélèzes. La voix des torrents, démesurément grossie, nous pénètre d'une vague émotion.

L'obscurité devient moins dense, le froid plus vif.

Les éboulis succèdent aux pâturages.

Nous sommes au fond d'un vallon, au-dessous de l'énorme cône d'avalanche du Fallgletscher. Quelques parois de rochers, à droite, nous conduisent à l'arête qui va du Schwarzhorn à la Sud-Lenzspitze et forme le principal épaulement des Mischabels. Ce n'est encore qu'un large dos d'âne, couvert de blocs brisés.

Le ciel pâlit au-dessus du Weissmies. Nous éteignons notre lanterne.

Enfin les rocs branlants font place à la neige. Tout à coup les glaciers environnants s'illuminent, et leur lumière est si intense que l'arête se colore par réverbération ; nos deux ombres se détachent sur la neige dorée. Du côté de l'Italie, une mer de brouillard étend ses vagues roses qui se confondent presque avec le ciel.



Le guide J.-P. Supersaxo



Brusquement l'arête devient rocheuse ; elle s'infléchit à droite et se redresse. Nous déroulons la corde. La partie sérieuse commence. A gauche, la paroi, toujours plus haute, tombe à pic sur le glacier de Fée. A droite, le Hohbalengletscher se relève en une abrupte pente de neige couronnée, tout là-haut, dans le ciel bleu, par la crête dentelée qui va de la Sud-Lenzspitze au Nadelhorn. Les Mischabels apparaissent de profil, déchiquetées, bordées de pointes, des murailles à demi écroulées, menaçant ruine. Parfois des brèches profondes coupent l'arête, se prolongent à gauche, par des couloirs de glace lisse, plongeant jusqu'au glacier. Puis la crête reprend, tantôt s'amincissant en lame de couteau, tantôt s'élargissant en dalle penchée. Un dernier gendarme, droit comme une tour. Encore quelques pas à tailler dans le névé durci, puis dans la glace ; encore quelques rochers toujours plus délités, et nous atteignons la pointe

extrême, si étroite que nous devons nous serrer l'un contre l'autre. Des nuages blancs montent des vallées, voilent les sommets éloignés. Mais les précipices sont d'une telle beauté que nous ne songeons pas à regarder ailleurs. L'arête nous fascine, l'arête qui rejoint le Dom, la ligne de faite des Mischabels, hérissée de clochetons, de tourelles penchées. C'est sur cette arête que nous nous engageons bientôt. Des parois à pic à descendre, des gendarmes bizarres à contourner, tantôt à gauche, tantôt à droite ; des couloirs de glace à franchir, lorsque le faite devient impraticable, tous les obstacles ordinaires des ascensions s'y accumulent. Le dernier gendarme offre quelques passages d'une grande difficulté : le bord de la semelle trouve à peine quelque rugosité de granit, tandis que les mains cherchent une saillie, une fente, même une fissure. Et toujours ce vide énorme à gauche, ces mille mètres de précipice dominant les crevasses bleues du glacier



Touristes discutant une course

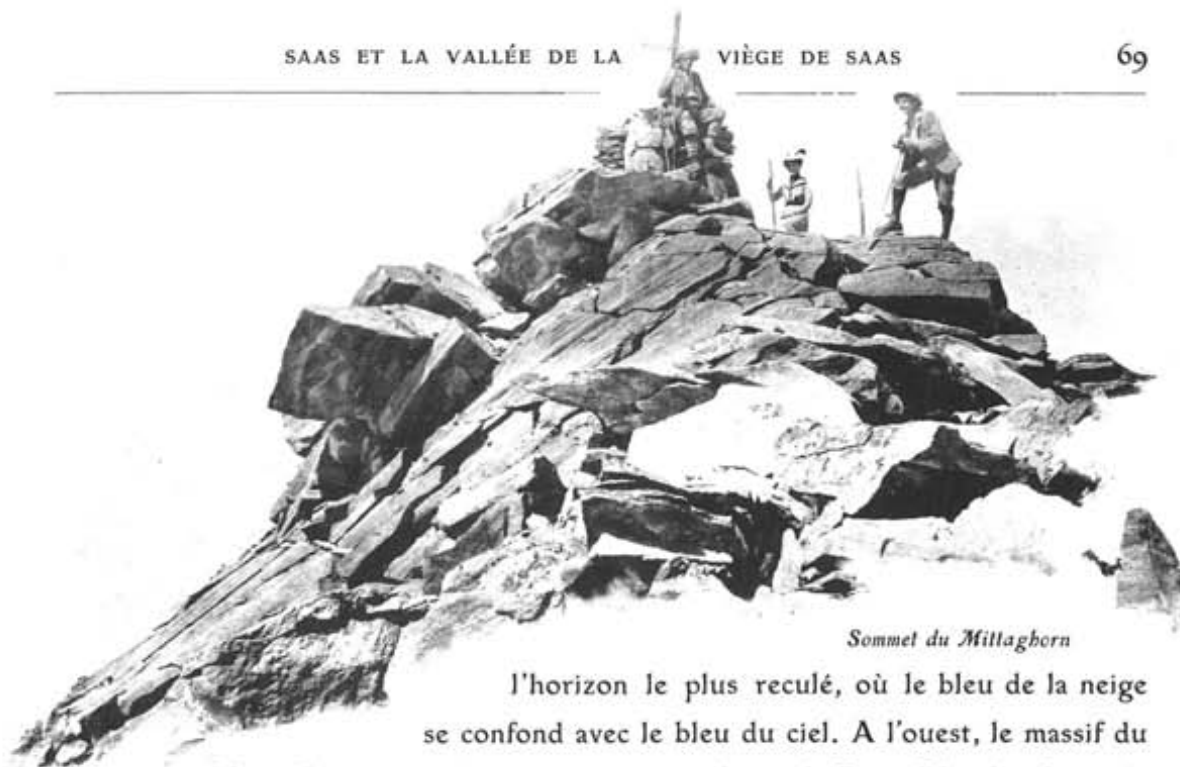
de Fée. Enfin nous voilà au Nadel-Joch, dans la dépression qui sépare la Sud-Lenzspitze du Dom. Il est une heure de l'après midi. Nous avons à peine le temps de manger. Nous quittons l'arête ; nous obliquons sur les pentes de neige du versant de Zermatt pour rejoindre le chemin ordinaire du Dom. Une large trace bleue est profondément marquée. Nous reprenons la montée, d'abord avec entrain, puis avec une lassitude toujours plus grande. La neige est molle, la pente, rude, et les



Allalinhorn, 5 heures du matin

nuages, montant de la vallée, nous enveloppent bientôt. Il faut se relayer pour fouler le chemin. Nous nous arrêtons à chaque instant. Enfin la pente diminue, puis cesse. A gauche et à droite des arêtes déchiquetées surgissent du brouillard. La neige se dérobe en corniche, puis c'est le vide. Nous sommes au Dom. Tout à coup les nuées en mouvement se déchirent. Nous nous penchons : sous nos pieds tombe, d'un seul jet, à plus de 1500 mètres, l'effrayante paroi des Mischabels. Les couloirs de glace fuient ; les rocs brisés se hérissent. Au fond, tout au fond, nous apercevons le glacier livide, strié de crevasses noires ; plus bas encore et plus loin, un peu de vert, les forêts et les pâturages, et, comme une tache blanche, les hôtels de Fée. Brusquement, tout rentre dans le brouillard. Mais je suis déjà monté au Dom. Je retrouve cette émotion, je revois ce spectacle inoubliable tel que je n'en ai contemplé d'aucun autre sommet de 4000 mètres.

Des chaînes de montagnes, les unes derrière les autres, s'en allaient jusqu'à

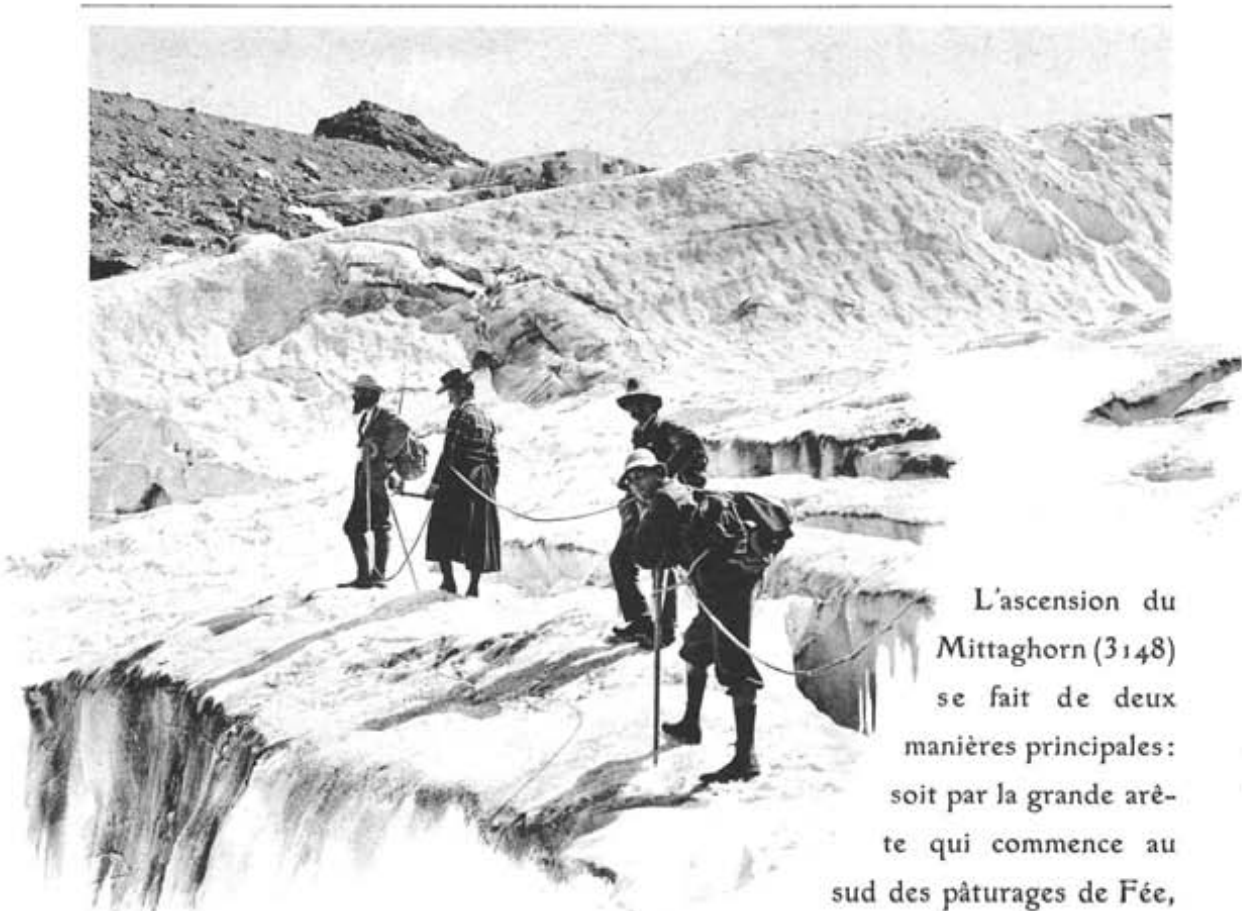
*Sommet du Millaghorn*

l'horizon le plus reculé, où le bleu de la neige se confond avec le bleu du ciel. A l'ouest, le massif du Mont-Blanc surgissait tout entier par-dessus la Dent Blanche. Au sud, la pyramide élégante du Viso semblait dominer la blanche coupole du Breithorn. A l'est, les Alpes du Tyrol pâlissaient, si éloignées que leur silhouette seule se distinguait du ciel. La plaine de l'Italie et la plaine suisse demeuraient invisibles dans l'atmosphère brumeuse des hautes altitudes.

(Note B). — L'Allalinhorn (4034) est l'ascension classique de Saas-Fée. La course est longue mais sans difficulté, il faut partir de bonne heure, une ou deux heures du matin ; par la Gletscheralp et la Lange Fluh l'on atteint la partie supérieure du glacier de Fée.

C'est bien une féerie en vérité, lorsque aux teintes estompées de l'aube, succèdent les ruissellements éclatants du soleil.

Séracs et pics se colorent en rouge vif, pendant que de longues ombres d'un violet intense, traversent le glacier, alternant avec des traînées d'un jaune d'or. Puis les teintes se blanchissent et dans la neige encore durcie, l'on monte pour atteindre le Fée Joch. La vue est incomparable déjà. Encore trente-cinq minutes et l'on atteint le sommet ; belvédère unique peut-être en Suisse. Voilà l'Italie, Milan, les lacs et le Pô, long fil argenté qui va se perdant dans la brume. Puis toutes les montagnes qui entourent Zermatt, là-bas, dans la vallée, pareil à une colline, le Görnegrat. A droite l'Alphubel, les Mischabels, ensuite les Alpes Bernoises et celles de l'Engadine, la Bernina. Nous sommes muets. Une larme coule de notre paupière et dans ce grand calme, nous nous abandonnons à la griserie des hauts sommets. —



Sommet de la Langeflub, pris du glacier de Fée

L'ascension du
Mittaghorn (3148)
se fait de deux
manières principales :
soit par la grande arête
qui commence au
sud des pâturages de Fée,
soit de la Plattje.

De la Plattje au Mittaghorn, il faut deux heures de montée rapide sur les pentes dominant la vallée de Saas. On traverse d'abord un pierrier, un entassement de gros blocs descendus des flancs du Mittaghorn. Puis une longue vire côtoyant la montagne, vous amène sur le versant oriental. Une chute vous lancerait tout droit dans la Viège. Un étroit sentier, assez bien marqué jusqu'au sommet, gravit en zigzag les raides pentes d'herbe et les éboulis.

Les fleurs ont leurs tiges plus courtes et leurs couleurs plus intenses. Elles semblent se ramasser sur elles-mêmes et réfléchir toute la lumière dans leurs corolles. D'une roche à l'autre, elles vous appellent, et vous jettent au passage leur sourire. Le gazon rose des saxifrages, les myosotis, les anémones, les marguerites, les linaires, toutes ces mousses fleuries, vibrantes dans le grand soleil des hauts sommets. Elles s'animent davantage, elles étincellent. Et les dernières jettent un chant triomphal au ciel plus foncé, si profond et si doux qui leur communique son rayonnement. Puis elles disparaissent. Il n'y a plus qu'un entassement de grandes roches, couleur de rouille, découpées en feuillets, et des rochers gris tout



Séracs du glacier de Fée

brillants de mica. Ils deviennent de plus en plus abrupts. Des névés s'abritent sous le sommet. Enfin, au bout d'une arête rocheuse, l'on atteint le steinmann surmonté d'une croix. Les montagnes, autour de nous, paraissent grandies, étrangement proches. D'un côté, le segment de la vallée de Saas s'étend de Balen au Monte-Moro, dominé par les têtes neigeuses du Weissmies, du Laquinhorn, du Fletschhorn ; de l'autre, le cirque de Fée Gletscher, avec l'Allalinhorn, l'Alphubel et les dentelures des Mischabels. La blanche église de Balen se détache nettement sur le vert de sa prairie. Puis voici Grund, Almagell, le lac de Mattmark, retenu par la moraine frontale du glacier de l'Allalin.

Il arrive souvent que les hommes de la vallée gravissent ces montagnes. Il y en a même qui se sont pris pour elles d'un ardent amour. Ainsi Im Seng, ce curé de Saas im Grund, le collaborateur scientifique de Ruppen, l'auteur de la *Chronique de Saas*. Son souvenir est encore très vivant parmi les hommes de la vallée. Il fut un des ascensionnistes les plus audacieux de son époque. Il avait gravi presque toutes les hautes cîmes qui dominent Fée, découvert des passages. Longtemps l'Alder Pass (3798), entre le Rimpfischhorn (4204) et le Strahlhorn (4191) et conduisant à Zermatt, fut connu parmi les gui-



des, sous le nom d'Im Seng Pass. Il gravit plusieurs sommités vierges, entre autres l'Ulrichshorn (3929). Parvenu à un âge très avancé, la vue affaiblie, il n'occupait plus dans la cure de Grund qu'un poste secondaire. Néanmoins, il continuait à aller et venir dans la montagne.

Le 5 juillet 1869, au matin, il avait dit la messe avec son collègue, M. le curé Ruppen, encore aujourd'hui curé de Grund. Puis il partit pour Mattmark. Mais il ne revint pas. On trouva son cadavre au bord du lac, la tête enfoncée dans l'eau.

De mauvais propos circulèrent. Ses ascensions hardies avaient provoqué la jalousie de plusieurs guides. Trois d'entre eux furent accusés de l'avoir précipité. Les gens réfléchis ne crurent point à leur



Portjengrat et Almagellhorn

culpabilité. Cependant l'imagination populaire était excitée. Elle s'échauffa davantage lorsque, quelques années plus tard, deux d'entre ces guides moururent d'une façon tragique. L'un d'eux précisément, dans son indignation d'être soupçonné, avait prononcé un soir cette parole imprudente :

— Que je tombe de la plus haute cime, si je suis coupable !

Et il se tua en faisant l'ascension de la Dent Blanche.

L'opinion des notables de Saas est celle-ci : le curé Im Seng, âgé, n'y voyant plus bien, fit un faux pas, eut peut-être une attaque, et tomba. Sa mort n'en demeure pas moins mystérieuse et lugubre, cette mort solitaire, la nuit, dans ce lac sinistre de Mattmark.

Le piolet du curé Im Seng est conservé pieusement par M. Lager et suspendu comme un trophée dans le vestibule de l'hôtel Bellevue.

De même on conservait autrefois les épées des héros.



Trift Alp et le Fletschhorn

Trift Alp et le Weissmies

TRIFT Alp est une haute vallée qui s'ouvre un peu en aval de Saas im Grund, presque en face du cirque de Fée. De Saas im Grund, on suit, à travers des éboulis, un sentier rapide.



La montagne, au début, se montre pelée, rude, peu avenante, en dépit des jubarbes et des œilleux qui fleurissent le rocher. Unter den Berg, à nos pieds, s'appuie aux premières rampes, tandis que sa chapelle blanche se dresse un peu à l'écart. Tamatten allonge sa ligne brune coupant le pâturage. Peu à peu ils se rapetissent. Bientôt l'on s'engage sous une claire forêt de mélèzes. Des femmes et des fillettes grimpent, une hotte au dos, couverte de feuilles vertes, qui tiennent au frais les provisions de l'hôtel Weissmies.

Le glacier de Fée se déploie, comme élargi, de plus en plus splendide, entre ses moraines longitudinales dont les arêtes se découpent et s'éclairent. On dirait deux longs serpents, des bêtes invraisemblables de l'apocalypse qui s'élancent des sommets. On monte encore et l'on voit se superposer une autre masse plus blanche, plus haute, plus lointaine, éclatante. Et le front du glacier paraît soudain terni, sali de poussière, zébré de lignes grises.



L'Egginerhorn s'élève, écrasant le Mittaghorn.

Des aroles interviennent, foncés parmi les clairs feuillages. Peu à peu ils remplacent les mélèzes. Et l'on monte dans une forêt triste dont les verdure droites s'étendent, hautaines et sévères.



Trift Alp

Tout à coup l'on arrive dans l'encoche de la montagne. Un grand cirque s'ouvre, plus haut, plus aride que celui de Fée. L'alpe tourmentée, vallonnée, rocheuse, s'adosse aux moraines ; des pics sombres, de tous côtés, la regardent. Au premier plan, un hameau s'étale : des chalets à base de pierre et des raccards. Sa petite chapelle blanche, à l'entrée, veille sur lui. Elle est fermée à clef, cette inhospitalière chapelle. On ne l'ouvre que le soir, pour ne pas que les enfants y viennent jouer. En se penchant, on aperçoit, à travers les carbois sculpté et peint, un « cré-Devant les chalets grouillent malpropres.

Le Triftbach
ruisseaux traversent
ces pâturages désolés.



et plusieurs autres
tumultueusement
Des forêts mai-



Weissmies, de la Plattje

gres essaient de grimper. Mais les éboulis bientôt les étouffent. Triomphants, ils descendent des montagnes rébarbatives, au pied barré par les moraines, et dont les glaciers se perdent dans les nuages, en cette fin d'après-midi grise. Le Triftberg, le Swarzberg dressent leurs triangles de rochers. Au fond, l'on voit le Fletschhorn comme une haute tour, et la longue muraille du Laquinhorn. Les nuées cachent la pointe du Weissmies.

L'on ressent ici, d'une façon aiguë, l'isolement écrasé de l'homme devant la haute montagne. L'on conçoit si bien comment

les habitants de ces hameaux peuplent ces solitudes désolées d'êtres fantastiques, fées sorciers, revenants qui leur apparaissent pendant leurs heures de contemplation. Le phénomène s'explique encore bien mieux pour le vacher, le fromager, plus

perdus encore et plus solitaires dans les alpages supérieurs. Ils vivent dans le continuel épeurement de la nature toute puissante, en face des multiples phénomènes qu'ils ne s'expliquent pas : les avalanches qui se précipitent, les pierres qui se détachent, les crues soudaines des torrents ; ils en recherchent les causes dans la présence d'êtres surnaturels, avec lesquels ils finissent par entrer plus ou moins en relation, qu'ils évoquent ou qu'ils conjurent. Aussi les bergers de carrière ont-ils conservé un prestige souverain. Dans certaines vallées, où le scepticisme a cependant péné-



tré, pas un ne sourirait quand, à l'aube, le « Maître », le plus vieux berger, ayant achevé la prière, trace une croix noire au chevron du chalet afin de conjurer les mauvais sorts.

Le soir, lorsque les bergers sont réunis dans la chavanne, (*note C*), et qu'ils se content à demi-voix des histoires terrifiantes, on fait un silence respectueux pour écouter le Maître.

* * *

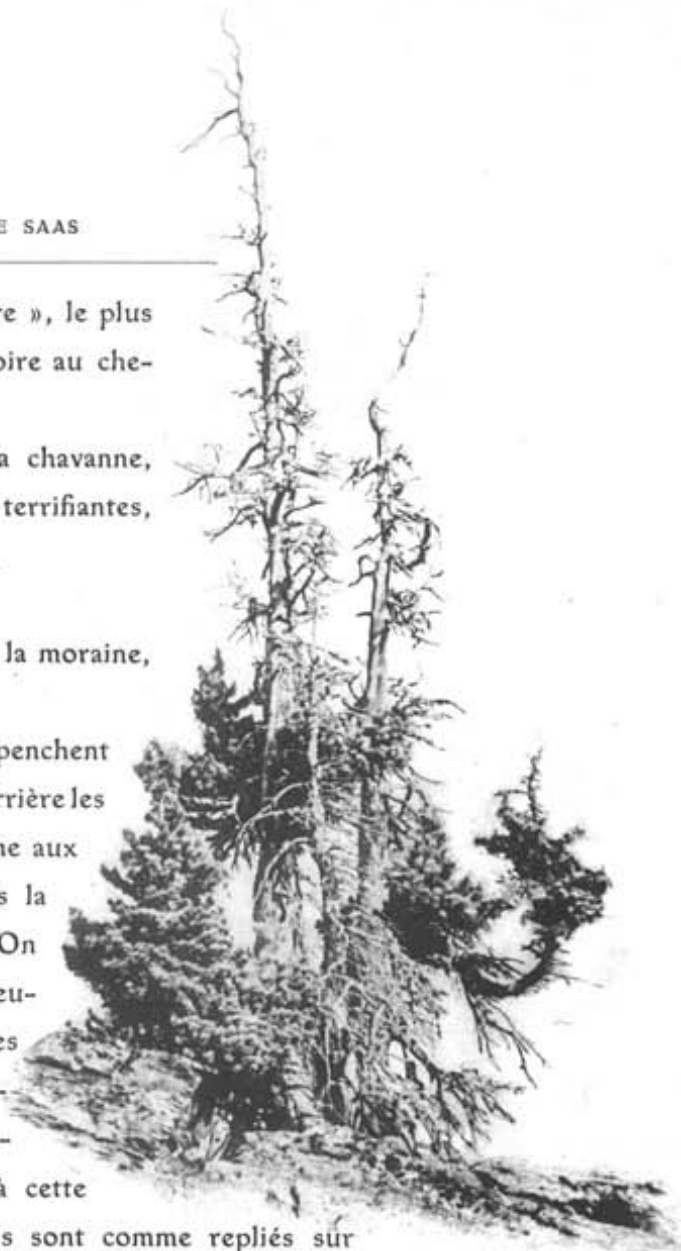
Nous montons au fond du cirque. À gauche, sur la moraine, on distingue l'hôtel Weissmies.

Des joubarbes fleurissent. Des rhododendrons se penchent au-dessus des ruisseaux; des touffes d'arnica s'abritent derrière les pierres. La dernière forêt, maigre, tourmentée, s'accroche aux pentes abruptes : de vieux aroles, tordus, courbés vers la montagne, et des mélèzes ravagés par les tempêtes. On

monte. Ici et là quelques arbres demeurent encore. Des cadavres d'aroles étendent leurs bois rigides. D'autres ont encore une ou deux branches vertes. Les mélèzes, à cette altitude, se transforment. Ils sont comme repliés sur eux-mêmes. Leur feuillage se resserre et se fonce.

Et les pâturages de Fée s'enfoncent toujours tandis que les hauts glaciers se développent plus vastes, plus magnifiques. L'Allalinhorn et l'Alphubel semblent s'élever tandis que la Sengfluhe, le Mellig, tous les contreforts secondaires s'écrasent davantage. Des faces nouvelles se présentent. Le long des moraines assombries, couleur d'ardoise, les ruisseaux tissent des fils de lumière.

Les derniers arbres ont disparu. L'herbe, rare et piquante, essaie encore de couvrir la désolation des rochers. Les opiniâtres linaires des Alpes étalent leurs rampantes tiges violettes; les gnaphales des Carpathes balancent leurs aigrettes sur leurs tiges blanches. Les soleils jaunes des sençons, les pédiculaires couleur de pourpre resplendent parmi les touffes de



*Chapelle de Trift Alp*

chrysanthèmes des Alpes et des raiponces bleues. Toutes ces fleurs des grandes hauteurs ont des tiges courtes,

revêtues de poils qui les préservent de l'évaporation. Pour lutter contre le froid, les nuits âpres, les grands vents, elles se ramassent, épaississent leurs épidermes et se couvrent de fourrures.

Un troupeau de vaches s'éparpille sur un replat, gardées par quelques enfants. Elles vont lentement, se couchent, ou demeurent immobiles à vous contempler, lasses de cette longue journée qui s'achève. Elles regardent venir le crépuscule avec satisfaction. Leurs sonnettes font une musique paisible et monotone.



Nous gagnons l'alpe dernière, comme suspendue au-dessus des autres.

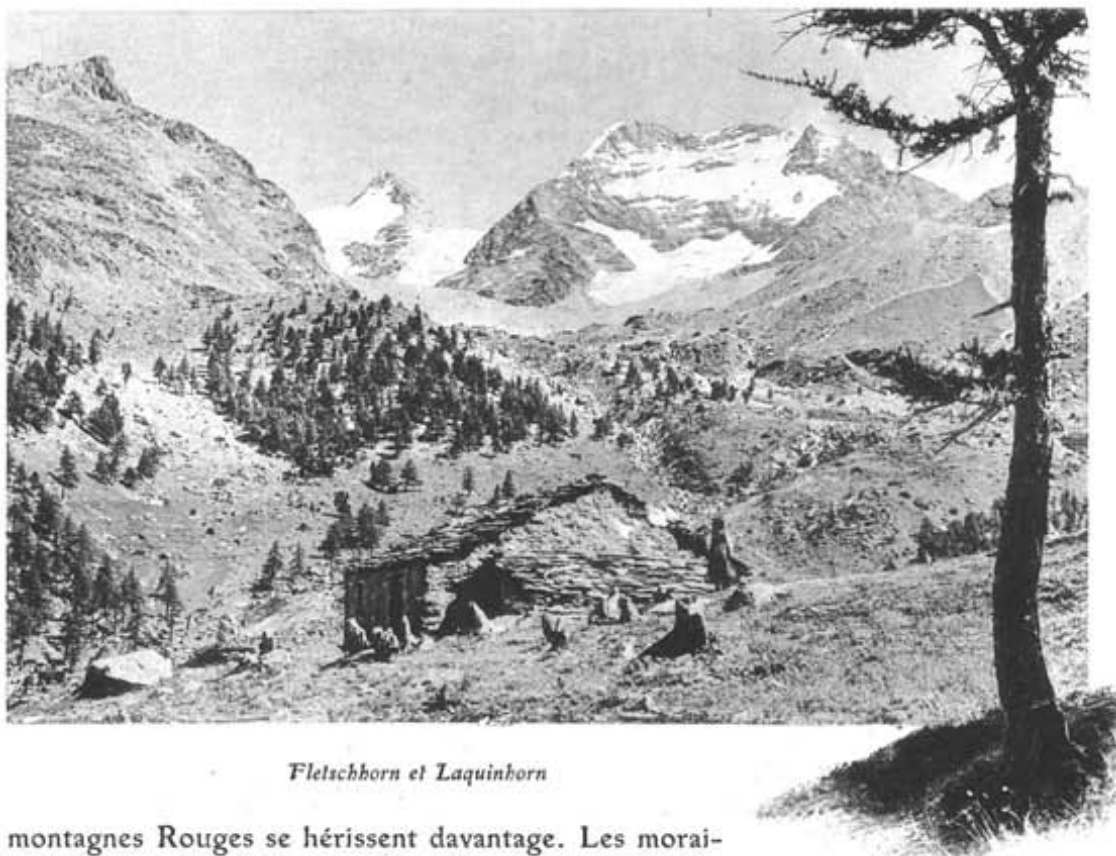
De longues pentes d'éboulis rougeâtres descendent à gauche, dominées par le Schwarzberg et le Trifthorn (3401). A droite, au-dessus des moraines, se dentelle sur le ciel une longue ligne de rochers rougeâtres et bruns, striés de noir, les montagnes Rouges. Des cours d'eau cascadenent autour de nous. D'énormes blocs dispersés semblent prêts à nous écraser.

Les rayons du soleil couchant ont dansé sur les glaciers de Fée, puis disparu. D'étranges illuminations ont soudain fait blêmir les pentes désolées, les déserts de pierres. Une lumière fauve baignait la Trift Alp, tandis que la vallée, les forêts, tous les sous-bassements verts plongeaient, se confondaient dans une buée violette. Puis tout s'est éteint. Et le crépuscule tombe.



L'hôtel semble s'éloigner à mesure que l'on approche. Un dernier épaulement vert se dresse.

L'herbe se fait de plus en plus rare, parmi les éboulis. Seules fleurissent encore les renoncules des glaciers aux délicates corolles roses et blanches. Les



Fletschhorn et Laquinhorn

montagnes Rouges se hérissent davantage. Les moraines, plus hautes, vous enserrant. Le vaste cirque désolé, l'étendue des pâturages s'assombrissent. Un air glacé vous souffle au visage, l'air de 2500 mètres quand vient la nuit.

Voici l'hôtel Weissmies.

Les touristes montent y dormir pour faire les ascensions du Weissmies (4031), du Laquinhorn (4005), du Fletschhorn (4001) et passer le col donnant sur le Simplon.

Nous sortons. Il fait nuit. Les nuages se sont déchirés et l'on aperçoit les étoiles. Les montagnes se découpent comme de lourdes masses sombres, où les névés demeurent vaguement clairs.

Le ciel s'illumine au-dessus de Fée. La lune se cache derrière les nuées qui blanchissent. Un rayon brille, coulée d'argent sur le glacier. Tout en bas, au fond d'un puits d'ombre, on distingue un point de lumière : Saas-Fée. Nous frissonnons.

C'est le grand froid, le grand silence, la grande solitude des dernières régions habitables.

. . .

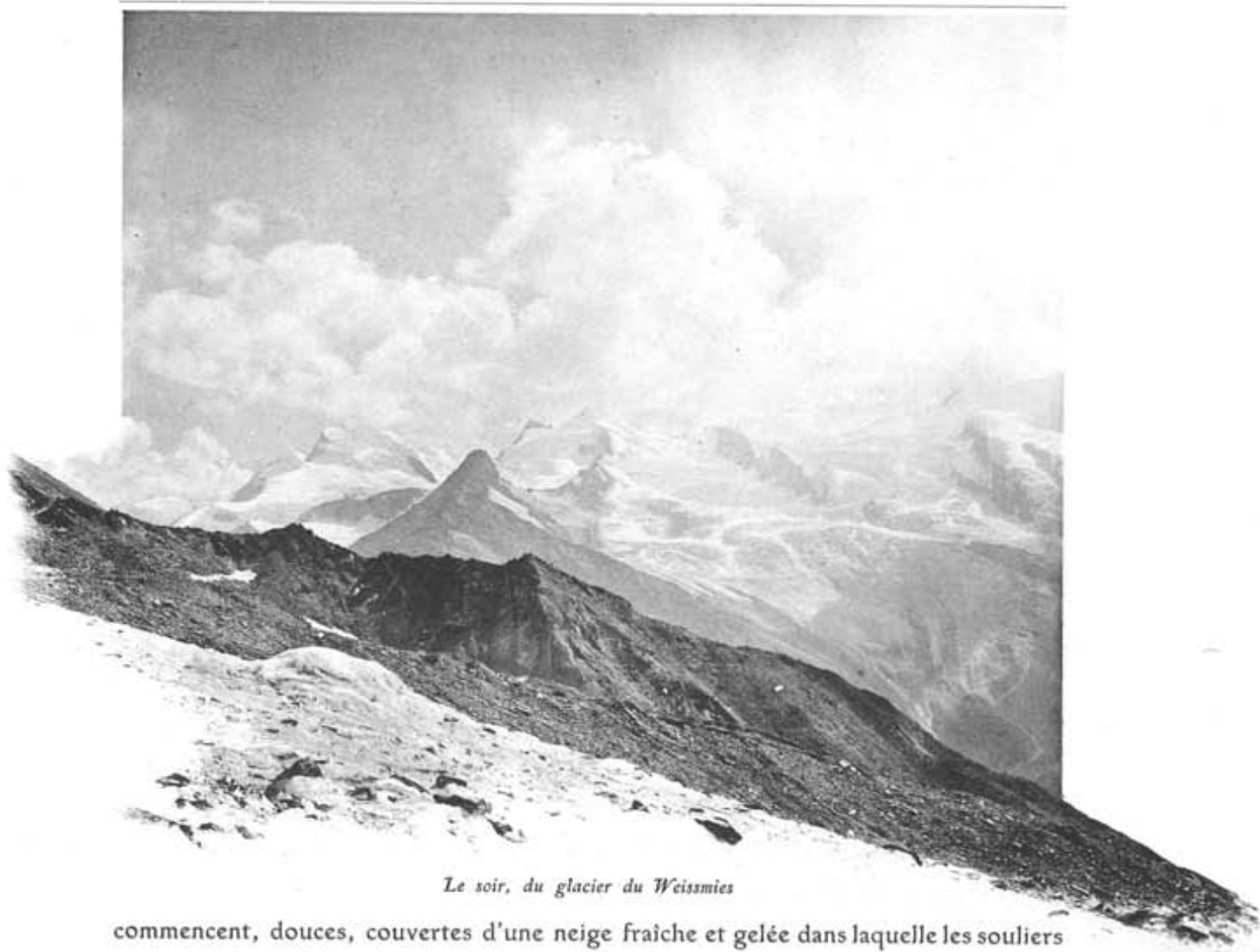
Au petit jour, le ciel se découvre un peu. Des étoiles se montrent. Dans la



Vieux aroles — Trift Alp

déchirure des brumes, on aperçoit des cimes pâles qui sortent de l'obscurité. La Sud Lenzspitze apparaît soudain, surnaturelle et hautaine ; sa longue arête horizontale s'éclaire. Un instant cette haute figure blanche se profile merveilleusement. Puis elle sombre dans une marée de nuit.

Un chemin plat dans le pierrier conduit au glacier. Bientôt les pentes



Le soir, du glacier du Weissmies

commencent, douces, couvertes d'une neige fraîche et gelée dans laquelle les souliers mordent bien.

Les nuages passent et repassent continuellement, indistincts dans la nuit. Les cimes, tour à tour, surgissent, vaguement éclairées de cette lueur blafarde qui précède l'aube. La Sud Lenzspitze, coquette, reparaît. Puis c'est le Fletschhorn qui découvre sa silhouette hardie et provocante, ressemblant un peu à celle du Cervin. Le Laquinhorn se montre un instant : un mur déchiqueté, strié de zébrures blanches.

Autour de nous c'est une vaste chasse de nuages, des conflits, des allées et venues sans fin. Et dans ce décor de sommets glacés, parmi ces cimes blêmes, on se figure des vols de Walkyries, chevauchant leurs coursiers fantômes et s'élançant à travers les espaces.

Des déchirures dans les brumes laissent apercevoir des trous de ciel, d'un bleu de myosotis d'une délicatesse ravissante, ou d'un bleu profond pareil aux gentianes.



Voici l'aube.

Une lueur dorée court comme un frisson le long des pentes de neige. Le ciel s'éclaire. La Sud Lenzspitze se découpe, rose, sur un fond de nuages, d'un noir effrayant. Le Fletschhorn s'illumine. Là-bas, du côté de la vallée, des tempêtes s'accumulent ; on croit voir une mer démontée. Des pics sinistres surgissent, puis s'effondrent. Toute cette lugubre fantasmagorie de nuages, font paraître plus pures encore les cimes colorées par le soleil levant.

L'incessante houle des brouillards recommence, et tout est submergé.

La montée s'effectue continuellement dans la neige. A plusieurs reprises, les murailles de glace obligent le guide à tailler des marches. On appuie d'abord à droite en traversant sous une corniche de séracs. Le soleil les détache facilement. A la descente, il faut se hâter en cet endroit.

Lorsque le brouillard se déchire, on aperçoit un vaste champ de séracs dressés les uns devant les autres, comme un champ de bataille de géant. Nous en cotoyons quelques-uns. La fonte de la veille a laissé une quantité de stalactites suspendus comme des guipures de cristal.

Il faut, de l'hôtel, de quatre à cinq heures pour atteindre le sommet, une étroite plateforme de neige battue par les vents. La vue est très étendue.

L'ascension du Weissmies peut aussi se faire d'Almagell par le Zwischbergenpass. On va dormir à Almagell Alp, dans une dépendance de l'hôtel Portiengrat d'Almagell.

* * *

Derrière le grand rempart où la Trift Alp aboutit, s'étend le sillon du Laquinthal qui descend à angle droit sur la route du Simplon. De la Trift Alp, on atteint ces vallées par des passages réputés dangereux, comme le Laquinjoch, ou, avec moins de difficultés, par le Rossbodenpass. Le sentier



Mazots valaisans

débouche au village même de Simpelin, après avoir contourné l'épaule du Breitlaub dont les rochers menacent toujours les alpes environnantes. Au mois de mars dernier, un éboulement a couvert les pâturages de Seng.

Ainsi s'effritent ces murailles hardies. Elles descendent peu à peu, comblent les vallées. Le vent, les pluies, la course des ruisseaux, la fonte des neiges, les avalanches, autant d'agents éternels qui poursuivent le vaste nivellement. Les pierres se détachent, les roches s'émiettent, les pans de montagne cèdent. Et ce sont ces catastrophes se succédant au cours des siècles, qui donnent à ces hauts pâturages cet aspect ravagé, cet air d'épouvante. Les noyaux plus durs résistent. Les cimes qui sont demeurées, à mesure qu'elles se déchiquètent, regardent avec plus de défi les profondeurs au-dessous d'elles. Et le gigantesque duel se poursuit entre la cime et le précipice, l'une bravant, l'autre appelant. Fatalement elle succombera. Est-ce cette lutte, cette

lente et continuelle destruction
durables
autour d'eux, qui
aux hom-
hautes ré-
montagne,
sion d'an-
troublante



tristesse ?



Almagell

Almagell.

LORSQUE, de Saas Grund, on remonte la Viège, on découvre encore, resserré entre les pentes abruptes du Mittaghorn et l'Almagellberg, un fond de vallée plane, de grandes herbes fleuries, des chalets, une église blanche dont le clocher tout neuf reluit ; c'est Almagell, le village le plus élevé de la vallée.

Almagell a des chalets anciens, de longs raccards bas, où l'on abrite les vaches, et deux magasins, deux baraques qui se font vis-à-vis au bord de la route ; l'un est celui où s'approvisionnent les habitants, l'autre, les contrebandiers. Enfin Almagell possède un petit hôtel, un bureau des douanes fédérales, et une cure très jolie devant laquelle un arc de fleurs achève de se faner.

Il n'y a pas bien longtemps, le clocher à boule d'une ancienne dominait Almagell. Elle était dédiée à Sainte-Barbe, des trépassés qui n'ont pas reçu l'extrême-onction : les en-
ceux qui périssent de mort soudaine. Sainte-Barbe donne à tous une dernière chance de salut. Les guides l'invoquent avant les courses dangereuses. Les gens de Saas, si exposés aux catastrophes, la vénèrent particulièrement. C'est elle qu'ils voient se pencher sur eux au moment suprême, s'ils ont une seconde pour sentir venir la mort.

Une chapelle existait, plus anciennement encore, de l'autre côté de la Viège et fut détruite par les ava-

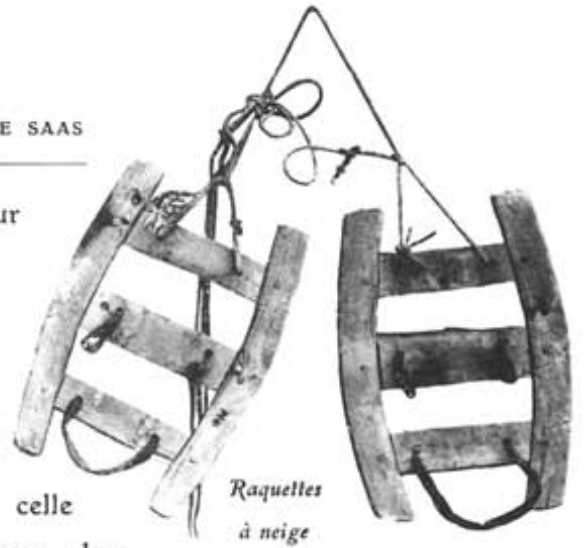
chapelle
patronne
durcis et



Eglise d'Almagell

lanches. La cloche, projetée miraculeusement, tomba sur la rive opposée. Les hommes d'Almagell virent là un ordre divin : ils édifièrent la nouvelle chapelle en cet endroit même. Aujourd'hui elle a disparu. Et voici la fin de son histoire :

Il y a quelques années, Unter den Berg s'avisa d'acheter une cloche neuve, superbe, plus belle que celle d'Almagell. Almagell, par jalousie, en voulut avoir une plus grosse encore. Et lorsqu'elle fut montée à travers toute la vallée, on s'aperçut qu'elle n'entrait pas dans le clocher, dans le joli clocher à boule de Sainte-Barbe. Il fallut l'établir dehors, sous un auvent. Bientôt le village se trouva humilié de la fausse position de sa cloche. La chapelle fut démolie, la vieille boule disparut. Et l'on vit s'élever une église neuve.



*Raquettes
à neige*

Des
chers,



*Fileuse
Almagell*

forêts, parsemées d'énormes blocs de ro-
enserrent et protègent Almagell. Néan-
moins, cet hiver, les masses de neige sont
arrivées jusqu'à dix
mètres des chalets.

Une autre année,
elles emportè-
rent les lon-
gues écuries.

Pendant des semai-
nes, la route de Saas

im Grund est barrée. Les ava-

lanches grondent autour du village.

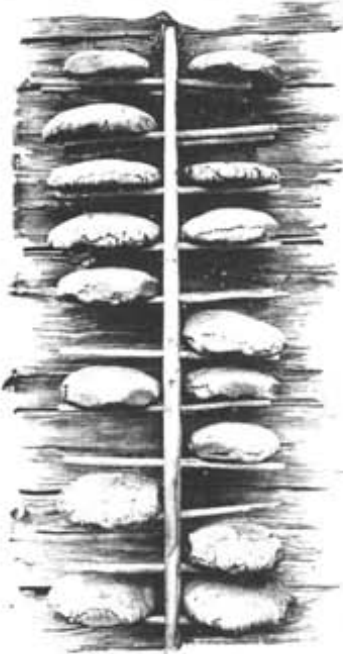
Pour circuler, les montagnards se ser-

vent de raquettes carrées, en bois d'arolle.

Après les grandes pluies du printemps, les pierres se détachent du Mittag-
horn et se mettent à rouler. On les voit descendre et fumer comme des torrents.
Malheur à ceux qui se trouveraient sur leur route !

Almagell est très pauvre. Quelques champs de seigle, un peu d'orge, des
pommes de terre croissent péniblement sur ce sol maigre.

— A peine de quoi pour une ferme, et ils sont près de deux cents à vivre

*Provision de pain*

là-dessus, nous dit le douanier, un Vaudois qui trouve bien dure la vie du HautValais.

— Ce n'est pas comme chez nous, soupire-t-il.

Et il a suspendu dans sa jolie chambre claire, sentant bon le sapin, une lithographie du château de Chillon.

— Comment ils vivent ? Mais avec rien, avec ce qu'ils cultivent. Ils ne gagnent jamais d'argent ici. Les hommes vont en chercher dans la plaine..... Ils sont tous pauvres... Tenez, ce gamin, ses parents sont encore les plus pauvres du village... Ils ont dix enfants !

Les hommes d'Almagell descendent en plaine au début du printemps pour acheter leurs moutons et leurs chèvres. Ils les ramènent, puis repartent et vont travailler dans la vallée. Ils reviennent à la fin de l'été pour aider les femmes à terminer les foins. Ils rapportent quelque argent qui leur sert à s'approvisionner en vue du long hivernage : ils achètent du riz, des macaronis, de la polenta, un sac de seigle pour faire le pain qu'on cuit deux fois l'an. De véritables cailloux, ces petits pains ronds.

— Mes poules mêmes n'en veulent pas, dit le douanier. L'hiver dernier, les colis n'arrivaient plus à Almagell, je me suis passé de pain pendant trois semaines.

A la fin de l'automne, comme il reste juste assez de foin pour nourrir les vaches, on abat tout le petit bétail. Les chèvres et les moutons sont coupés en quatre quartiers et dessèchent et se salés, suspendus au fond des raccards. Ils se conservent indéfiniment. A la mort d'une vieille femme, on trouva dans son grenier septante-cinq moutons salés poussière. Quant aux porcs, on les vend pour acheter du lard d'Amérique, meilleur marché.

*Tonnelets**Channes**Couteau à pain*



Almagell

— excepté le jour de la Fête-Dieu, un jour d'une importance extrême. Tout le village est en branle-bas. On fait une procession solennelle. Les hommes revêtent des casques et des tuniques rouges. Ils sortent de vieilles armes. Ils déchargent contre la montagne des fusils chargés de poudre. La commune paie à boire. Et bientôt tout le village est ivre-mort ; hommes, femmes, enfants sont tombés pêle-mêle. Un peu de vin suffit pour assommer ces gens qui n'en touchent jamais.

Leurs mœurs sont pures. Celui ou celle qui commettrait une faute serait mis au ban du village. Ils se marient jeunes et ne restent guère promis plus de huit ou dix jours. M. le curé annonce les fiançailles après la messe. Et tout est dit. On les marie. En l'honneur de la circonstance, on offre aux amis du fromage gras, des noix et du vin.

Dans cette vallée de Saas, comme dans celle de Zermatt, on garde les fromages pendant des générations. Il n'est pas rare de trouver des fromages de cinquante ans. Ils deviennent alors un mets précieux, qu'on sort dans les occasions solennelles, les mariages et les enterrements.

C'est aujourd'hui dimanche. La montagne se repose.

Des groupes de femmes et d'hommes descendent des alpes environnantes où ils passent quelques semaines pour récolter leur foin et le consommer sur place. Quelques-uns viennent de Distel, au-delà de Mattmark. Ce jour-là, le montagnard ne manquerait sa messe pour rien au monde. Les contrebandiers eux-mêmes, qui ne craignent pas grand chose, sont entre les



plus assidus. Pas un guide, dans toute la vallée, n'accepterait de faire une ascension le dimanche matin.

Les hommes sont là, assis au soleil, sur le petit mur devant l'église, les tout jeunes et les vieux. Les autres sont en plaine. Ils portent la veste noire ou marron, le chapeau de feutre. Et, tout en échangeant des phrases brèves, des rires silencieux, ils regardent les femmes arriver une à une, par le petit chemin traversant les prai-

ries. Vite elles disparaissent dans l'église.

Elles ont noué sur leurs cheveux bien lissés des foulards rouges ou blancs, à grandes fleurs voyantes, qui leur donnent l'air d'Italiennes. Les plus âgées ont le chapeau à falbalas, dont elles tressent la paille elles-mêmes, avec

des brins de seigle fendus en quatre. Elles achètent à Viège le bord noir plissé, très coûteux, et elles ajustent le haut ruban tout noir ou brodé d'or.

Elles portent une façon de mantelets non ajustés qui se terminent par derrière en pointe. Ils sont noirs, verts ou marrons



Procession à Almagell

et garnis d'une bande de jais ou de velours. De fins anneaux d'or ouvragés brillent à leurs oreilles, tous pareils, venant d'Italie.

Beaucoup d'entre elles donnent la main à des gamins et des fillettes vêtus absolument comme leurs parents : chapeau de feutre, foulard rouge, long pantalon ou mantelet.

Un ou deux garçonnetts de six à sept ans se promènent gravement les mains dans leurs poches. Tous les enfants de ce haut de vallée ont l'air de petits vieux, pensifs et soucieux. Jamais on n'en voit qui s'amuse, se battent, poussent des cris et se font des niches. Ils copient leurs parents gravement. On en rencontre de tout petits, cinq ou six ans, une baguette à la main, qui suivent posément une vache et l'empêchent de quitter la route. D'autres, derrière leur père chargé d'une montagne de foin, essaient d'imiter, ramassent des poignées d'herbe qu'ils font tenir

sur leur tête. Ils éprouvent déjà l'obligation du travail. On dirait qu'ils sentent d'avance la vie peser sur leurs petites épaules, ces enfants voués aux rudes et ingrats labeurs.

Après les paysan-
trés. Les foulards clairs
des autres, remplissent
che sonne. M. le curé

Bientôt la proces-
sion se déroule autour de
l'église. Les hommes et
ont revêtu des surplis.
bée, traîne avec difficulté
tant marché. Beaucoup
portent des ban-
Chaque fa-
l'église. Un
devant lui



Cascade d'Almagell

chatoient au soleil et tous les
se profilent sur la muraille blanche, dans ce cadre splendide de montagne et d'herbe
fleurie. Puis tout disparaît. Seuls, deux contrebandiers italiens, misérables, les
habits déchirés, le visage mauvais, restent dehors, assis sur le petit mur.

L'église de nouveau s'est remplie et le grand Christ douloureux étend ses
bras sur la foule agenouillée, un Christ ancien, transféré de la chapelle dans l'église

nes, les hommes sont en-
inclinés, serrés les uns près
la nef de lumière. La clo-
apparaît.

sion se déroule autour de
les plus vieilles femmes
L'une d'elles, toute cour-
ses pauvres pieds qui ont
de femmes et d'hommes
nières de couleurs vives.
mille a offert la sienne à
vieux tremblant en élève
une très grande, jaune,
dont les cordons accro-
chent tous les chapeaux.

Quatre beaux garçons soutiennent le
dais de M. le curé. Et les femmes,
les jeunes filles suivent solennel-
lement.

Trois fois la pro-
cession fait le tour
de l'église.

Les silhouettes
enveloppées de lin-
ge, les bannières
multicolores qui
foulards éclatants

neuve. Bientôt les jupes noires s'échelonnent le long de la prairie vibrante de lumière. Les foulards, comme des flammes rouges, s'éparpillent et s'éloi-



Pont d'Almagell

gnent. Les hommes s'en vont à longues enjambées, et les petits enfants hâtent le pas pour ne point rester en arrière. Ces deux heures de messe et de vêpres ne les ont pas ennuyés. Leurs petites figures sérieuses n'expriment aucun soulagement. Ils s'en vont, paisibles, n'éprouvant pas l'envie de courir au milieu des fleurs.

Il est midi. Sur les escaliers, sur les troncs d'arbres, le long des chalets, les jeunes filles sont assises, et elles échangent avec les garçons des paroles tranquilles et des sourires. Une vieille montagnarde, à la maigre figure jaune, fume un cigare.

* * *

Dans une chambre basse, enfumée, une grand'mère à figure de morte, épluche ses pommes de terre. Le lit monumental, à tiroir, sert pour toute la famille. Une porte entrebâillée laisse apercevoir un entassement de choses vieilles et couvertes de poussière, des fonds de chapeaux contenant des clous, des caisses, un rouet, une brosse à carder la laine, et, sur des rayons, des pains alternant avec des fromages.

La vieille femme nous regarde, ses yeux brillent dans sa figure osseuse. Robuste encore, elle est petite, comme tassée par les poids terribles qui écrasent les vertèbres ; la cavagne lui a tenu fidèle compagnie toute sa longue vie durant. Nous admirons sa table, son coffre, beaux comme étaient belles toutes ces choses que les Valaisans artistes sculptaient aux temps anciens.

Elle ne répond guère, hoche la tête, lève sur nous des yeux perçants chargés de cette méfiance que les montagnards ressentent envers les gens de la ville, plus savants et plus avides. Et elle demande :

— Combien en donnez-vous ?

Mais nous n'avons envie que de ce vieux petit bénitier à cannelures, suspendu à la tête du lit. La vieille branle la tête d'un air farouche. Elle ne veut pas s'en défaire. Cela porterait malheur à la maison. Et pourtant au contact des pièces blanches, ses mains frémissent d'envie, ces mains noueuses qui ont dû tant travailler et n'ont jamais ramassé d'argent.

* * *

Les avalanches ont complètement ruiné la petite chapelle de Furggstalden. La porte est brisée, l'autel, sens dessus dessous. Les bancs sont culbutés. Mais un crucifix demeure, cloué à une travée du plafond. Nous demandons à une pauvre femme de nous le laisser emporter. A quoi bon le sacrifier aux avalanches prochaines? Il ne sert plus, d'ailleurs, dans cette chapelle abandonnée.

Elle prit un air très sévère et dit gravement :

— Il est Dieu. Je ne puis pas le vendre.

Nous insistant à quelque yant à quelque de doubler la continuait de et répétait :

— Das machen.... Das machen.

* *

Au printemps des frères réont remonté la chant dans cha- Ils se sont arrêtés à Almagell. res du matin, chaire. Et les si fatigués, qui besoin, n'ont

un sermon. Les plus pauvres, pour qui cinq sous représentent une somme, ont acheté des chapelets bénis et des scapulaires. Ils les portent sur la peau afin de se préserver des mauvais sorts.

Ils croient aux sorciers, aux maléfices, aux présages, aux revenants. Une maison n'est-elle pas ensevelie sous l'avalanche et l'autre, laissée? Cet homme qui passe, n'est-il point fracassé par la pierre détachée de la montagne, tandis que celui-là est sauf?

On conçoit qu'une nature pareillement sinistre rende l'homme superstitieux, inquiet, anxieux d'apaiser par ses oratoires, ses prières, toutes ses pratiques de



Bavardages

sistions, cro- ruse, offrant somme. Elle secouer la tête

kann ich nicht kann ich nicht

temps dernier demptoristes vallée, près- que village. tés une semai- Dès cinq heu- ils étaient en montagnards, ont tant de pas manqué

dévotion, la Divinité. Les gens de la vallée de Saas ont une foi terrifiée, une religion tyrannique et lugubre.

Cette longue suite de croix, au bord de la route, parle de la mort, la mort imprévue et foudroyante. Vous ne pouvez monter de Stalden à Saas sans y penser vingt fois. Vous vous représentez les catastrophes. Ces églises blanches, si tristes, échelonnées dans les pâturages, ont des rêveries qui donnent le frisson. Si l'on s'approche des petites chapelles entourées d'églantines, on emporte une vision de foules brutales, de Jésus baignés de sang, visions d'épouvante aperçue à travers les grilles.

Contre les murs des chalets, et sur les croix dressées dans les villages, s'alignent les instruments qui ont servi à crucifier le Christ : les clous, le marteau, les tenailles, la lance, les épines, les dés qui ont servi à jouer son manteau. L'imagination des gens de cette vallée se plaît à ces détails. Leurs Christs sont tourmentés et douloureux, d'un réalisme atroce, souffrant stoïquement les tortures de la chair qui font mourir.

Pour eux, il n'est pas Celui qui console, apaise, pardonne, Celui qui rappelle les félicités promises aux misérables. Cette image reproduite partout, dans les forêts et les pâturages, contre les demeures, au milieu des hameaux, dans le bouleversement des rochers, au bord des routes et des torrents, est l'image de Celui qui souffre. La vue de ce Christ doit donner à tous ces hommes et ces femmes qui passent, de la résignation pour souffrir à leur tour.



*Lac de Mattmark*

Mattmark et le Monte Moro

Au sortir d'Almagell, la route suit la Viège et la franchit à trois reprises sur ces ponts valaisans qui sont des chefs-d'œuvre de construction. Le Mittaghorn se dresse, abrupt, comme une énorme muraille de roches surplombantes.

Bientôt les doux pâturages d'Almagell deviennent des champs de pierres. De jeunes mélèzes y poussent. Les avalanches ne leur laissent pas le temps de vieillir. Ils se hâtent de croître dans les accalmies. Beaucoup d'entre eux sont déjà courbés vers le sol.

SAAS ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE DE SAAS



DESCENTE DE L'ALPE (Vallée de Mattmark)

Des coulées de neige barrent la route, demeurées là depuis le printemps. Plus on avance, plus elles se rapprochent et certaines sont venues du versant opposé, ont grimpé les premières rampes de Des mélèzes sont

La vallée se roches couleur de sent au-dessus de nant avec les bois. taghorn est tout-barbatif. Les hauts de l'Allalin commencent.



s'étendent. Certe-
traversé la Viè-
la montagne.
brisés.

resserre. Des
rouille s'entas-
la route, alter-
En face, le Mit-
jours aussi ré-
tes moraines de
cent à apparai-

On arrive à un véritable champ de mort, jonché de longs cadavres d'arbres. Une avalanche du printemps dernier a ravagé la forêt. Les mélèzes, avec toute leur motte d'où saillent les racines, ont été précipités vers la Viège. Il y en a de superbes, des colosses qui gisent ainsi, parmi leurs branches hâchées et leurs écorces, rouges comme du sang. Des flancs rapides du Mittelgrat, l'avalanche s'est jetée avec une violence irrésistible, emportant tout. Et l'on reconnaît sa route aux troncs rasés, au bouleversement de la montagne. Entre ces pauvres mélèzes lancés, la cime en avant, quelquefois par bouquets de deux ou de trois qui se tenaient enlacés, des touffes de rhododendrons et des campanules fleurissent.

La route monte. Les mélèzes ont disparu. Il n'y a plus que quelques arbustes rabougris le long des pentes d'herbe et de rochers, tout éclatantes de fleurs. Et l'on arrive enfin à la chapelle Im Lerch (1944), carrée, petite,

basse, décrépite. L'arcade et la voûte de la porte, le cadre des fenêtres sont en serpentine, d'un bleu verdâtre. L'intérieur, complètement démoli, est jonché des pierres plates



du toit qui se sont enfoncées à travers la charpente. L'autel est bouleversé et la sainte Vierge a disparu de sa niche. Les contrebandiers italiens, les nuits de froidure, ont fait des feux, avec les bancs, le montant de la porte, puis avec les objets sacrés.



La chapelle détruite regarde

Chapelle Im Lerch

la désolation qui l'entoure. En face d'elle, comme une haute paroi de graviers, s'élève la moraine de l'Allalin, et au-dessus, l'Hohlaubgletscher dresse ses découpures blanches. Un ruisseau descend en dentelle d'écume parmi les pierres éboulées. Un éperon ferme la route et l'on voit apparaître la longue crête du glacier de l'Allalin. En arrière la vallée s'en va, sauvage et triste, les traits blancs des torrents rayant ses parois de rochers, la neige des avalanches interrompant ses forêts, et la Viège, tout en bas, bouillonne au milieu des étendues de pierres.

Sur son grondement s'enlève un clair chant d'oiseau.

On double encore plusieurs épaulements.

Le front du glacier de l'Allalin barre la vallée comme un énorme dôme blanc. Les stries bleues des crevasses le coupent transversalement. Ses pentes les plus basses, semées de poussières de serpentine, sont verdâtres. La Viège a dû creuser son passage par dessous. Elle sort furieuse. On monte encore, et on la voit se jeter sous les parois de glace. Au-dessus l'Allalingletscher monte très droit, majestueux, et ses créneaux se découpent sur le ciel.

Enfin le lac apparaît, une surface grise, unie, sans un pli, retenu par la moraine, et s'écoulant dans l'étroite ouverture de la Viège. Elle sort, se précipite, emportée irrésistiblement. Les eaux grises sont attirées, comme aspirées par la rivière.

Le Rothhorn blanc, majestueux, à la forme d'un lion accroupi, domine tout le cirque. Enchâssé par les hautes pointes rocheuses, le lac de Mattmark ressemble à une opale. Il est d'un gris verdâtre très clair, où passent les reflets des glaciers et des ruisseaux d'écume. Il a des profondeurs lilas, et les sables, affleurant, font

des trainées jaunes. Des ilots de neige, dressant leurs parois à facettes, ressemblent à des banquises.

Il se prolonge en des bas-fonds de sable couverts d'herbe, puis en lit de gravier où la Viège étale ses sinuosités.

Le chemin, accroché au flanc de la montagne, longe la rive droite du lac. A chaque instant des névés le coupent, toujours des restes d'avalanches.

L'on arrive à un petit hôtel blanc, agrippé au flanc de la montagne et domi-



Vallée barrée par le glacier de l'Allalin

nant les graviers. Il est bâti sur un éperon entre deux routes d'avalanches, elles passent à sa droite et à sa gauche, lui demeure sauf. Trois formidables blocs erratiques sont dispersés le long de la Viège, entre autres la célèbre Blauenstein. L'hôtel de Mattmark, où l'on couche pour faire l'ascension du Monte Moro, du Rothhorn, et de toutes les grandes cimes qui dominent la partie supérieure de la vallée de Saas, peut recevoir jusqu'à vingt-cinq personnes. Il a une dizaine de chambres, claires et jolies avec leurs lits en bois de mélèze, et leurs fenêtres aux rideaux de mousseline, remplies de la clarté du lac et des glaciers.

On se représente les difficultés de l'approvisionnement.

L'hôtel se ferme de la fin de septembre à la fin de juin. Il devient alors le gîte des contrebandiers italiens qui passent le col Monte Moro pour acheter à Almagell du sucre, du café et du tabac. L'hôtelier a beau fermer ses portes en s'en allant, ils entrent tout de même. Il leur laisse quelques charges de bois, avec l'espoir de retrouver ses chaises. Mais les contrebandiers ne sont pas des visiteurs commodes. Ils préfèrent brûler les chaises. Ils laissent ouverts les volets. Et les

volets seront brisés par le vent. Ils mettent l'hôtel au pillage. Aussi, chaque automne, déménage-t-on à dos d'homme, jusqu'à Almagell, les matelas, les bois de lit, les armoires, la vaisselle. En juin, il faut remeubler l'hôtel, et ce n'est pas chose facile avec cette route barrée par les avalanches. Les habitants d'Almagell se mettent à l'œuvre. Courbés sous leur charge, ils s'échelonnent le long de l'interminable chemin. Les femmes sont aussi fortes que les hommes et portent, comme eux, cent vingt livres pour la somme de quatre-vingt-dix centimes à un franc.



Hôtel de Mattmark

Les habitants de la vallée disent que le lac a diminué. On n'y trouve point de poissons. En revanche on y chasse quelquefois des canards sauvages.

La rive droite est couverte de fleurs. Dès que la neige fond, on les voit surgir, des joubarbes encore pâles de l'hivernage, des soldanelles ouvrant leurs fines corolles ajourées; la terre autour d'elles est encore noire d'humidité. Puis ce sont des parterres de myosotis, si touffus et si bleus qu'on dirait des coins de ciel réfléchis dans l'herbe. D'autres places sont toutes blanches de marguerites; les buissons robustes des rhododendrons font des taches couleur de pourpre. Un peu partout des touffes d'anémones jaunes ou blanches éclatent comme des lumières, et toutes ces fleurs soufflent aux brises leur haleine vivifiante et savoureuse. Elles

se pressent, entourent l'hôtel, descendent jusqu'au lac, bordent le sentier qui remonte la Viège pour aller au col du Monte Moro. Des rhododendrons se penchent sur l'eau rapide, l'eau maintenant pure, d'un bleu verdâtre, qui semble garder le reflet de son glacier.

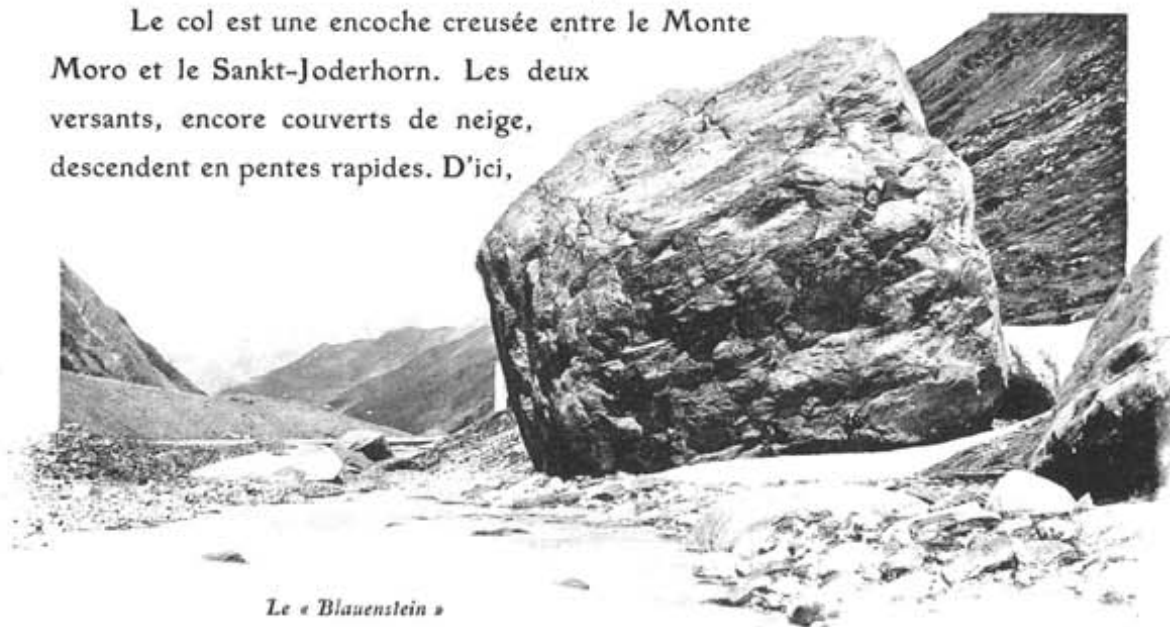
Les abords du lac de Mattmark forment un jardin botanique naturel, célèbre dans les Alpes.

L'on monte à peine à travers l'alpe fleurie en suivant le torrent. On traverse un groupe de chalets, les derniers de la vallée, construits tout en pierres plates : Distelalp (2170). Quelques marches inégales, à droite et à gauche, conduisent à la grande dalle servant de palier. Au-dessous, se trouvent les écuries. Plusieurs chalets détruits ne sont qu'un amas informe et se confondent avec le long pierrier qui les enveloppe.

Bientôt on gravit des mamelons herbeux, coupés de névés. Et l'on arrive à Thälliboden, une sorte de vaste replat rond, où courent des filets d'eau.

Les renoncules des glaciers, comme une neige fraîche, blanchissent la terre noire. Un endroit merveilleux, ce Thälliboden, au pied des sommets blancs et des pointes rocheuses, dernière halte souriant aux hommes dans la désolation glacée de ce cirque. Le glacier de Thälliboden, d'où sort la Viège, resserré entre le Mondelli Pass et le Monte Moro, ferme ce fond de vallée comme une gigantesque muraille blanche, dominée par trois tours de rochers ; la plus proche est le Sankt-Joderhorn. Depuis là, le sentier grimpe raide dans les rochers. Il traverse des névés, et, en trois quarts d'heure, vous conduit au col (2862).

Le col est une encoche creusée entre le Monte Moro et le Sankt-Joderhorn. Les deux versants, encore couverts de neige, descendent en pentes rapides. D'ici,



Le « Blauenstein »



Distelalp

la vue sur le groupe du Mont-Rose est célèbre. Mais en général, dès le milieu du jour, les brouillards montent, remplissent les vallées de Macugnaga et d'Anzasca, et s'arrêtent au-dessus de la frontière italienne. En Suisse, le ciel bleu commence.

Les touristes feront bien de coucher à Mattmark pour partir de bonne heure (3 heures du matin).



Le haut de la vallée de Saas s'étend jusqu'au lac de Mattmark, rocailleuse et dénudée. A droite et à gauche s'élèvent de formidables remparts, d'abruptes pentes d'herbes coupées d'éboulis, des moraines enserrant deux fronts de glaciers, et les énormes prolongements rocheux des montagnes qui se dressent, majestueuses et grandies : le Fluchthorn (3802), le Strahlhorn (4191), l'Allalinhorn (4034). Les Mischabels lointains laissent voir leurs aiguilles zébrées de neige. L'Egginerhorn et le Mittaghorn chevauchent leurs puissants contre-forts.

Les contrebandiers remontent avec des charges le sentier escarpé du col ; ils n'ont pas une existence facile. Chaque semaine, il en passe quatre ou cinq, en hiver, davantage encore. Malgré les douaniers italiens, au nombre d'une cinquantaine, échelonnés entre l'Ofenthal Pass et le Monte Moro, un ou deux seulement sont arrêtés chaque année. Ils se mettent plusieurs en campagne et se signalent la présence de l'ennemi. Ils sont forts, souples comme des chamois, ne craignent ni la neige ni le rocher et bravent des fatigues et des périls inouïs en descendant, l'hiver et le printemps, cette vallée ravagée.



LE MONT ROSE (Vue prise du Jöderhorn)



Joderhorn et Col du Monte Moro

— Ils ne peuvent pas payer grand chose quand ils passent chez nous, l'été, disait l'hôtelier de Mattmark. Ils sont de pauvres gens.

A droite du col, le Monte Moro dresse sa longue échine, hérissée de morceaux de gneiss. Un peu de varappe est nécessaire pour atteindre le sommet.

* *

Aux approches du soir, le lac de Mattmark s'éveille de sa torpeur. Le vent du Valais, pénétrant jusqu'au fond de cette vallée contournée, frise doucement les eaux. Elles bleuissent, verdissent. Les arêtes des banquises se dessinent, leurs ombres s'accusent. Le lac revêt une transparence, une pureté glacée qui fait rêver aux paysages du Nord.

La fonte des neiges sous le soleil du jour enfle tous les torrents. Ils se précipitent plus violents dans la Viège. Celle-ci écume et gronde, et va se jeter au milieu d'une fumée blanche dans l'obscur entonnoir de l'Allalingletscher. Là-haut, dominant son grand cirque, le Rothhorn se dore et rayonne.

Le soleil a disparu. La longue vallée se remplit d'ombre, et la Viège sinueuse, la neige des avalanches au milieu des forêts dévastées, demeurent les seules clartés.

* *



Le lac de Mattmark a une histoire terrible.

Souvent, au cours des siècles passés, il se précipita dans la vallée, l'inondant



Vallée de Mattmark et Monte Moro

et la ravageant, et roulant jusqu'à Viège qu'il submergea plusieurs fois. Les habitants étaient noyés, leur bétail et leurs chalets emportés.

La catastrophe recommençait chaque fois que marchait en avant le glacier de l'Allalin. Le lac refoulé s'amassait longtemps. Puis un jour, il crevait la moraine et les eaux furieuses se déchainaient.

Les habitants cherchaient à apaiser la Divinité qui les châtiaient ainsi. En 1680, ils prononcèrent le vœu solennel de mener pendant quarante ans une vie austère, de se priver de chants, de danses et de festins. Et ils multiplièrent les dévotions annuelles, les cultes, les pèlerinages.

Les années, les siècles ont passé. Les glaciers se retirent. Le lac de Mattmark est calmé. Et son sommeil se poursuit ininterrompu. Néanmoins les gens de la vallée semblent fatalement contraints à prolonger ce vœu de leurs ancêtres. Ils doivent se priver, abréger leur sommeil, travailler dès qu'ils savent marcher, et peiner opiniâtement jusqu'à leur vieillesse. Et malgré cette vie austère, la catas-



Strahlhorn et Allalin, vus du Monte Moro

trophe les menace toujours, la mort inattendue qui descend, on ne sait pourquoi, brutale et foudroyante du haut des sommets.

*
*
*

(Note D). — De toutes les vallées du versant septentrional des Alpes pennines, les vallées jumelles des deux Vièges sont entre les plus intéressantes à cause de la richesse et de la variété de leur flore. Déjà à Viège, on rencontre presque toutes les formations végétales qui caractérisent les montagnes du centre de l'Europe et même de l'Europe méridionale. La sécheresse relative du climat sur ce versant nord, exclut naturellement les formations atlantiques. C'est ainsi que les hêtraies manquent. Elles reparaissent, dès qu'on a passé les cols, sur le versant sud, exposé aux précipitations atmosphériques venant du bassin méditerranéen.

Cet aspect méridional de la flore est même si accentué dans les régions basses, qu'un grand nombre de plantes nous rappellent beaucoup plus les collines du nord de la Provence que le pied des Alpes suisses : le braguenaudier, l'*Echinops sphérocephalus* aux feuilles épineuses, la crupine vulgaire, l'hyssope, la laitue vireuse, l'absinthe du Valais, l'achillée tomenteuse, le *Stipa pennata* cette plante des steppes et des collines sèches du sud de l'Europe, la vulnéraire, la jusquiame, l'*Ononis Natrix*. Ce caractère est d'ailleurs constant sur toutes les pentes ensoleillées de ce versant.

La vallée de Saas est en outre remarquable par la présence de quelques plantes à distribution sporadique. Par exemple une gentiane, le *Pleurogyne* de Carinthie, qu'on ne retrouve en Suisse que dans quelques rares stations de l'Engadine. D'ailleurs



Eienalp, route de Mattmark

cette plante est fort rare dans la vallée de Saas ; et il n'y a guère — heureusement — que les initiés qui savent la découvrir. Les congénères de cette gentiane habitent l'Asie et l'Amérique.

La plupart des éléments sud alpins de la vallée de Saas sont d'origine orientale ; d'autres sont caractéristiques pour les massifs du grand Paradis et du versant sud des Alpes pennines. Il y a peu de temps, le Dr Goudet, de Genève, a découvert, dans la vallée, le magnifique seneçon (*Senecio abrotanifolius*) aux feuilles finement découpées et aux fleurs orangées qui abonde dans les Alpes de la Vénétie, mais qui, au sud des Alpes pennines, ne se trouve qu'en stations fort isolées. Cette plante est venue par les cols comme d'ailleurs un grand nombre d'autres, parmi les plus intéressantes espèces.

De toute la vallée de Saas, la région du lac de Mattmark est spécialement favorisée. Sur les rochers se déploient les thyrses magnifiques du *Saxifraga cotylédon* que les montagnards emploient souvent pour fleurir les autels. Cette plante atteint ici sa limite septentrionale dans le Valais.

La *Campanula excisa* y est plus abondante. Dans les endroits rocailleux, elle forme des traînées bleues. On a prétendu, mais à tort, que c'était là un endémisme valaisan. Toutefois, c'est une création très limitée ; elle se groupe principalement autour du massif qui a pour centre le Monte-Leone. Cette plante gracieuse est

une des plus caractéristiques de la vallée. Elle n'est pas rare non plus à Almagell Alp.

Citons encore le seneçon uniflore. On le trouve déjà à Saas-Fée, sous les mélèzes, à la Plattje, à Almagell Alp, au Mittaghorn, à la Langefluhe. Ce seneçon au feuillage cendré est également un curieux endémisme. On le retrouve à Zermatt et dans la partie montagneuse de la Maurienne.

La variété des formations végétales est si grande à Mattmark que le botaniste qui débute y rencontre les principaux représentants des Alpes siliceuses, en particulier l'anémone soufrée, encore en fleur en plein été, grâce à la fraîcheur des neiges d'avalanches, la gentiane pourprée, le buplèvre étoilé, la renoncule des Pyrénées, la pédiculaire tubéreuse, la gentiane de Bavière, la joubarbe de montagne ; toute la cohorte des saxifrages, le saule de Laponie, l'orchis vanillé, l'arnica, l'ail de montagne, etc., etc. Sur les pentes qui bordent le lac on trouve abondamment une plante grasse : *Sedum* *Rhodiola rosea* aux corymbes de fruits roses violacés. C'est une plante arctique.

Enfin parmi les espèces plus petites : la marguerite des Alpes, la primevère farineuse, la grassette à grandes fleurs et la grassette des Alpes, les androsaces, la bartsia des Alpes, au feuillage et aux fleurs d'un violet de deuil, le magnifique trèfle des Alpes au capitule rose, etc.

Sur les bords des ruisseaux glaciaux rampent entre les cailloux, s'étendent en guirlandes, la renoncule des glaciers, aux belles corolles d'un rose délicat, et la profusion des myosotis à grandes fleurs d'un bleu ardent.

A l'exception de la Maienwand (paroi de fleurs), près du glacier du Rhône, il n'y a peut-être nulle part dans les Alpes valaisannes de pentes plus fleuries. Les couleurs dominantes sont : le bleu profond du myosotis, le jaune soufre des anémones, le rouge des rhododendrons, le brun châtaigne brillant des joncs, le blanc



laiteux et rose à la fois des

saxifrages, le jaune vif des arnicas, le vert émeraude du buplèvre. En amont du lac s'étendent des marécages dont la flore est également fort curieuse. Le vert triste et sombre des *Juncus arcticus* contraste avec les vives couleurs des pentes alentour.

Le *Juncus arcticus* constitue dans ces marécages de Mattmark une formation végétale presque pure et très étendue, unique dans les Alpes. A ces joncs se mêlent des linaigrettes dont les houppes laineuses et blanches dessinent parfois des îlots circulaires, entourés de joncs et de prêles.

Les vallons berg et de l'Ome que Distel un grand nombre rares. Les botanistes de loin les cherchent. *Valeriana celtica*, *cophyllus*.

Sur tous les sommets abondent les plantes caractéristiques des rochers. Leurs racines dépassent dix à

paisseur du coussin. Quelquefois les roches éboulées sont soudées par les coussins semi-circulaires des silènes acaules dont les milliers de fleurs roses s'épanouissent au ras tapis vert. Comme le terreau leur manque sur la roche, ces plantes se serrent, se contractent et forment éponge. Les parties anciennes persistent et protègent, au printemps, les bourgeons.

Les plantes coussins abondent au Mittaghorn, — déjà même à la Plattje, — au Monte Moro, au Joderhorn, etc. Les principales sont le myosotis des hautes alpes, l'*Eritrichium nanum*, les androsaces à fleurs roses, l'*Aretia Vitaliana*, une primevère aux milliers de fleurs jaunes d'or.

Les arbres de la vallée de Saas ne sont pas moins intéressants. Dans les régions basses croissent les pins sylvestres, les bouleaux, les châtaigniers, les aulnes. Quand on s'élève, l'aulne des régions inférieures est remplacée par l'aulne vert. Cet arbrisseau forme au-dessus de la région forestière des pentes moutonnées d'un vert glauque, séparant la région des arbres des pâturages.

Aux essences déjà nommées se mêlent dans la vallée principale le sapin rouge



de Schwarzenfenthal, de même Alp, possèdent de plantes fort rares. Ainsi : *Adenostyles leu-*

sommets abondent en coussins pour les rochers dépassant vingt fois l'é-

et le mélèze. Plus haut, mais vivant isolés, les aroles élèvent leurs troncs épais et ondulés à l'écorce rude. Comme le mélèze, l'arole est une plante sibérienne, expression d'un climat continental. Il disparaît peu à peu de la Suisse.

Au sortir de Saas-Fée, le sentier qui conduit à Almagell traverse une petite forêt de pins de montagne. C'est une rareté forestière. Moins pittoresque que le pin sylvestre, le pin de montagne conserve jusqu'à un âge avancé sa forme pyramidale. On le distingue de l'arole à cause de ses aiguilles réunies en paquets comme pour lutter contre la violence du vent. Elles sont groupées par deux, tandis qu'elles forment des faisceaux de cinq chez l'arole.

* * *

De même que sont venues par les cols plusieurs plantes caractéristiques de la vallée de Saas, il est vraisemblable que les premiers hommes qui la peuplèrent ont suivi ce chemin. Ils n'ont pas remonté la vallée du Rhône, comme plusieurs auteurs l'ont pensé. Nous manquons de documents anthropologiques, relativement aux périodes les plus lointaines. Les indications historiques qui pourraient fournir quelque lumière sur des périodes plus rapprochées ne remontent guère qu'à l'époque romaine. A ce moment, les Vérages habitaient le segment antérieur de la vallée du Rhône. Il est d'ailleurs très difficile d'être renseigné avec précision par les récits des géographes et des historiens anciens.

Sous le règne d'Auguste, le Valais n'a plus qu'une dénomination commune, c'est la vallée pœnine « *Vallis pœnina* ».

Probablement vers la fin de la période néolithique (époque de la pierre polie), ou au commencement de l'âge du bronze, un courant d'émigrants venus de l'est a rencontré le massif alpin. Là, il s'est scindé en deux grands détachements, l'un a passé au nord des Alpes et les descendants de ces hommes peuplent actuellement l'Allemagne du Sud, une partie de la France et de la Suisse. L'autre bras longea les contreforts méridionaux. Ces émigrants-là occupèrent les coupées principales du massif. En Suisse, ils ont sûrement peuplé les Grisons et le Valais. Le flot, continuant vers l'ouest, a traversé les Alpes de Savoie, les Alpes cottiennes et rayonné autour de ces massifs.

Les anthropologistes sont d'accord maintenant pour grouper les populations qui constituent ce grand courant migrateur sous la dénomination de race celtique.

Une partie des plantes provenant du massif oriental alpin ont probablement été transportées en même temps que les migrations humaines. On cite à cet égard

une magnifique tulipe, *Tulipa Oculus Solis*, que le botaniste Murith avait déjà remarquée en 1810 dans les champs cultivés soit en luzerne, soit en blé. Elle ne fleurit en abondance que dans ces derniers. On s'en sert le jour de la Fête-Dieu pour orner les autels. Sa corolle est magnifiquement nuancée de pourpre, de jaune et de noir.

Comme cette tulipe ne croît que dans les champs cultivés, les botanistes ont supposé que ses graines s'étaient trouvées mêlées aux céréales apportées par les hommes préhistoriques qui introduisirent en même temps plusieurs animaux domestiques dans nos pays.

L'étude anthropologique du Valais est loin d'être faite. Le problème est particulièrement difficile, car cette région géographique a reçu presque tous les contre-coups des grandes invasions. Cependant, en ce qui concerne la vallée de Saas, les recherches entreprises jusqu'à présent paraissent démontrer que la population de cette vallée, au moins celle qui est représentée par les restes des squelettes renfermés dans les ossuaires, appartient au type celtique, appelé aussi ligure, celto-ligure, celte-alpin, etc.

On a beaucoup disserté à propos de l'occupation de la partie supérieure de la vallée par les populations sarrasines. Certains noms comme Monte Moro, Almagell, Allalin, etc., ont paru démontrer leur passage. C'est vers le milieu du X^{me} siècle que les Sarrasins, ravageant le sud de l'Europe, ont pénétré par les passages des Alpes jusque dans la vallée du Rhône. En 939, ils arrivent par le Grand Saint-Bernard. Bourg Saint-Pierre a son église détruite. Agaune est renversée. De là, ils firent incursion vers l'est jusque dans les Grisons. Ils auraient pu, comme d'autres, peupler la vallée de Saas. Mais les documents anthropologiques sont muets en ce qui les concerne. Quant à l'origine, soit-disant sarrasine des noms dont nous avons parlé, elle a été très vivement combattue par plusieurs auteurs.





NOTES

A. — La légende du fer à cheval, racontée par M. le curé Venetz, de Wisperterminen, à l'auteur des illustrations de ce volume, a été traduite et transcrite par les soins de ce dernier.

B. — Il en est de même pour le récit de l'ascension de l'Allalin, qui est une impression personnelle. Il nous a paru intéressant d'ajouter ces deux notes au texte de l'ouvrage.

Les éditeurs.

C. — Chavanne, pièce où l'on fait le feu et où l'on prend les repas dans les chalets des alpages.

D. — Les documents de botanique ont été fournis presque en entier par M. le professeur Chodat.





TABLE

| | | |
|---|------|----|
| I. Viège | Page | 1 |
| II. Wisperterminen | » | 10 |
| III. De Stalden à Balen | » | 19 |
| IV. Saas im Grund | » | 28 |
| V. Saas-Fée — Arrivée | » | 36 |
| VI. Saas-Fée — Promenades et excursions | » | 49 |
| VII. Saas-Fée — Ascensions | » | 65 |
| VIII. Trift Alp et Weissmies | » | 73 |
| IX. Almagell | » | 83 |
| X. Mattmark et Monte-Moro | » | 92 |



SORTI DES PRESSES
DE LA
SOCIÉTÉ ANONYME DES ARTS GRAPHIQUES

SÉCHERON-GENÈVE — 1902



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010017210

TB 65

